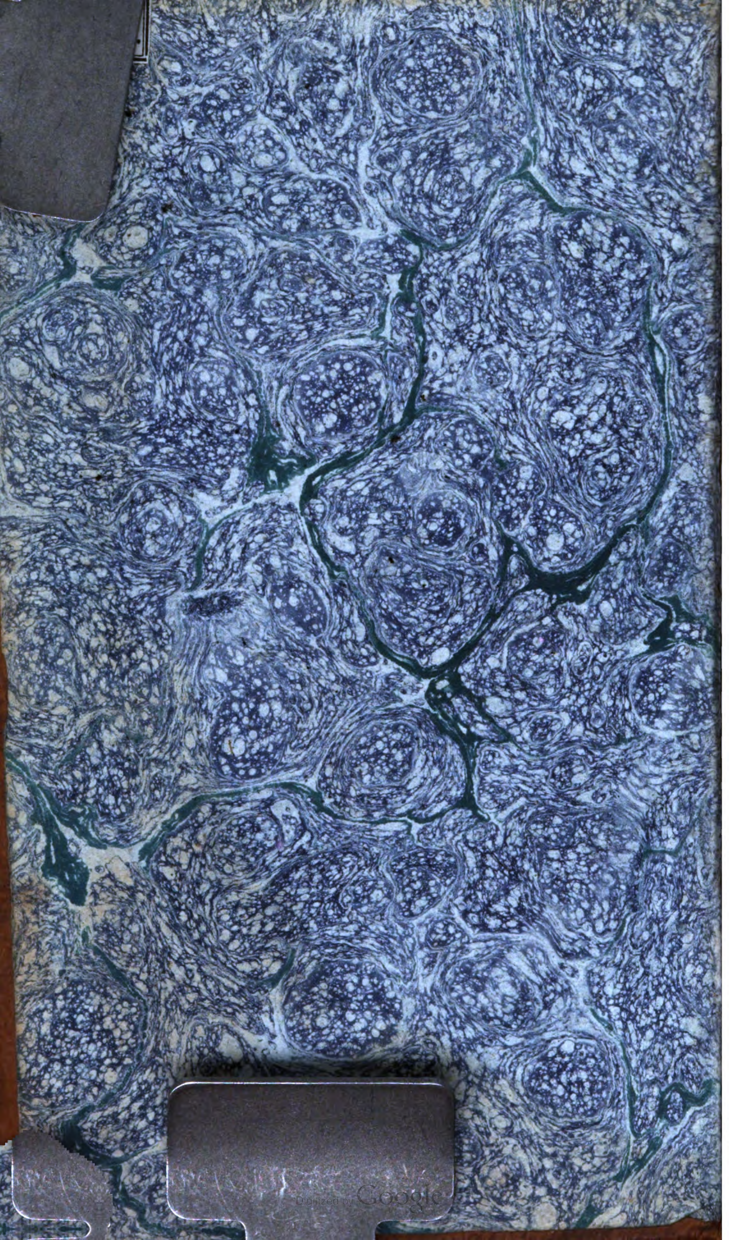
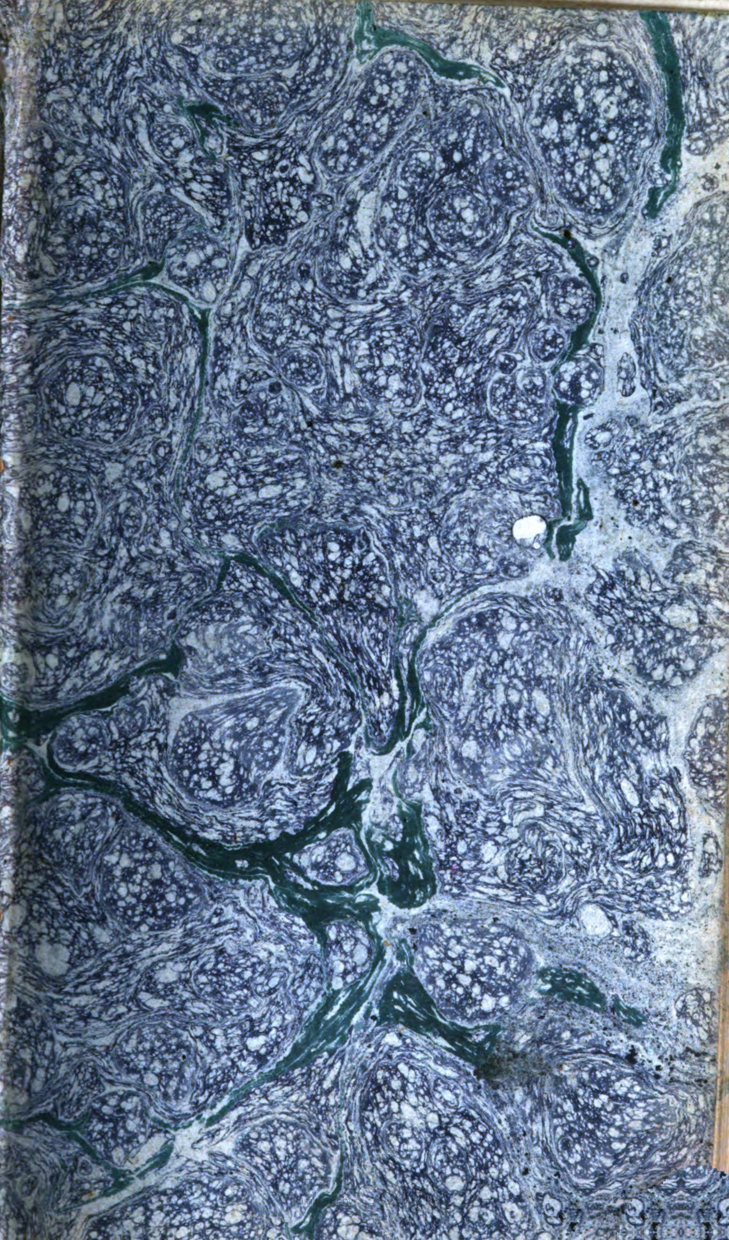






LES
CINQ-FABULISTES.

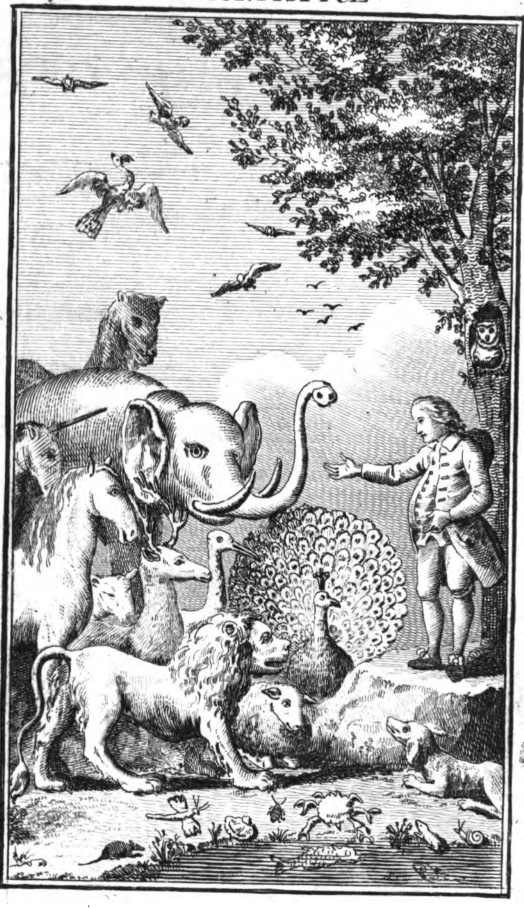
TOME PREMIER.



Enfans, de mes leçons tâchez de profiter ;
C'est mon amour pour vous qui dicta cet ouvrage.
Heureux si par mes soins vous pouvez éviter
Les maux que doit souffrir l'enfant qui n'est pas sage !

La Morale de l'Enfance.

FRONTISPICE



LES
CINQ FABULISTES,
OU
LES TROIS CENTS FABLES
D'ÉSOPE, DE LOCKMANN,
DE PHILELPHE, DE GABRIAS ET D'AVIENUS;

OUVRAGE suivi des FABLES MYTHOLOGIQUES, puisées dans les meilleurs écrivains de l'Antiquité; et destiné à donner à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, la connaissance de l'histoire ancienne, et à la porter à la pratique des bonnes mœurs.

PAR M. DE BELLEGARDE.

DIXIEME ÉDITION,
ENRICHIE DE 158 FIGURES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.

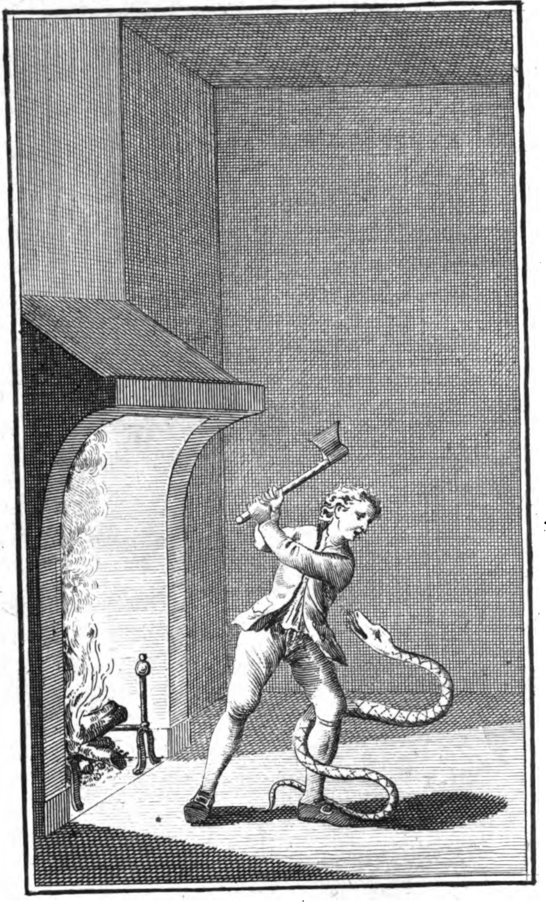
TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez J.-CH. PONCELIN, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN X. — 1802.

AVIS ESSENTIEL.

PLUSIEURS des Gravures qui enrichissent cet ouvrage, ne se trouvent pas placées en face du texte qui leur correspond. On a cru devoir employer ce moyen pour que l'Enfant, qui aura eu quelque peine à trouver l'estampe, retienne mieux la Fable qu'elle représente. C'est au lecteur à juger du mérite de ce procédé.



AVANT-PROPOS.

Si la vérité plaisait toute nue, elle n'emprunterait point d'ornemens étrangers; belle de sa propre beauté, elle n'aurait qu'à se montrer pour obtenir nos hommages, l'instant de son apparition serait celui de son culte. Mais les orgueilleuses passions de l'homme s'effarouchent à l'aspect de la loi qui les condamne; il redoute ce juge sévère dont l'incorruptible voix lui dicte des devoirs qu'il dédaigne de remplir. Alors la vérité, pour compatir à sa coupable faiblesse, est obligée de déguiser ses traits sous mille formes ingénieuses, et, comme toutes les vierges, elle a besoin d'être voilée.

Les premiers sages, épris des doux charmes de la vertu et de la vérité, abandonnèrent les villes d'où elles étaient bannies, et leur dressèrent des autels dans le silence des déserts. Là, ils n'eurent pour amis que les habitans de ces lieux sauvages; les animaux dépouillant leur timidité naturelle, se familiarisèrent avec eux. Le philosophe sensible oublia dans leurs caresses l'ingratitude des hommes. Emu par les douces images qui frappaient ses regards, il s'intéressa aux habitans des déserts dont il était devenu citoyen. Ses yeux, que le spectacle des vices avait si souvent remplis de pleurs, sourirent aux jeux des êtres qui l'environnaient; son cœur, tant de fois navré par le trait poignant de la douleur, re-

prit sa pure et native sensibilité. Le sage observa avec intérêt leurs diverses passions, il épia leurs mœurs, et, oubliant son langage pour parler celui des animaux, il joignit sa voix à l'hymne matinal que chante l'oiseau pour saluer le père de la nature.

Tout, dans la solitude, cause à l'ame tendre des émotions délicieuses; quel est l'homme qui n'est point attendri en voyant l'oiseau qui apporte dans son bec la pâture à sa petite famille? Si une perfide main a dévasté le nid, l'oiseau ne retrouvant plus les doux fruits de ses amours, jette des cris plaintifs, s'agite et vole autour du nid, avec une rapidité égale à celle de ses accens, et des battemens d'un cœur privé du charme de sa vie.

Les anciens ne regardaient point les animaux comme des êtres privés du mouvement spontané ; ils croyaient que chaque animal possédait une partie de ce souffle céleste ; son ame, voilée par des organes imparfaits, ne pouvait point déployer toute son énergie ; elle ressemblait au flambeau, qui, placé derrière un corps peu diaphane, ne laisse appercevoir qu'une pâle lueur.

Les Dieux et les demi-Dieux ne dédaignaient point de prendre la forme des animaux, et par les coupables larcins qu'ils se permettaient sous ces déguisemens, ils calomnièrent plus d'une fois les êtres dont ils empruntaient la figure. Jupiter s'était métamorphosé en aigle, en taureau ; Io en vache ; Calisto en ourse ; Cygnus en cy-

gne; Philomèle en rossignol; Neptune en dauphin; et Vischnou, chez les Indiens, en perroquet.

Ainsi les mythologues anciens peuplaient les bois, les eaux et les pâturages, de héros, de nymphes et de Dieux. Un moderne, dont les fictions n'étaient pas si agréables, imagina que les bêtes n'étaient animées que par des diables, et que la timide colombe, l'amoureuse tourterelle et le fidèle chien, n'étaient que les ames d'Astaroth, de Béelzébuth et de Léviathan, recouvertes d'un léger tissu de poil ou de plumes.

L'instinct céleste que les anciens attribuèrent aux animaux, et particulièrement aux oiseaux, les leur fit envisager comme des êtres prophétiques, dont le vol présageait les choses futures, et

dont le chant épelait les caractères secrets, tracés au livre du destin. Les naturalistes observèrent également que la diverse organisation des animaux provenait des mœurs diverses. On connaît la fidélité du chien, l'hypocrisie du chat, la rapacité du loup et la voracité du corbeau. Il paraît même que tous ces caractères sont tellement inhérens à leur constitution physique, que l'éducation peut bien altérer leur nuance primitive, mais qu'elle ne peut l'anéantir. Tout animal apprivoisé ressemble à *la Chatte métamorphosée en femme*, qui reprend son naturel et s'élance du lit à la vue d'une souris.

Le philosophe trouva donc des acteurs dont le caractère était parfaitement établi, et dont les rôles

étaient distribués par la nature.

Une opinion admise par les anciens, était que les animaux, dans l'enfance du monde, avaient parlé le langage des hommes; nos livres sacrés offrent des exemples de cette merveille. Mais un pouvoir surnaturel a pu changer l'organisation d'un reptile, et délier la langue de la timide monture d'un prophète, sans autoriser l'opinion des Grecs. Les chevaux d'Achille, il est vrai, parlent et présagent l'avenir dans Homère; mais c'est par l'ordre des Dieux qui les inspirent. Les grands événemens de la nature, en intervertissant l'ordre des différentes substances qui la composent, produisaient ces miracles. Virgile, peignant les phénomènes effrayans qui suivirent la mort de César, ajoute :

. . . . . . Les fleuves reculèrent ;
Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.

Il est très-vrai que chaque animal a reçu de la nature un langage propre à exprimer les différentes passions qui l'agitent. Le son, plus grave ou plus aigu, plus sourd ou plus sonore, est à peu près le même ; mais l'accent qu'il y joint en détermine le sens.

La nature, en mère aussi tendre que juste, traite ses enfans avec égalité. L'animal dont le langage a peu de modifications, en est dédommagé par l'expression des gestes. Rien n'a moins de mobilité expressive que les organes extérieurs des oiseaux, tandis que le singe, dont le gosier est rauque et glapissant, excelle dans la pantomime.

Le vocabulaire des animaux n'est pas étendu : leur langage se réduit à un petit nombre de sons, qui, articulés avec vîtesse ou lenteur, expriment leurs diverses passions; l'éloquence des signes supplée alors à la parole. C'est ainsi qu'un lettré chinois prononce vingt mots par un son unique, en variant habilement les nuances de sa voix.

Si l'intempérance de la langue annonce la stérilité des idées, un moraliste critique en infèrerait que certains animaux sont grands penseurs, et que l'abeille, qui n'a pour tout langage qu'un bourdonnement monotone et sourd, compte peut-être autant d'idées qu'elle suce de fleurs.

Les Arabes assurent que So-

leyman (1) avait retrouvé les élémens de cet obscur dialecte. Les règles de leur idiôme étaient oubliées, leur accent était égaré, quelques mortels privilégiés profitèrent de l'erreur vulgaire, et, pour instruire l'homme, il fallut le tromper.

Les premières fables ne furent point, sans doute, composées sur des êtres privés de l'organe de la voix. Les animaux semblent avoir été les premiers personnages dont le fabuliste a peuplé son théâtre moral. Il a essayé de nous peindre leur caractère, et de nous transmettre leurs mœurs. Il cherche à remplir les devoirs de l'historien de la nature, il est le traducteur d'un idiôme inconnu, dont les

(1) Salomon.

mots sont des cris, des miaulemens, des accens sonores, des bêlemens. Une dame, aussi ingénieuse que patiente, imagina autrefois de faire jouer une fable qu'elle avait composée. Elle choisit les animaux qui devaient figurer sur la scène. Trois perruches, dont le silence n'était pas la vertu favorite, remplirent ses vues. Les rôles furent distribués, appris et joués; on ne peut reprocher à cette troupe emplumée qu'un peu de monotonie dans le débit; mais au moins, ce fut la première fois qu'un auteur trouva des comédiens si dociles. Nos promenades offrent de nos jours une merveille de cette nature. Un saltinbanque privé de la vue, a élevé trois serins; aveugle comme Tirésias, il possède comme lui le talent d'en-

tendre le langage des oiseaux, et de leur faire entendre le sien. Ses trois jeunes élèves portent chacun un nom célèbre dans les essais aérostatiques, et y répondent lorsqu'on le prononce; l'aveugle fait placer sur un petit fauteuil l'animal portant le nom de l'inventeur, tandis que les deux autres, placés sur les siéges inférieurs, y restent immobiles. Le maître fait un commandement nouveau, et les deux oiseaux se posent chacun dans une petite gondole appendue à un ballon; à peine y sont-ils, que le ballon les enlève avec rapidité; l'oiseau inventeur, resté dans son fauteuil, les yeux fixés vers les aéronautes et le bec en l'air, semble juger de leurs talens et leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Ces fables, animées

et jouées par les personnages qui leur étaient propres, ont pu, sans doute, exister chez les anciens et leur donner la première idée de ce genre. La fable où parlent des êtres muets, semble être inventée dans une époque postérieure; telle est celle de Joatham conservée dans nos livres saints; elle est le monument le plus authentique de l'ancienneté de l'apologue : « Les
» Arbres allèrent un jour pour se
» choisir un roi, et ils dirent à
» l'Olivier : Sois notre roi. L'Oli-
» vier leur répondit : Abandon-
» nerai-je mon huile, qui sert à
» honorer Dieu et l'homme, pour
» aller occuper le premier rang
» parmi les arbres? Et les Arbres
» dirent au Figuier : Viens et sois
» notre roi. Le Figuier leur répon-
» dit : Abandonnerai-je la dou-

» cœur et l'excellence de mon fruit,
» pour aller occuper le premier
» rang parmi les arbres? Ensuite
» les Arbres s'adressèrent à la
» Vigne, et lui dirent : Viens, et
» sois notre roi. La Vigne leur ré-
» pondit : Abandonnerai-je mon
» vin, qui est la joie de Dieu et
» des hommes, pour aller occu-
» per le premier rang parmi les
» arbres? Alors tous les Arbres di-
» rent à la Ronce : Viens, et sois
» notre roi. La Ronce leur répon-
» dit : Si vous m'établissez véri-
» tablement votre roi, venez vous
» reposer sous mon ombre, sinon
» que le feu sorte de la Ronce, et
» qu'il dévore les cèdres du Li-
» ban ».

Les anciennes fables produisent quelquefois les proverbes ; c'est dans cette classe qu'on peut ran-

ger celle que Joas répondit à Amasias. « Le Chardon du Liban envoya vers le Cèdre, qui est au
» Liban, et lui fit dire : Donnez-
» moi votre fille, afin que mon
» fils l'épouse. Mais les bêtes de
» la forêt du Liban passèrent, et
» foulèrent aux pieds le Chardon ».

L'apologue doit nous être précieux par la facilité qu'il a de passer en proverbe, de voler de bouche en bouche, et d'être ainsi la morale des peuples ; mais il joint à cet avantage celui d'avoir un charme particulier. Il est un plaisir piquant, attaché à la découverte d'une vérité cachée. Le récit allégorique nous plaît, parce qu'il nous fournit l'occasion de faire briller la finesse de notre esprit, et par cette seule raison, il doit

intéresser et exciter notre amour-propre. Nous cherchons, en le lisant, la solution de l'énigme. Nous en imaginons une; nous supposons un résultat d'après les données du récit; et malheur au fabuliste, si la morale n'est pas la nôtre; alors l'amour-propre, honteux de s'être trompé, en devient plus irrascible, et nous proscrivons impitoyablement une conséquence dont nous n'avions pas quelquefois bien examiné les prémices.

La morale, placée au commencement de la fable, mortifie l'orgueil du lecteur, et insulte à sa sagacité. Le fabuliste semble se méfier de nos lumières ou de son talent. Tels les gothiques barbouilleurs écrivaient au dessous de leurs informes caricatures : *Ceci*

est un chien, ou *Ceci est un chat*; c'était, en effet, le seul moyen d'éviter les méprises.

Le genre de l'apologue joint au droit d'instruire, celui de nous amuser. On voit avec plaisir les animaux revêtus de nos vices nombreux, et de nos vertus rares. Les épithètes que l'on transporte à leur espèce, quelquefois les prénoms, ajoutent une originalité plaisante à la narration, et excitent le sourire. Un peintre célèbre assure que chaque homme apporte, en naissant, la ressemblance imparfaite d'un animal; tel a les traits du loup, tel a ceux du mouton, et tel autre ceux du singe. Il n'est personne qui ne se soit apperçu que plusieurs hommes semblent être une copie altérée de ce dernier animal. En ad-

mettant que cette observation soit juste, on trouvera, par une suite de cette idée, que parmi les bêtes chacune a quelque nuance de l'homme, comme l'anatomie comparée semble le démontrer; et j'ignore si la vérité de cette similitude doit les énorgueillir.

L'origine de la fable remonte aux premiers âges du monde. Née chez les Orientaux, elle fut goûtée par les Grecs, qui s'en attribuèrent l'invention. Le sophiste Apthonius distingua trois genres de fables : la sybaritique, la cilicienne et la cyprienne; Hermogènes ajouta l'ésopique et la libyque; Philostrate compte, parmi les premiers auteurs, Homère, Hésiode et Archiloque. Les anciens honoraient les fabulistes, et les regardaient comme les précep-

teurs du genre humain. Les orateurs, selon Hermogènes, mettaient les fables dans les mains des enfans pour les former à la sagesse. Platon souhaite que la jeunesse suce avec le lait les Fables d'Esope, « parce que, dit-il, on ne saurait accoutumer de trop bonne heure les hommes à la vertu ».

Ce témoignage du plus grand philosophe était une suite du goût que Socrate avait témoigné pour l'apologue, en mettant en vers, dans les derniers momens de sa vie, les Fables d'Esope. Socrate alors avait plus de commerce avec les Dieux qu'avec les hommes; son ame prête à prendre son vol sublime, se nourrît encore de l'aliment de la sagesse. C'était le cygne mourant, dont le dernier chant était une hymne à la vertu.

Appollonius rend hommage à la fable ; et Menenius Agrippa, voulant ramener un peuple volage dans les murs qu'il avait désertés, ne put obtenir ce triomphe que par l'apologue (1).

Terminons ces réflexions préliminaires par la fiction ingénieuse qui donne à la fable une origine céleste, fiction qu'Appollonius tenait de sa mère, et que nous a conservée Philostrate.

« Esope était berger : il faisait
» paître ses troupeaux près d'un
» temple consacré à Mercure :
» ami de la sagesse, il adressait
» sans cesse au Dieu les vœux les
» plus ardens pour l'obtenir. Plu-
» sieurs se rendaient aussi au
» même temple dans le même des-

---

(1) Tite Live, L. 2, Florus, l. 1.

» sein. Chacun apportait ses pré-
» sens : c'était des bijoux d'or,
» d'argent, un caducée d'ivoire,
» ou d'autres offrandes précieuses
» qu'ils suspendaient à l'autel de
» la divinité. Esope était pauvre,
» et loin de pouvoir faire de si
» beaux dons, il pouvait à peine
» prendre quelque chose sur ce
» qu'il possédait; son offrande
» n'était qu'un peu de lait, ce
» que fournit la mamelle d'une
» brebis, ou, d'un rayon de miel,
» ce que la main peut en conte-
» nir. Pour se rendre le Dieu fa-
» vorable, il y joignait des baies
» de myrte, des roses et quelques
» violettes. Ces fleurs n'étaient
» pas liées ensemble : *Serait-il*
» *juste*, disait-il à Mercure, *que*
» *je négligeasse mon troupeau*
» *pour m'occuper à faire des*

» *guirlandes?* Enfin, arrive le
» jour où Mercure devait donner
» la sagesse à ses adorateurs.
» Maître de ses dons, dans leur
» distribution, il eut égard à la
» valeur des offrandes : Vous,
» dit-il à celui qui avait fait les
» plus riches présens, soyez phi-
» losophe : vous, c'était celui
» dont les dons approchaient le
» plus des premiers, vous bril-
» lerez sur la tribune des ora-
» teurs. A l'un il donna le pou-
» voir de lire dans les Cieux; à
» l'autre, celui de charmer par
» les accords de la musique : la
» trompette héroïque fut le don
» du cinquième; le sixième ob-
» tint l'art de composer des iam-
» bes. Le sage Mercure avait ré-
» pandu tous ses bienfaits, Esope
» allait être oublié : le Dieu s'en

» souvint, et se souvint aussi d'une
» fable qu'il avait apprise des Heu-
» res chargées de l'élever, lorsque,
» couvert encore de langes, elles
» le berçaient au sommet de l'O-
» lympe. Tiens, lui dit-il alors,
» une fable est la première leçon
» que j'aie reçue; pour prix de tes
» vœux, je t'accorde le pouvoir
» de composer des fables : c'était
» le dernier don qui restait dans
» la demeure de la sagesse ».

Pour tirer tout le fruit possible des fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre, il faut pénétrer dans l'esprit de la fable, où l'on peut puiser de belles instructions sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette vue que l'on a ajouté à chaque fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence et pour ai-

der le peu de pénétration de certaines gens, ou plutôt leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les réflexions qu'ils pourraient faire sur une matière si riche et si féconde. On a étendu fort au long ces moralités, on les a variées et diversifiées en cent manières différentes, même quelquefois on a substitué la prose à la poésie, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convînt selon son état et la portée de son génie. Aux quatrains de Benserade on en a ajouté plusieurs autres, puisés dans les meilleurs auteurs, et où est renfermé le sens principal qu'on peut donner aux fables. Ces quatrains, fort aisés à retenir, peuvent faire une impression utile dans l'esprit des jeunes personnes qui les voudront ap-

prendre par cœur. Cette manière d'instruire était fort au goût des anciens ; en effet, elle est très-judicieuse, et fort commode ; et ce qui prouve son utilité, c'est l'usage constant qu'en ont fait les meilleurs maîtres, pour inculquer les richesses de l'apologue dans l'esprit de leurs élèves.

Pour rendre cet ouvrage plus instructif et plus complet, nous y avons ajouté les principaux monumens de la mythologie des anciens, plusieurs fables poétiques, grecques et égyptiennes, qui sont un peu différentes de celles d'Esope ; car elles renferment des secrets de la nature, de la religion et de la morale, sous des paroles ambigues et sous des exemples tirés de l'histoire ou de la fable. Cette espèce de philosophie était

fort en vogue parmi les Egyptiens, qui avaient un goût merveilleux pour les hiéroglyphes et pour les énigmes. Les Grecs l'empruntèrent des Egyptiens, mais ils ne la portèrent pas au même point de perfection. Les fables teutoniques qui ont régné assez long-tems, et qui sont maintenant tombées dans l'oubli, étaient aussi une imitation grossière et informe des fables des Egyptiens. Elles ne renfermaient que des événemens monstrueux et étonnans, propres à inspirer aux enfans et au peuple la crainte, la joie, l'espérance, et toutes les autres passions fortes. Elles contenaient aussi plusieurs points de la religion, mal expliqués et mal développés, et qui ont dégénéré ensuite en des superstitions étran-

ges. Les fables poétiques renferment aussi des faits extraordinaires et des histoires singulières qui surprennent par leur nouveauté et par les circonstances dont elles sont revêtues. Le sens en est quelquefois clair et évident, quelquefois obscur et difficile à pénétrer. Les philosophes, parmi les Grecs, se servaient souvent de ces fables dans les instructions qu'ils donnaient à leurs disciples. Ils introduisaient à tous propos, dans leurs leçons, les Hippocentaures, les Chimères, les Gorgones, le cheval Pégase et tout son attirail. Socrate, dans le Phédon de Platon, se moque de cette méthode, et avec raison. Ce grand homme croyait qu'un philosophe devait s'appliquer uniquement à la morale et à la connaissance de soi-même.

Les Indiens ont aussi leurs histoires mythologiques; et en cela ils égalent au moins les anciens peuples de l'Europe. On en jugera par la manière dont l'un de leurs livres sacrés raconte la création du monde :

« Au commencement des tems,
» lorsque tout l'univers était resté
» dans la substance de Vichnou,
» ce Dieu se trouva dans l'assou-
» pissement d'un sommeil con-
» templatif. Couché sur le serpent
» Adysséchen, étendu sur la mer
» de lait, et n'ayant pour compa-
» gnes que sa puissance et sa sa-
» gesse, il passa ainsi mille ans
» divins. Au bout de ce tems, il
» eut le dessein de créer de nou-
» veau l'univers. Aussitôt de son
» nombril sortit une tige de ta-
» marey; elle portait une fleur
» qui s'épanouit aux rayons du

» divin soleil, qui est Vichnou.
» Dans cette fleur fut créé Brou-
» ma, qui, voulant approfondir
» le secret de son origine, mar-
» cha long-tems dans le creux de
» cette tige, sans pouvoir en at-
» teindre le commencement. Lassé
» de cette inutile recherche, il re-
» tourna sur ses pas, s'assit sur
» la fleur, et invoqua le Créateur.
» Au bout de mille ans divins, il
» se vit rempli d'une céleste lu-
» mière; Dieu lui apparut; Brou-
» ma se prosterna, l'adora et
» chanta ses louanges. O Brouma,
» mon cher enfant! lui dit le
» Dieu, je vous accorde mes fa-
» veurs, et vous donne le pou-
» voir de créer l'univers. Dans
» mon sein je tiens caché l'uni-
» vers et toutes les vies : je vous
» commande de les produire, ou

» plutôt de les développer, et cela
» pour notre divertissement; car
» je suis dans les vies, et les vies
» sont dans moi.

» Encouragé par des faveurs
» aussi singulières, Brouma re-
» commença sa pénitence, pour
» se préparer à ce grand ouvrage.
» Cent ans divins, passés dans la
» contemplation et les prières,
» lui donnèrent un accroissement
» de vigueur et de sagesse. Il but
» toute l'eau de la mer, sous la-
» quelle était englouti le monde,
» et vit la terre sortant des eaux.
» D'abord il commença par éta-
» blir le Sorgon et le Padalon;
» ensuite il créa les Dieux, les
» hommes et les animaux; enfin
» les plantes, les arbres et les
» montagnes ».

ESSAIS
SUR LES FABULISTES.

En traçant quelques lignes sur la vie d'Ésope, nous éviterons de faire usage de cette foule de faits, plus absurdes les uns que les autres, et que Planude a imaginés sur le prince des fabulistes de l'antiquité. Ce moine, qui vivait 1800 ans après l'homme célèbre dont il avait entrepris l'histoire, paraît n'avoir eu d'autre but que de le rendre ridicule, tout en feignant de célébrer sa mémoire. Le petit nombre de faits qu'on va lire, ont été puisés dans de bonnes sources, et nous ont paru incontestables.

Ésope vivait du tems de Solon, et sous le règne de Crésus, roi de Lydie. Sa patrie est aussi incertaine que celle d'Homère. L'opinion la plus vraisemblable et la plus suivie, est celle de

ceux qui le disent Phrygien. Les historiens s'accordent généralement à dire qu'il était d'une taille grotesque et rebutante. Ce grand homme vécut dans l'esclavage; mais cette condition, qui ravale les ames ordinaires, ne fit que donner un nouvel essor à la sienne; et son génie le fit triompher de l'injustice de la fortune.

Le premier maître qu'il servit fut Demarchus, qui, sans doute, ayant remarqué d'excellentes qualités dans son esclave, le fit instruire. Ce Demarchus était citoyen d'Athènes. Ce fut vraisemblablement dans cette ville qu'Ésope acquit la pureté de la langue grecque, et apprit la philosophie morale, qui alors était en très-grande considération dans la Grèce. Les sages de son tems, excepté Thalès, qui s'adonna à la physique et aux mathématiques, se firent estimer par de graves maximes, qu'ils étayaient d'actions vertueuses. Esope philosopha différemment. Loin de philosopher avec cette hauteur et

cette sévérité que ses confrères mettaient dans leurs discours, il fit des fables; et, sous le voile d'un ingénieux apologue, il cacha la morale la plus sévère et la plus saine, qu'il sut, à l'aide de cette amorce séduisante, faire désirer et chérir.

Ésope servit ensuite Xanthus, philosophe de Samos. C'est dans la maison de ce nouveau maître, que Planude place la scène de toutes les extravagances qu'il fait débiter à Ésope. Des mains de Xanthus, notre fabuliste passa dans celles d'Idmon, aussi citoyen de Samos, qui avait aussi pour esclave la célèbre Rhodope, l'une des plus belles courtisannes de son siècle. Idmon, rougissant de retenir dans les fers un homme aussi précieux qu'Ésope, lui donna sa liberté.

Le nom de ce philosophe devint alors si célèbre parmi les Grecs, que le bruit de sa rare sagesse parvint jusqu'aux oreilles de Crésus, roi de Lydie. Ce prince, jaloux d'entendre ses

maximes et d'étudier sa philosophie, l'invita à venir à sa cour. Esope se rendit auprès du prince, qui l'honora de son estime, le combla de ses bienfaits, et l'engagea à rester avec lui. Suidas rapporte même qu'il eut l'avantage d'avoir part à l'amitié de ce souverain.

Ce fut dans ce tems qu'il publia ses fables, dont le plus grand nombre avait été composé pendant son esclavage : il les dédia ou les laissa à son bienfaiteur.

L'occasion souvent lui fournissait l'idée de ses apologues : ainsi, voyageant par la Grèce, soit pour son propre plaisir, soit pour les affaires particulières de Crésus, passant par Athènes, peu de tems après que Pisistrate, possesseur de la puissance souveraine, eût aboli l'état populaire, et s'appercevant que les Athéniens portaient impatiemment le joug, il leur débita la fable des *Grenouilles qui demandent un roi à Jupiter*. Son but était de les engager à se soumettre à un souverain

que Solon appelle le meilleur des tyrans. On le verra dans une autre occasion bien plus délicate encore, où tant d'hommes semblent perdre toutes les facultés de leur ame, raconter une fable analogue à la circonstance (1).

Dans le même tems où Crésus avait Ésope près de lui, le royaume de ce prince acquérait de jour en jour une nouvelle splendeur, et Sardis était, pour ainsi dire, le rendez-vous de tous les savans. Solon s'y trouvait : Solon, philosophe Athénien, qui, après avoir donné des lois à Athènes, avait pris congé de ses concitoyens, s'était rendu en Egypte à la cour d'Amasis; puis était venu à Sardis, où Crésus l'avait reçu honorablement.

La manière bien différente dont ce philosophe et notre fabuliste se conduisirent, donne une idée juste de leur ca-

---

(1) C'est celle de *l'Aigle et de l'Escarbot*, qu'il raconta aux Delphiens, quand ils étaient sur le point de le faire mourir.

ractère : une anecdote suffira pour fixer cette idée; la voici :

Crésus avait fait ouvrir devant Solon tous ses trésors : il lui avait montré ce qu'il possédait de plus rare et de plus précieux. Ce prince, plein de cette pensée que les richesses font le bonheur de l'homme, ne manqua pas de demander à Solon, quand il eût vu tout à loisir, s'il connaissait un mortel plus heureux que lui. Le philosophe ne savait pas feindre : sans rien relâcher de la sévérité de ses maximes, il lui répondit qu'il en avait vu, et nomma plusieurs héros dont il raconta la mort glorieuse, et dont il éleva le bonheur au dessus de celui des rois, ajoutant que la mort seule pouvait fixer le bonheur de l'homme, puisqu'aucun mortel, pendant sa vie, ne pouvait répondre de sa félicité.

Crésus était roi : il voulait bien aimer les savans, mais quand ceux-ci le flattaient. La franchise du philosophe lui déplut; et lui qui se regardait comme

le plus heureux de tous les hommes, se trouva blessé de la réponse du sage Solon, qui ne croyait pas à son bonheur.

Témoin de ce qui se passait, Esope prit la parole : « Pour moi, dit-il, j'es- » time que Crésus a autant d'avantage » sur le reste des hommes, que la mer » en a sur toutes les rivières ». Ce qui plut tellement au roi, qu'il proféra ce mot, passé depuis en proverbe : *Le Phrygien a le mieux rencontré;* mais peu satisfait de Solon, il le renvoya de sa cour sans aucune marque d'estime. Esope fut attristé de la disgrace de Solon; il voyait avec peine que ce philosophe ne connaissait pas assez les rois, et voulant le lui témoigner : *O Solon,* lui dit-il, *ou il ne faut pas s'approcher des rois, ou il ne faut leur dire que des choses agréables. Au contraire,* répondit Solon, *c'est la vérité qu'il faut leur dire, ou bien il faut se taire.* On ne saurait nier, dit Bayle, que cet avertissement ne sente son homme qui connaît la cour et les grands; mais la réponse

de Solon est la véritable leçon des théologiens qui dirigent la conscience des princes. On conclurait cependant à faux de l'avis d'Esope à Solon, que l'on dût flatter les souverains : il parlait en fabuliste, et voulait dire que, pour rendre aux rois la vérité gracieuse, il fallait jeter sur elle un voile transparent, qui pût tout à la fois et couvrir sa nudité, qui allarmerait une ame trop susceptible, et conserver néanmoins ses belles formes qui doivent la faire aimer : enfin, il voulait qu'une leçon ne fût pas seulement utile : il savait trop bien que quelqu'utile qu'elle fût, elle rebutait souvent par cela même qu'elle était leçon, et il exigeait que cette leçon utile eût une enveloppe agréable.

Il serait bien difficile de fixer en quel tems, en quel lieu, sur la demande de Chilon : *Quelle était l'occupation de Jupiter?* notre sage fit cette réponse merveilleuse : *Il abaisse les choses hautes et élève les choses basses*. Chilon pourtant devait être très-vieux,

quand Esope, en deux mots, lui donna cet abrégé de l'histoire humaine, abrégé malheureusement trop vrai; car, ainsi que le remarque bien philosophiquement Bayle, *le monde est un vrai jeu de bascule, tour à tour on y monte et on y descend.* Cette vicissitude de toutes choses que nous devons à la providence, trop bien secondée par l'activité de nos passions, est si frappante, que l'athée Lucrèce reconnaissait un je ne sais quoi qui affectait de renverser les grandeurs humaines, et se faisait un jeu de briser les haches et les faisceaux.

Pour exprimer le mélange des maux de cette vie, et peindre, d'un coup de pinceau, toutes les douleurs qui accompagnent un seul plaisir, Esope avait coutume de dire que *Promethée ayant pris de la boue pour en former et paitrir l'homme, l'avait détrempée, non avec de l'eau, mais avec des larmes.*

Si nous en croyons Hérodote et Suidas, Esope a fait deux voyages à Del-

phes : dans le premier, les Delphiens l'ont vendu à Idmon dont nous avons parlé : dans le second ils l'ont fait périr ; mais la supposition de ces deux voyages est incompatible avec l'âge d'Esope, et avec son séjour à la cour de Crésus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il trouva la mort à Delphes, et voici ce qui l'occasionna.

Il y avait à Delphes un temple d'Apollon. Crésus, qui consultait souvent les devins, voulut aussi consulter les oracles de ce Dieu. Il y envoya donc Esope avec des sommes d'or et d'argent considérables, et lui ordonna de faire de magnifiques sacrifices, et de distribuer à chaque citoyen quatre mines d'argent ; mais il s'éleva une dispute entre les Delphiens et l'envoyé du prince ; celui-ci reprocha vivement aux premiers leur indolence, leur montra leurs terres incultes, et leur prouva qu'ils vivraient dans la misère sans les secours des étrangers, sans les fréquens sacrifices qui se faisaient dans leur temple,

et sans l'or que les oracles de leur Dieu faisaient verser chez eux. Ces reproches furent sensibles aux Delphiens; mais ils virent avec plus de peine encore Esope se contenter de faire les sacrifices ordonnés par Crésus, et renvoyer les libéralités du prince et le reste de ses présens à Sardis. Alors ils résolurent de se venger de lui. Bientôt ils inventèrent un stratagême : ils l'accusèrent de retenir un argent sacré, et pour mieux réussir, ces perfides cachèrent dans ses paquets une coupe d'or consacrée à Apollon. Esope partit sans se méfier de cette noire perfidie, et comme il prenait le chemin de la Phocide, on courut après lui; l'on visita tout ce qu'il emportait, et au milieu de ses vêtemens se trouva la coupe que l'on y avait cachée. Le malheureux Esope fut arrêté, traîné en prison, et condamné comme sacrilège : en vain se réfugia-t-il dans le temple même d'Apollon, rien n'est sacré pour la vengeance, on l'en tira cruellement pour le mener à la mort. Comme on l'y con-

duisait, il se mit à raconter à ses ennemis cette fable, faite pour leur ouvrir les yeux, si le ressentiment ne les eût pas fermés : « Un Lièvre était poursuivi » par un Aigle : il se réfugia dans la re- » traite d'un Escarbot, l'engageant de » vouloir bien se prêter à le sauver. » L'Escarbot aussitôt pria l'Aigle, au » nom de Jupiter, de laisser la vie au » pauvre animal qui le suppliait, et de » ne point dédaigner sa demande, quel- » que méprisable qu'il pût lui paraître. » L'Aigle indigné, d'un coup d'aile » écarta l'orateur, et, saisissant le Liè- » vre, le mit en pièces et le dévora. » L'Escarbot suivit à l'instant l'Aigle, » afin de savoir où son nid était placé; » il ne le sut pas plutôt, qu'il en fit rou- » ler les œufs et les cassa. L'Aigle fut » offensé de cette entreprise hardie, et » pour en prévenir une semblable, fit » son nid beaucoup plus haut. L'Es- » carbot y parvint, et les œufs furent » renversés une seconde fois. Ne sa- » chant plus que faire, l'Aigle alors » vola vers Jupiter (il est sous sa pro-

» tection), et déposa ses œufs sur les
» genoux même du maître du ton-
» nerre. L'Escarbot ne se rebuta point,
» il s'éleva jusqu'aux Cieux, et laissa
» tomber adroitement quelques ordu-
» res sur le vêtement de Jupiter : le
» Dieu voulut les jeter, et, secouant
» son vêtement sans penser aux œufs
» de l'Aigle, les brisa. L'Escarbot ne
» lui laissa pas ignorer que tous ces
» traits étaient son ouvrage, et qu'il les
» avait fait moins pour se venger, que
» pour le venger lui-même de l'impiété
» de l'Aigle, et du mépris que cet oi-
» seau avait eu pour la prière qu'il lui
» avait adressée en son nom. Le Dieu
» fit à l'Aigle de sévères reproches, et
» lui dit qu'il avait mérité ce qui l'affli-
» geait. Il voulut néanmoins réconci-
» lier les deux ennemis, et l'Escarbot
» n'y consentant point, Jupiter fut
» obligé d'ordonner que les escarbots
» ne parussent point dans le tems que
» les aigles pondent leurs œufs ».

O Delphiens ! poursuivit Esope, *il en sera de même de vous ; Apollon se*

vengera de ce que vous avez violé son temple : les Dieux punissent les méchans. Cet apologue ne fit aucune impression sur ce peuple vindicatif, et du haut de la roche hyampie, l'infortuné fabuliste fut précipité dans la mer.

Eusèbe se trompe en fixant la mort d'Esope à l'an quatrième de la cinquante-quatrième olympiade ; Meziriac est encore plus dans l'erreur, en la plaçant à la première année de la même olympiade, puisqu'il est constant que Crésus le reçut à sa cour, où il l'honora de sa bienveillance, et qu'il est certain aussi que le règne de Crésus ne commença que l'an quatrième de la cinquante-cinquième olympiade. Il faut donc absolument reculer l'époque de la mort d'Esope, pour n'être point en contradiction avec les faits de sa vie.

Peu de tems après la mort de ce grand homme, Delphes éprouva deux horribles fléaux, la peste et la famine : ses habitans durent attribuer ces maux à la colère des Dieux irrités, et les remords de leur conscience, qui leur re-

prochait leur injustice à l'égard d'Esope, semblait leur indiquer que sa mort attirait sur eux cette vengeance céleste : aussi firent-ils élever un monument à sa mémoire, et publier que si quelqu'un venait demander, pour l'honneur de ce sage, la vengeance de sa mort, ils lui donneraient satisfaction. Enfin un des petits enfans d'Idmon se présenta. Les Delphiens remplirent leur engagement, et les fléaux cessèrent.

Ésope fut regretté de tous les savans, et l'estime que chacun avait pour lui, inspira la hardiesse de feindre que les Dieux l'avaient ressuscité. Ptolomée, fils d'Hephæstion, le fait, après cette résurrection, combattre avec les Grecs au passage des Thermopyles. Pour nous, nous dirons, avec Meziriac et Scaliger, ce sont des contes, *nugæ græculorum.*

Pendant sa vie notre fabuliste avait joui de sa réputation; mais elle devint bien plus grande encore après sa mort: et c'est le destin des grands hommes;

il faut qu'on les ait perdus pour savoir les apprécier. On apprenait ses fables par cœur. Socrate, condamné à mort, mit en vers, dans sa prison, toutes celles que sa mémoire lui fournit. Elles étaient si généralement lues et tellement à la portée des esprits les plus simples, que, pour reprocher à quelqu'un son ignorance, on lui disait : Tu ne connais pas seulement ton Ésope, *Ne Æsopum quidem trivisti.*

Platon, persuadé que les fables d'Homère et d'Hésiode, qui peignent les Dieux coupables des crimes, sont propres à corrompre les mœurs et à séduire les hommes par l'exemple de leurs criminelles divinités, les avait bannies de sa république ; mais il n'en était pas de même des fables d'Esope ; et quoiqu'il ne les ait pas nommées, c'était elles cependant qu'il voulait que les enfans apprissent de leurs mères et de leurs nourrices, afin qu'ils pussent sucer les meilleurs principes avec le lait.

Apollonius de Tyanes leur donne plus clairement encore la préférence

dans Philostrate, et les regarde comme les plus propres de toutes à nous inspirer la sagesse.

Les Athéniens, au rapport de Phèdre (lib. 2. Epil.), érigèrent aussi une statue à Esope. Une épigramme d'Agathias, conservée dans l'Anthologie, nous apprend qu'elle était l'ouvrage du célèbre Lysippe, et conséquemment ce ne peut être que du tems d'Alexandre, dont le seul Lysippe avait la permission de faire la statue, que celle d'Esope fut exécutée. Elle n'en était pas moins alors un hommage bien flatteur du peuple le plus poli et le plus instruit de la Grèce, à la mémoire de notre auteur.

Esope écrivit ses fables en grec; mais il est très-vraisemblable que celles qui portent à présent son nom, ne sont vraiment les siennes que par l'invention : le style appartient à Planude; nous en jugeons par sa conformité avec celui de la vie d'Esope, qui constamment est l'ouvrage de ce moine grec. Le père Vavasseur confirme ce sentiment par

beaucoup d'autres moyens. Il fait observer que, dans la fable du *Singe et du Dauphin*, il est fait mention du *port Pirée*, qui n'existait pas du tems d'Esope, et qui ne fut bâti que par Thémistocles. Si Esope eût écrit cette fable, il eût nommé *le Phalère* et non *le Pirée*. Il montre ensuite la moralité d'une fable copiée entièrement dans l'épitre de St.-Jacques, qu'Esope assurément ne connaissait pas. Il fait remarquer que Planude a réuni dans le recueil qu'il attribue à Esope, plusieurs fables qui ne sont pas de lui, tandis qu'il en a omises d'autres que de graves auteurs disent être sorties de la plume du sage phrygien.

Aux fables d'Ésope, nous avons ajouté plusieurs de GABRIAS. C'était un poëte grec qui avait mis en vers les fables d'Esope. Voilà pourquoi quelques-unes de ce recueil se ressemblent, quoiqu'au fonds l'esprit en soit différent. AVIENUS, poëte latin, a mis aussi quelques fables en vers. Il en a fait de différentes espèces. Il en a dont les su-

jets sont fondés sur les corps célestes ; d'autres, plus héroïques, et dont le but est de porter les hommes à la pratique de la vertu ; enfin, il y en a d'autres où il fait parler les bêtes, à l'imitation d'Esope.

Mais, après Esope, le plus célèbre de tous les fabulistes, c'est LOCKMANN, dont on trouvera aussi plusieurs fables dans ce recueil. Rien de plus incertain que ce que les auteurs nous apprennent de ce sage. Abyssin de nation, né dans l'Ethiopie ou dans la Nubie, Juif de religion, Lockmann était de la race des esclaves noirs à grosses lèvres, que l'on portait vendre en divers lieux ; de sorte que l'on prétend qu'il fut vendu chez les Israélites, où il vécut dans la servitude, sous les règnes de David ou de Salomon. Lockmann fut confondu par plusieurs auteurs avec ce dernier prince, vraisemblablement à cause de la nature de ses ouvrages, composés dans le même genre que quelques-uns de ceux de Salomon, et appelés en arabe *Amthal*, comme les proverbes de ce

roi; ou plutôt encore par rapport au don de sagesse que l'on dit qu'il reçut immédiatement de Dieu comme lui.

Ce mot de sagesse a souffert diverses interprétations. *Saddi*, *Akramas* et *Schaâb*, veulent que ce soit le don de prophétie; Lockmann, suivant eux, ayant été neveu de Job, du côté de sa sœur, ou fils de sa tante, ce qui lui donnait des droits à la prophétie, par succession; mais la plupart des docteurs musulmans conviennent que Lockmann ne tient point de rang parmi les prophêtes, et ne lui donnent que le surnom d'*Hakim*, qui signifie sage.

Ce don de la sagesse fut fait à Lockmann, suivant les historiens, d'une manière qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici. Un jour, pendant le sommeil du midi, que les Arabes appellent *Caïloulat*, les Anges entrèrent dans la chambre où reposait Lockmann, et le saluèrent sans se faire voir. Lockmann entendit leurs voix, mais ne voyant personne, ne répondit pas à leur salut. « Nous sommes les messa-

» gers de Dieu, ton créateur et le nô-
» tre, lui disent les Anges; c'est lui qui
» nous envoie vers toi pour te décla-
» rér qu'il veut te faire monarque et
» son lieutenant sur la terre ». Lock-
mann alors répondit : *Si c'est par un
commandement absolu de la Divinité
qu'il me faille être roi, sa volonté doit
s'accomplir; et j'espère, si cela arrive,
qu'il me donnera les secours néces-
saires de sa grace pour exécuter avec
fidélité ses ordres; mais s'il me donne
la liberté de choisir un état, je désire
plutôt qu'il me laisse dans celui que
j'exerce, et qu'il me préserve de l'of-
fenser, sans quoi toutes les grandeurs
du monde me seraient à charge.*

Une semblable réponse que tant d'au-
tres n'eussent pas voulu faire, fut si
agréable à Dieu, qu'il le remplit aussi-
tôt de sa sagesse. La condition que le
sage Lockmann préférait ainsi à la
royauté était servile, sa profession était
celle de tailleur d'habits, ou de char-
pentier; suivant d'autres, il n'était qu'un
simple berger.

Nous nous bornerons dans les détails de la vie de ce grand homme, que sa vertu seule et ses ouvrages qui la respirent, ont tiré de l'obscurité où l'avait placé la nature, à quelques traits qui puissent plus spécialement faire connaître la trempe de son esprit.

Lockmann était un jour assis au milieu de plusieurs personnes qui l'écoutaient; vint à passer un Juif constitué en dignité, qui, le voyant environné de tant d'auditeurs, lui demanda s'il n'était pas cet esclave qu'il avait vu quelque tems avant conduire des brebis: Oui, c'est moi-même, lui répondit Lockmann. Et comment, reprit le Juif, se peut-il faire que tu sois parvenu à un si haut degré de sagesse et de vertu? C'est, répartit Lockmann, en accomplissant trois choses, disant toujours la vérité, gardant inviolablement ma parole, et ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardait point. A une question parfaitement semblable à celle du Juif, Lockmann fit encore une réponse non moins ingénieuse: J'ai appris la sagesse,

disait-il, des aveugles qui ne posent pas le pied sans s'être assurés de la solidité du terrein. C'est Lockmann qui, le premier, selon *Vaheb*, a dit que le cœur et la langue étaient les meilleures et les pires parties du corps de l'homme.

Thaalébi rapporte dans son *Tafsir* ou *Commentaire sur le Coran*, que Lockmann ayant été envoyé avec d'autres esclaves à la campagne pour en rapporter des fruits, ses camarades les mangèrent et l'en accusèrent. Lockmann, pour se justifier de cette accusation, dit à son maître : « Faites-nous boire à tous » de l'eau chaude, puis faites-nous faire » plusieurs tours en rond, et vous ap- » prendrez bientôt quels sont les cou- » pables ». Le maître le fit, et il arriva qu'après plusieurs tours, les esclaves accusateurs rendirent les fruits qu'ils avaient mangés, tandis qu'innocent, Lockmann ne rejeta que l'eau qu'il avait bue.

L'auteur du *Methnevi* rapporte que le maître de Lockmann lui ayant demandé : Comment vous êtes-vous levé

ce matin ? Lockmann lui répondit : *Je me suis levé du sein de ma poussière.* Réponse admirable, qui donna la plus haute idée de Lockmann, dont elle prouvait à la fois la sagesse et l'humilité.

Quoique l'homme sage et vraiment philosophe soit réellement libre, quelqu'état qu'il professe, le maître de Lockmann crut devoir briser ses chaînes et le tirer de l'esclavage. Les uns disent qu'il lui donna la liberté à cause de sa sagesse et de sa vertu : les autres prétendent qu'une circonstance particulière la lui mérita. Cette circonstance se trouve détaillée dans le *Nighiaristan*, où l'on voit qu'un certain jour le maître de Lockmann lui donna à manger un melon amer, ce qu'il fit à l'instant; étonné de son obéissance, le maître lui dit : Comment avez-vous pu manger un si mauvais fruit? A quoi Lockmann répondit : *Si souvent j'ai reçu de vous des douceurs, qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé une seule fois dans ma vie un fruit amer que*

vous m'avez présenté. Frappé d'une réponse aussi belle dans la bouche d'un esclave, aussitôt son maître l'affranchit.

Dans un ouvrage intitulé *Giovaher altafsir*, on trouve un abrégé des principales actions et des plus belles sentences de Lockmann. Nous nous contenterons de celles que nous venons de rapporter. La ressemblance de ces faits avec ceux que Planude nous a conservés dans la vie d'Esope, les mêmes fables qui se trouvent dans les deux auteurs, et sur-tout le nom d'Esope, qui ne signifie rien autre chose qu'*Ethiopien*, ont porté bien des savans à croire qu'Esope et Lockmann étaient le même personnage. Nous nous garderons bien d'en convenir, et nous avouerons de bonne foi que nous ne concevons pas comment on a pu prendre cette conjecture pour une vérité. Afin de motiver notre assertion, nous ne dirons pas que le genre des fables, et cette manière d'instruire en proverbes est plus conforme au génie des Orientaux

qu'à celui de toute autre nation ; mais nous ferons une simple réflexion sur la chronologie des deux auteurs.

Il est constant, selon Plutarque, Pausanias et Suidas, qu'Esope a vécu du tems de Crésus, roi de Lydie, vaincu et pris par Cyrus, et qu'il fut contemporain de Solon, législateur des Athéniens. Or, Cyrus ayant commencé son règne vers la cinquante-cinquième olympiade, et Solon ayant publié ses lois à Athènes, vers la quarante-sixième ; il faut qu'Esope ait vécu dans l'intervalle des quarante-six et cinquante-cinquième olympiades, c'est-à-dire depuis environ l'année cinq cent quatre-vingt-quatorzième, jusqu'en la cinq cent cinquante-septième avant J.-C., tems auquel les Juifs étaient en captivité ; et comme Lockmann vivait du tems de David, 1063 ans avant J.-C., pour qu'il fût le même qu'Esope, il faudrait qu'Esope eût vécu plus de quatre cents ans.

Convenons donc que Lockmann et Esope sont deux hommes différens,

quoiqu'ils aient des traits étonnans de ressemblance dans les histoires qu'on nous a données de l'un et de l'autre.

Au surplus, Lockmann était un homme vertueux : il excellait dans la connaissance du cœur humain et dans la pratique des vertus ; il gardait ordinairement le silence, et s'appliquait beaucoup à la contemplation. L'exercice de l'amour divin faisait ses délices ; de sorte que l'on disait de lui, que parce qu'il chérissait son Dieu, Dieu le favorisait d'un amour spécial. On peut le compter au nombre des plus grands hommes de son siècle. Sa science était si grande, que c'est encore un proverbe reçu parmi les Orientaux, pour louer un homme savant, qu'*il ne faut pas prétendre enseigner quelque chose à Lockmann*; et sa sagesse était tellement reconnue, qu'au chapitre 31 du Coran, Mahomet fait dire à Dieu : *Nous avons donné la sagesse à Lockmann.*

Si l'on ne peut pas déterminer les bornes de sa vie, du moins peut-on as-

surer qu'elle fut très-longue, et qu'il mourut plein de vertus et de jours.

Si l'on en croit l'auteur du *Tarikh Montekheb*, le sépulcre de Lockmann se voyait encore de son tems à *Ramlah* ou *Ramah*, cette petite ville qui retentit des cris de Rachel, lorsque ses enfans furent massacrés par les ordres d'Hérode. Cet auteur assure de plus qu'il fut enterré auprès des soixante-dix prophètes, que les Juifs firent mourir de faim, et qui perdirent tous la vie en un seul jour auprès de Jérusalem.

Il est presque impossible de faire connaître les traductions qui ont été faites de nos fables, et particulièrement de celles d'Esope, dans toutes les langues. Phèdre en avait orné beaucoup des parures et des charmes de la poésie latine. Pasquier parle de ces mêmes fables, traduites en langue romance par une *Damoiselle*, dont il cite quelques vers. On en peut voir quelques traductions anglaises à la Bibliothèque nationale. A la tête de l'une d'elles, qui est

bien loin d'être complette, est une vie d'Esope, avec des notes intéressantes, et un essai sur la composition des fables. L'Espagne jouit aussi de ce précieux ouvrage, par des versions faites en sa langue; mais il est peu de pays où les éditions en aient été plus multipliées qu'en France; et il en est peu aussi où la jeunesse en ait retiré plus de fruit dans son éducation.

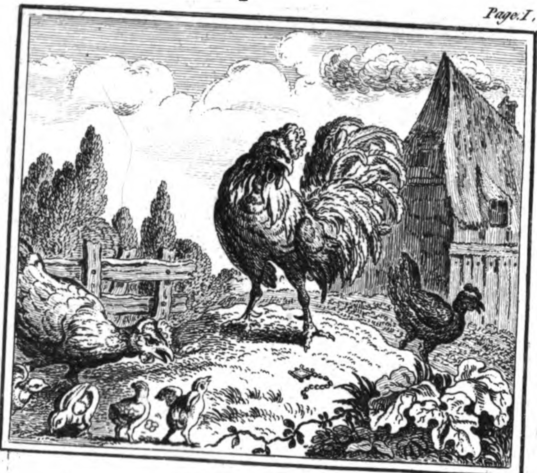
Celle que nous offrons au public a été publiée il y a plus de 30 ans, par M. de Bellegarde; et elle a reçu un accueil si distingué de toutes les personnes instruites, que l'on s'est empressé de la réimprimer dans la plupart des régions de l'Europe. Il y en a eu des éditions en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Dannemarck et en Angleterre. Il est peu de livres aussi répandus que celui-ci. C'est donc faire un cadeau à la jeunesse française et à notre littérature, que de placer cet ouvrage parmi nos livres classiques. Les éditions précédentes avaient un défaut,

que la beauté du texte faisait presque oublier, c'était la mauvaise qualité des gravures qui les accompagnaient. Nous espérons qu'on ne fera pas le même reproche à la nôtre, dont les planches, gravées avec le soin qu'exige le sujet, offrent à l'œil de la jeunesse l'image au naturel des animaux que l'apologue met sur la scène.



le Coq et la Perle.

Page. I.



le Loup et l'Agneau.

Page. 2.



LES
CINQ FABULISTES.

FABLE PREMIERE.

LE COQ ET LA PERLE.

Le Coq sur un fumier grattait, lorsqu'à ses yeux
Parut un diamant : Hélas ! dit-il, qu'en faire ?
Moi, qui ne suis point lapidaire ;
Un grain d'orge me convient mieux.

Un Coq trouva, par hasard, une perle, en grattant dans un fumier ; il la rejeta, et dit : Un lapidaire rendrait graces aux Dieux d'une telle fortune ; mais, à mon égard, une perle me convient si peu, que je m'estimerais beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Le bien le plus exquis ne saurait être un bien
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors, et n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, avare, et tu n'as rien.

Ce trésor qu'un Coq mal-habile
Rebute, et voit ici d'un œil indifférent,
C'est Homère ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.

FABLE II.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un Loup querellait un Agneau,
Qui ne savait pas troubler l'eau :
A tous coups l'injuste puissance
Opprime la faible innocence.

Le Loup et l'Agneau se désaltéraient dans le courant d'un ruisseau : le premier, fort près de sa source, l'autre fort au dessous. Le Loup, qui ne cherchait qu'un prétexte pour mettre l'Agneau en pièces, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il courut à lui, et l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrais-je la troubler, lui dit l'Agneau tout tremblant? je bois fort au dessous de l'endroit où vous buvez; croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas seulement la pensée. Hier, répliqua le Loup, je vis ton père qui animait, par ses cris, des chiens qui me poursuivaient. Il y a plus d'un mois, répondit l'Agneau, que mon père a senti le couteau du boucher. C'était donc ta mère, poursuivit le cruel? Ma mère, répartit l'autre, mourut ces jours passés, en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le Loup, en grinçant les dents, je sais combien tu me hais, toi et tous les tiens; il faut que je m'en venge. Cela dit, il se lance sur l'Agneau, l'étrangle et le mange.

Le bien du faible au riche, offre une douce amorce;
Il trouve, pour l'avoir, cent détours différens.
La justice est pour toi; mais tu manques de force;
Et les petits poissons sont mangés par les grands.

L'Agneau n'alléguait rien pour sa juste défense,
Qui ne mît le Loup dans son tort;
Mais il ne savait pas qu'opprimer l'innocence,
C'est le droit du méchant, quand il est le plus fort.

FABLE III.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Sous la patte d'un Loup, plutôt friand qu'avide,
Un Chien dit: Attendez, je suis maigre et suis vide;
Je m'en vais à la noce, et j'en reviendrai gras.
Le Loup y consentit; le Chien ne revint pas.

Un jour un Loup rencontra un Chien d'assez bonne taille, mais si maigre, qu'il n'avait que les os et la peau. Comme il allait le mettre en pièces: Eh! Seigneur, lui dit le Chien, qu'allez-vous faire? Ne voyez-vous pas bien que je suis présentement dans un tel état que je ne vaux pas un coup de dent? Mais, croyez-moi, souffrez que je retourne au logis; j'aurai soin, je vous jure, de m'y bien nourrir; et s'il vous prend envie d'y venir dans quelque tems, vous m'y trouverez si gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas, pour en faire un incomparablement meilleur. Le Loup le crut, et le lâcha. Quelques jours

après il court au logis du Chien, l'apperçoit au travers des barreaux de la porte, et le presse de sortir pour lui tenir parole. Vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le Chien; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me sens pas fort d'humeur à vous contenter. L'autre entendit à demi-mot: il baissa l'oreille, et, rebroussant chemin, jura qu'il ne laisserait jamais échapper ce qu'il tiendrait.

Ne lâche point ta prise;
Prends le chien tel qu'il est: attendre qu'il soit gras,
C'est faire une sottise.
Un que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras.

FABLE IV.

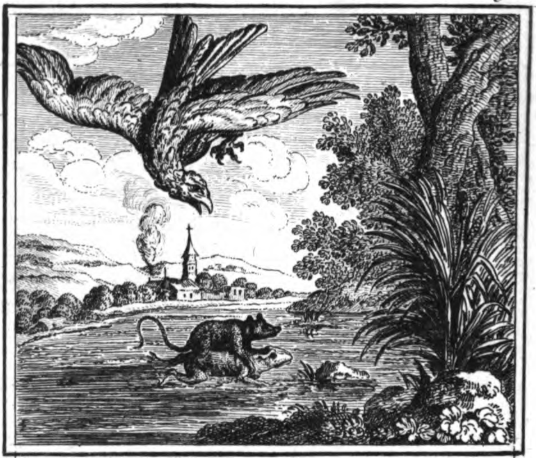
LE COQ ET LE RENARD.

Le Renard dit au Coq: Une paix éternelle
Est conclue entre nous; viens. Oui, deux lévriers
Viennent, répond le Coq, m'en dire la nouvelle:
Le Renard n'osa pas attendre les couriers.

Un Coq se tenait sur un chêne fort élevé. Un Renard, qui ne pouvait l'y atteindre, courut au pied de l'arbre: Ami, cria-t-il à l'autre, bonne nouvelle; hier, la paix fut signée entre les tiens et les nôtres. Sans rancune donc, je te prie; et puisque dorénavant nous devons tous nous entr'aimer comme frères, commençons par nous

la Grenouille, le Rat et le Milan.





le Cerf et la Brebis.



réconcilier. Viens donc, mon cher, descends que je t'embrasse. Ami, répartit le Coq, tu ne saurais croire combien cette nouvelle me réjouit; je la crois certaine, car, si je ne me trompe, je vois là-bas deux couriers qui viennent nous en apporter la nouvelle. Demeure donc, je te prie; et sitôt qu'ils seront arrivés, je descendrai pour nous en réjouir tous quatre ensemble. Ces couriers étaient deux lévriers : le Renard ne jugea pas à propos de les attendre, et gagna pays; et le Coq se mit à rire à gorge déployée.

> Ce Coq eût mal fait de descendre.
> Il vous dit qu'on ne doit jamais
> Prêter l'oreille à qui ne nous parle de paix
> Que pour mieux nous surprendre.

FABLE V.

LA GRENOUILLE, LE RAT ET LE MILAN.

> Le Rat et la Grenouille auprès d'un marécage,
> S'entretenaient en leur langage;
> Le Milan fond sur eux,
> Et les mange tous deux.

La Grenouille contestait avec le Rat : la première soutenait qu'à bon droit elle s'était mise en possession de certain marais; l'autre prétendait, au contraire, qu'il lui appartenait, et partant, que la Grenouille devait le déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la dis-

pute s'échauffa entr'eux, et à tel point, qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beaucoup mieux fait de s'accorder; car tandis qu'échauffés au combat, ils ne pensaient à rien moins qu'au Milan; celui-ci qui les guettait, vint fondre sur les combattans, et les mit tous deux en pièces.

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le tems de vous ôter.

C'est ainsi, petits princes,
Qui vous entre-battez, que pendant le débat,
Un voisin plus puissant, fondant sur vos provinces,
A vos dépens, viendra terminer le combat.

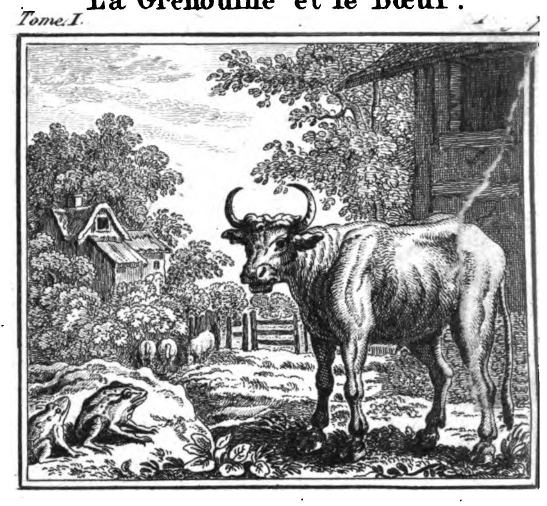
FABLE VI.

LE CERF ET LA BREBIS.

Le Cerf et la Brebis eurent une querelle;
Mais parce que le Loup en était le témoin,
Elle avoua la dette; et lorsqu'il fut bien loin,
Quand on promet par force, on ne doit rien, dit-elle.

Le Cerf, accompagné du Loup, demandait à la Brebis qu'elle eût à lui rendre un boisseau d'orge, qu'il lui avait, disait-il, prêté. La Brebis, que la présence du Loup intimidait, avoua la dette, quoiqu'elle n'eût jamais rien emprunté du Cerf, et prit jour pour s'acquitter envers lui. Ce jour venu, l'autre ne manqua pas d'aller chez la Brebis, et de la sommer de lui tenir

La Grenouille et le Bœuf.



Le Cheval et le Lion.



parole ; mais celle-ci, qui le vit seul, se moqua de lui. Je ne suis pas, lui dit-elle, obligée de vous la tenir, puisque je ne vous l'ai donnée que par force, et de peur du Loup qui vous accompagnait : allez, je ne vous dois rien.

Sur ce qu'on veut de toi, quelque soit l'embarras
Où d'un homme puissant la présence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.
Il est fâcheux de nier une dette ;
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.

Le Cerf n'était pas trop content;
Il crut que la Brebis l'allait payer comptant.
Mais il était bien fou de compter sur son orge ;
Tient-on un traité fait le poignard sur la gorge ?

FABLE VII.

LES BŒUFS ET L'ESSIEU.

Deux Bœufs, patiens et doux,
Tiraient un chariot fort pesant et fort large ;
L'essieu criait ; les Bœufs lui dirent : Qu'avez-vous ?
A peine soufflons-nous, nous qui traînons la charge.

DEUX Bœufs attelés à un chariot fort chargé, ne le tiraient qu'avec peine. Cependant l'essieu criait, et de telle sorte, que les Bœufs, étourdis du bruit qu'il faisait, s'arrêtèrent et se retournèrent vers lui : Importun, lui dirent-ils, eh ! qu'as-tu donc tant à crier, toi qui ne fatigues presque point, tandis que nous ne nous plai-

gnons seulement pas, nous qui suons à tirer tout le fardeau.

Impudens nécessaires,
Qui portez, criez-vous, tout le poids des affaires,
Lirez-vous donc ceci sans fruit?
Ou faites plus d'ouvrage, ou faites moins de bruit.

FABLE VIII.

LA CANNE ET LE BARBET.

Ce Barbet en veut à ces Cannes;
Mais par elles il est instruit,
Qu'il est par fois des vœux aussi vains que profanes,
Et qu'on ne force pas toujours ce qu'on poursuit.

Un Barbet poursuivait une Canne : celle-ci, pour se sauver, se jette dans un étang; l'autre s'y lance, et nage après elle. Comme il la suit, et de si près qu'il ouvre déjà la gueule pour la prendre, la Canne fait le plongeon, s'enfonce, et disparaît. Ainsi le Chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyait la tenir.

Le Barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne comptez sur un bien, que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche héritière :
Le contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

le Chien et l'Ombre.



le Lion allant á la Chasse avec les Animaux.



FABLE IX.

LE CHIEN ET L'OMBRE.

Le morceau dans la gueule, un Chien passait à nage,
Et comme au travers l'onde il en eût vu l'image,
Pour elle il oublia le corps qu'il laissa cheoir.
Où ne nous réduit point l'avidité d'avoir ?

Un Chien traversait un ruisseau sur une planche, tenant un morceau de chair dans sa gueule; il en vit l'ombre dans l'eau, et crut que c'était quelque nouvelle proie. Aussitôt il lâcha la sienne et s'élança vers ce rien, qui lui semblait être un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée? Malheureux que je suis! s'écriait-il, en regrettant ce qui lui était échappé; pour n'avoir su m'en tenir à ce que j'avais, j'ai tout perdu.

Combien de conquérans, aussi fous que ce Chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, et n'ont rien?
Hé! sans porter le feu sur les états des autres,
Monarques, ne songez qu'à conserver les vôtres.

Courez après les biens, les honneurs, les plaisirs.
Trouvez-en, s'il se peut, sans nombre:
Quand ils auront satisfait vos désirs,
Qu'aurez-vous embrassé? de l'ombre!

FABLE X.

LE LION

ALLANT A LA CHASSE AVEC LES ANIMAUX.

Les animaux disaient, tous d'un commun accord :
Chassons, que les profits soient également nôtres ;
Mais le Lion prit tout, ne laissant rien aux autres.
Voilà comme on partage avecque le plus fort.

Le Lion, la Brebis et quelques autres animaux allèrent ensemble à la chasse. Le premier avait juré qu'au retour il partagerait également entre tous ses associés, ce que les uns ou les autres auraient pris. Un cerf tomba dans les lacs de la Brebis, qui en avertit aussitôt le Lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, et en fit le partage en présence des animaux. Voici comment : Parce que je m'appelle Lion, la première part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux, ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisième, comme au plus fort ; et si quelqu'un de vous me dispute la quatrième, je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi le Lion prit le cerf tout entier, sans que ses associés osassent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encor qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une province,
Petits, qui vous liguez avec un méchant prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.

D'un grand seigneur ménagez le soutien.
Poursuivez avec lui quelque grande fortune :
En vain vous espérez vous la rendre commune,
Il aura tout, vous n'aurez rien.

FABLE XI.

JUPITER ET LES BESACES.

On dit que Jupiter, comme un joug assez doux,
A posé de sa main deux besaces sur nous :
Devant est celle où sont tous les défauts des autres ;
Et derrière, il a mis celle où sont tous les nôtres.

Après que les hommes eurent été formés, Jupiter s'apperçut qu'ils avaient des défauts si grands, qu'ils ne pourraient eux-mêmes les souffrir, s'il ne leur en ôtait la connaissance. Il jugea donc à propos de les éloigner de leur vue; et pour cet effet, il prit tous ces défauts, et en emplit plusieurs besaces; puis il les distribua, donna à chacun la sienne, et la lui mit sur le dos, de telle manière que les défauts d'autrui pendaient dans la poche de devant, et ceux du porteur dans celle de derrière.

C'est ainsi qu'ici bas le sot encor la porte ;
Le sage agit d'une autre sorte :
Il la retourne, et met ses défauts devant lui,
Tandis que sur son dos il jette ceux d'autrui.

FABLE XII.

LE RENARD ET LE SANGLIER.

Pourquoi, dit le Renard au Sanglier, sans cesse
T'aiguise-tu les dents, lorsque rien ne te presse ?
Attendrai-je, dit l'autre, à me les aiguiser,
Quand il sera tems d'en user ?

Un Sanglier aiguisait ses défenses contre le tronc d'un arbre. A quoi bon, lui dit un Renard, te préparer au combat, quand tu ne vois ni chien ni chasseur ? Hé, dois-je attendre, répliqua l'autre, que je les aie en queue, pour songer à tenir mes armes en état, quand ils ne me donneront pas le tems d'y penser.

Ce camp retranché, si l'assiette en est forte,
Rends-la plus forte encor. Mais tout est coi. N'importe,
Quand l'ennemi viendra t'enlever ton quartier,
Il ne sera pas tems de te fortifier.

FABLE XIII.

LE LOUP ET LA GRUE.

La Grue ayant tiré de la gorge du Loup
Un os de son long bec, qui le pressait beaucoup ;
Il n'a tenu qu'à moi de vous manger, commère,
Lui dit le Loup ingrat, et c'est votre salaire.

Un Loup mangea une brebis, mais si goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans sa

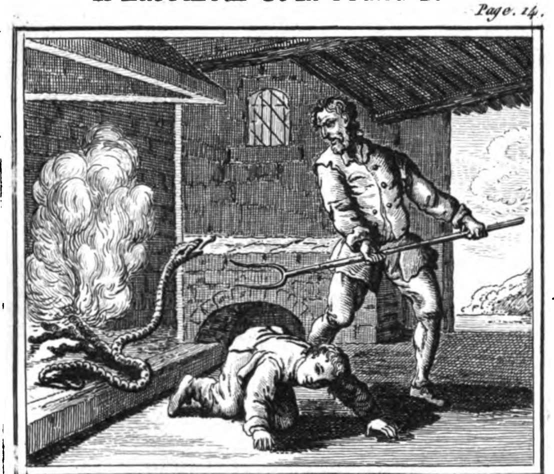
le Loup et la Grue.

Tome I. *Page. 12*



le Laboureur et la Couleuvre.

Page. 14.



gorge, et resta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du secours ; mais il eut beau en demander, chacun le laissa crier, sans se mettre en peine du mal qu'il ressentait. Il était, disait-on, très-justement puni de sa gourmandise. La Grue seule se laissa gagner par ses belles paroles, et se mit en devoir de le soulager ; elle fourra son long bec dans son gosier, et en tira l'os qui le suffoquait ; puis lui demanda récompense du bon office qu'elle venait de lui rendre. Ma mie, lui dit le Loup d'un ton railleur, vous n'y pensez pas : moi, vous récompenser, quand vous m'êtes redevable de la vie ; quand il n'a tenu qu'à moi de vous arracher le col ? Allez, ingrate, vous êtes trop heureuse de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat, pour toute récompense,
Un pareil compliment paiera votre imprudence.
Vous me fîtes du bien, je ne vous fis nul mal ;
Tout cela, disait-il, me semble fort égal.

Rendez aux grands services sur services,
Vous ne trouvez en eux que des ingrats,
Et telles sont leurs injustices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.

FABLE XIV.

LE LABOUREUR ET LA COULEUVRE.

Transie et demi-morte était une Couleuvre;
Un homme auprès du feu la mit dans sa maison,
Qu'ensuite elle infecta de son ingrat poison.
Ah ! quel prix pour une bonne œuvre !

Un Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid, et demi-morte; il en eut pitié, la prit et l'emporta dans sa cabane, où, après avoir allumé un grand feu, il la réchauffa si bien, et en prit tant de soin, que peu à peu elle reprit ses forces; mais le premier usage qu'elle en fit, fut de s'élever contre son bienfaiteur, et de se lancer sur lui pour le piquer. Méchante, lui dit le Laboureur, surpris de son ingratitude, est-ce ainsi que tu reconnais le bien que je viens de te faire? Après que je t'ai sauvé la vie, tu cherches, ingrate, à me l'ôter? Cela dit, il prit une hache et la tua.

C'est ainsi qu'un ingrat est de son bienfaiteur
Le plus cruel persécuteur :
Vous l'accablez de biens, il s'en sert pour vous nuire;
Vous voulez l'élever, il cherche à vous détruire.

Fais le bien, la pitié souvent te le suggère;
Mais regarde sur qui tu répands tes bienfaits.
Celui que la seule misère
A mis hors d'état de mal faire,
Dès qu'il en est sorti, retourne à ses forfaits.

FABLE XV.

LES LIEVRES ET LES GRENOUILLES.

Saisis d'une frayeur qui leur causait la fièvre,
Les Lièvres, se jetant dans une mare tous,
Aux Grenouilles font peur : Courage, dit un Lièvre,
Il est des animaux plus timides que nous.

DES Lièvres fuyaient tout éperdus ; rien ne les y obligeait. Le bruit des feuilles que le vent agitait dans la forêt, leur ombre peut-être les épouvantait. Comme ils passaient près d'un marais, ils apperçurent des Grenouilles, qui, toutes effrayées du bruit qu'ils faisaient en fuyant, se plongeaient au fond de l'eau. Oh ! oh ! dit un d'entr'eux, qu'est-ce que ceci ? vraiment nous portons ici la terreur : amis, reprenons courage, et rebroussons chemin ; nous sommes plus redoutables que nous ne pensions.

Fiers de porter la peur aux bords du marécage,
Les Lièvres rassurés se crurent du courage.
D'un plus poltron que soi, qu'un poltron soit vainqueur,
Le Thersite, en tremblant, se croit homme de cœur.

FABLE XVI.

LE SAVETIER MÉDECIN.

Un pauvre Savetier, qui n'était qu'une bête,
Devint médecin riche, et des plus enviés;
Et tel imprudemment lui confia sa tête,
Qui n'aurait pas voulu lui confier ses pieds.

Un Savetier des plus ignorans dans son métier, trouva si peu son compte au profit qui lui en revenait, qu'il lui prit fantaisie d'en changer. Un jour, il se mit en tête d'être médecin, et le fut; au moins on le crut tel. Quelques termes de l'art qu'il apprit, son effronterie et son babil, joints à l'ignorance de ses voisins, eurent bientôt fait, d'un artisan très-mal-adroit, un fort habile charlatan. Il publia par-tout que la vertu de ses remèdes était infaillible, et chacun le crut sur sa parole. Un de ses voisins pourtant, moins dupe que les autres, s'en moqua; voici comment. Il se dit attaqué d'un très-grand mal de tête, et mande le docteur: celui-ci vient, et raisonne fort au long sur le prétendu mal; ensuite il assure le malade qu'il l'en délivrera, et en peu de tems, pourvu qu'il veuille s'abandonner à ses soins. Pauvre ignorant! répartit le voisin, en éclatant de rire, et comment pourrais-je me résoudre à te livrer ma tête, quand je ne voudrais pas seulement te confier mes pieds?

Esope a beau prêcher : malgré maint apologue,
Médecins ici bas auront toujours la vogue.
Jusqu'au tombeau, l'ignorant les croira,
Et jamais, sans séné, le savant ne mourra.

FABLE XVII.

LE SANGLIER ET L'ANE.

L'Ane, mauvais plaisant, raillait le Sanglier,
Qui, d'abord, en conçut un dépit effroyable;
Après, il en eut honte, et tâcha d'oublier
Qu'il eut grincé les dents contre ce misérable.

L'Ane se moquait un jour du Sanglier, et le bravait. Celui-ci fut sur le point de l'en punir; mais il retint sa colère : Malheureux, lui dit-il, en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me serait aisé d'humilier ton insolence ! mais aux Dieux ne plaise que je m'emporte contre un lâche qui n'en vaut pas la peine.

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer;
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

Vous avez tort de prendre pour injure
Ce qu'un mauvais railleur ose vous adresser;
Les coups que porte un sot qui parle à l'aventure,
Sont incapables de blesser.

FABLE XVIII.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Le Rat de ville était dans la délicatesse ;
Le Rat des champs vivait dans la simplicité ;
L'un avait plus de politesse ;
L'autre était plus en sûreté.

Le Rat de ville et le Rat des champs se traitèrent tour à tour. Le dernier commença la fête dans un endroit fort écarté, et tira de son trou l'élite de ses provisions, des pois, du fromage, et quelque peu de lard. Il était pauvre ; ainsi ce fut là tout ce qu'il put servir à son ami, qui, plus content du bon accueil de son hôte que de ses mets grossiers, n'y touchait, par complaisance, que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le Rat de ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, et lui vanta fort la chère qu'il faisait à la ville. Le campagnard s'y rendit, et trouva, dans un fort beau salon, le festin préparé, sur un tapis couvert de relief de viandes exquises ; mais à peine eut-il commencé à manger, qu'un valet, ouvrant brusquement la porte du lieu où il était, vint troubler la joie des deux amis, qui, tout épouvantés, s'enfuirent, qui deçà, qui delà. Le valet retiré, le Rat

le Rat de Ville et le Rat des Champs.

Tome. I. *Page. 18.*



le Sanglier et l'Ane.

Page. 17.



de ville rappela son compagnon, qui, demi-mort de la frayeur qu'il avait eue, lui demanda si on lui donnait souvent de pareilles alarmes : A tous momens, répliqua l'autre; mais il n'est point de plaisir sans peine. Quels que soient les vôtres, répartit le premier, s'ils ne sont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu, j'ai d'abord envié l'abondance de vos repas; mais comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens que de tous les vôtres.

Il n'est point de plaisir où la crainte se trouve :
Riches, c'est ce qu'ici le Rat sensé vous prouve.
Liberté, vous dit-il, repos et sûreté,
Sont des biens qu'on ne voit que chez la pauvreté.

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos désirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.

FABLE XIX.

LE CERF ET LE FAON.

Le Faon, du Cerf son père, exhaltait les mérites;
Qu'il était grand et fort, mieux armé que le chien.
Mon fils, je suis d'accord de tout ce que vous dites;
Mais du côté du cœur, cela ne va pas bien.

Le Faon soutenait à son père, que la nature lui avait donné de si grands avantages sur le chien, qu'il n'avait aucun lieu de le craindre. Si jamais, disait-il au Cerf, nous en venons aux

prises le chien et moi, comptez que je n'aurai pas de peine à le battre; car outre que je suis plus haut, et par conséquent plus fort que lui, je vois ma tête armée d'un bois que la sienne n'a point. Mon fils, répartit l'autre, donnez-vous bien de garde de l'attaquer, la partie ne serait pas égale. Si les Dieux lui ont refusé le bois qu'ils vous ont donné, ils lui ont fait présent d'un cœur que vous n'avez point.

Les armes au poltron donnent peu d'avantage.
Le cœur mieux que le fer sait défendre un guerrier;
Armé de pied en cap, s'il manque de courage,
Sa cuirasse ne peut l'empêcher de plier.

FABLE XX.

L'AVARE ET LE PASSANT.

L'Avare avec son cœur enterra son trésor :
On le vole : Ah! dit-il, je suis à la besace.
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous servira tout autant que votre or.

Un Avare enfouit son trésor dans un champ; mais il ne put le faire si secrètement, qu'un voisin ne s'en apperçût. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or, et l'emporte. Le lendemain l'Avare revient rendre visite à son trésor : quelle fut sa douleur, lorsqu'il n'en trouva que le gîte! un dieu même ne l'exprimerait pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux; en un mot, se désespère. A ses cris, un

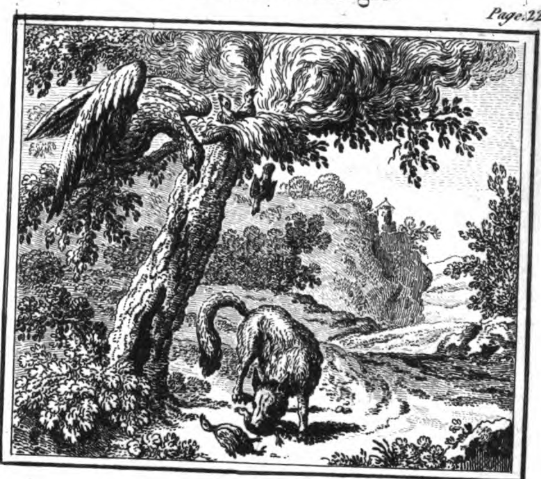
l'Aigle et la Corneille.

Page. 21.



le Renard et l'Aigle.

Page. 22.



passant accourt : Qu'avez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous désoler de la sorte ? Ce qui m'était mille fois plus cher que la vie, s'écria l'Avare ; mon trésor que j'avais enterré près de cette pierre. Sans vous donner la peine de le porter si loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous ; vous auriez pu en tirer à toute heure, et plus commodément, l'or dont vous auriez eu besoin. En tirer mon or ! s'écria l'Avare ; ô ciel ! je n'étais pas si fou. Hélas ! je n'y touchais jamais. Si vous n'y touchiez point, répliqua le passant, pourquoi vous tant affliger ? Eh ! mon ami, mettez la pierre à la place du trésor, elle vous y servira tout autant.

Le conseil était bon ; mais tel est de l'avare
L'entêtement bizarre :
Affamé, demi-nu, quand on regorge d'or,
On se plaît à languir près de son cher trésor.

FABLE XXI.

L'AIGLE ET LA CORNEILLE.

La Corneille excroqua la pâture de l'Aigle ;
L'Aigle en rit, comme font les magnanimes cœurs :
Aux petits appartient la fourbe ; et dans la règle,
Il vaut mieux que les grands soient trompés que trompeurs.

Un Aigle tenait une huître entre ses serres, et s'efforçait d'en rompre l'écaille, pour en tirer le poisson qu'elle renfermait, mais sans pou-

voir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une Corneille, qui mourait d'envie de lui excroquer sa proie; élevez-vous en l'air, et le plus haut qu'il vous sera possible, puis laissez tomber votre huître sur ces cailloux; l'écaille sera bien forte si elle ne s'y brise. L'Aigle trouva l'expédient merveilleux, et fit ce que l'autre lui conseillait : mais la conseillère seule y trouva son compte; car l'huître s'étant brisée en tombant, la Corneille enleva le poisson, et prit la fuite, non sans rire de la sotte crédulité de l'Aigle.

Quand un fourbe vous dit : Pour finir votre affaire,
Voici ce qu'il faut faire;
Vous croyez que pour but, il n'a que votre bien;
Mais désabusez-vous, il ne songe qu'au sien.

Trop de crédulité nous abuse souvent,
Quoique tous intérêts doivent céder aux nôtres.
En suivant quelquefois un conseil décevant,
On se nuit, et l'on fait les affaires des autres.

FABLE XXII.

LE RENARD ET L'AIGLE.

Compères et voisins assez mal assortis,
A la tentation, tous deux ils succombèrent;
Car l'Aigle du Renard enleva les petits,
Et le Renard mangea les aiglons qui tombèrent.

Une Aigle avait fait son nid sur un chêne. Au pied de cet arbre un Renard nourrissait ses

petits, et tous deux y semblaient s'entr'aimer. Un jour que le dernier était allé chercher pâture, l'Aigle fondit tout à coup sur les petits du Renard, les enleva, et en fit curée à ses aiglons. L'autre de retour reconnut la perfidie de sa voisine, et en fut outré; mais comme il ne pouvait atteindre son ennemie, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux Dieux le soin dé sa vengeance. Ils ne laissèrent pas long-tems cette méchanceté impunie; car quelques jours après, l'Aigle, qui avait remarqué que des laboureurs sacrifiaient une chèvre sur l'autel de leur Dieu, vint en enlever un morceau, où quelques charbons en feu s'étaient attachés, et les emporta avec la chair dans son nid. Comme il n'était fait que de paille et d'autres matières combustibles, il s'embrasa d'abord, et les aiglons tombèrent à terre. Alors, le Renard, qui se tenait au pied du chêne, se jeta sur eux, et rendit la pareille à l'Aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Malheur à toi, qui promets amitié
A celui que tu veux surprendre.
L'ami que tu trahis peut être sans pitié,
S'il trouve un jour à te le rendre.

Grands, quel que soit votre avantage
Sur un faible ennemi, craignez de l'outrager;
N'armât-il contre vous qu'une impuissante rage,
Tremblez; il est des Dieux qui sauront le venger.

FABLE XXIII.

LES DRAGONS.

Pluralité de têtes importune.
Un serpent en eut sept, un autre n'en eut qu'une :
Il passa ; le premier eut de grands embarras.
Un chef est absolu, plusieurs ne le sont pas.

Deux Dragons voulurent passer au travers d'une haie vive, fort touffue, qui leur barrait le chemin. L'un avait une tête et plusieurs queues ; l'autre une queue et plusieurs têtes. Ce dernier, quelqu'effort qu'il fît, n'en put jamais venir à bout; comme toutes ces têtes se nuisaient les unes aux autres, elles ne purent se faire dans la haie une ouverture assez large pour y faire passer le corps de la bête. L'autre eut moins de peine à se faire un passage; la tête s'ouvrit seule le chemin fort aisément, tira ensuite les queues, et fit si bien, que tête, corps et queues, tout passa.

On est sous plusieurs chefs toujours dans l'embarras ;
L'un dit *blanc*, l'autre *noir ;* on ne s'accorde pas.
Un seul, bien absolu, nous tire mieux d'intrigue ;
On a vu rarement réussir une ligue.

FABLE XXIV.

LES VOYAGEURS ET LE PLANE.

Sous un Plâne en été, deux Voyageurs bien las,
A qui, pour leur repos, la place semblait bonne,
Trouvaient l'arbre stérile ; et l'Arbre dit : Ingrats,
Ne comptez-vous pour rien l'ombre que je vous donne ?

VERS le milieu d'un des plus chauds jours de la canicule, deux Voyageurs prenaient le frais à l'ombre d'un Plâne ; ils s'y étaient retirés, pour se mettre à l'abri du soleil. Comme ils en considéraient les branches, sans y appercevoir de fruit : Voilà, se disaient-ils l'un à l'autre, un méchant arbre ; s'il m'appartenait, puisqu'il n'est bon à rien, je le ferais abattre, et jeter au feu tout présentement. Ingrats, leur dit l'Arbre, n'est-ce donc rien que cette ombre que mon feuillage produit, et qui vous garantit si à propos des rayons que vous fuyez ?

Des chef-d'œuvres du Ciel, critiques insensés,
Ceci s'adresse à vous. L'insecte et le reptile
Servent plus que vous ne pensez ;
Le ciron ici bas n'est pas même inutile.
De leurs propriétés nul n'apperçoit l'effet :
D'accord ; mais Dieu sait bien l'usage qu'il en fait.

FABLE XXV.

LE RENARD ET LE CORBEAU.

Le Renard du Corbeau loua tant le ramage,
Et trouva que sa voix avait un son si beau,
Qu'enfin il fit chanter le malheureux Corbeau,
Qui de son bec ouvert, laissa cheoir un fromage.

Un Corbeau tenait un fromage dans son bec. Un Renard en sentit l'odeur, et s'avançant vers le Corbeau : Que vois-je? lui dit-il d'un air surpris. On m'avait fait entendre que votre plumage était noir. Hé, grands dieux ! celui d'un cygne n'est pas plus blanc. De grace, Seigneur Corbeau, permettez que je vous contemple un moment tout à mon aise. Sans flatterie, vous me semblez si beau, que je ne puis me lasser de vous admirer. Mais, ajouta-t-il, en adoucissant sa voix, je suis bien persuadé que la beauté n'est pas la seule perfection qui vous distingue. La nature, qui s'est plue à vous rendre le plus accompli de tous les oiseaux, vous a donné sans doute une voix divine; et pour bien chanter, il n'est, j'en jurerais, dans nos bois, que vous et le rossignol. A ce discours, le Corbeau, tout transporté d'aise, voulut faire connaître que le Renard ne se trompait pas, et ouvrit le bec pour chanter; mais en l'ouvrant, il laissa tomber sa proie, et le Renard s'en saisissant, prit aussitôt congé du Corbeau, aussi

Le Lion Accablé de Vieilleße.



L'ane et le Petit-Chien.



satisfait, disait-il, en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de la voix.

Garde-toi du flatteur, dont le discours doré
Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable:
Du monde dont il veut que tu sois admiré,
Tu te crois l'ornement; et tu t'en rends la fable.

Ce Corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle, et ne s'apperçoit point
Que pour mieux le duper, un flatteur le cajole:
Hommes, qui d'entre vous n'est Corbeau sur ce point?

FABLE XXVI.

LE LION ACCABLÉ DE VIEILLESSE.

Contre un Lion caduc la rage se débonde
Des autres animaux qui lui furent soumis.
C'est la plus grand'pitié du monde
D'être vieux, et d'avoir quantité d'ennemis.

LE Lion, couché dans sa caverne, languissait accablé de vieillesse et sur le point d'expirer. Les animaux, qui ne le craignaient plus dans cet état, accoururent de toutes parts pour l'insulter. L'âne même parut, et vint, avec bravade, le frapper d'un coup de pied. Ah! s'écria le Lion, en se tournant vers le loup et le sanglier, j'ai souffert pâtiemment tous vos outrages, tout lâches qu'ils sont; mais qu'un âne ose me faire insulte, ah! c'est ce que je ne puis endurer.

Dans quel triste état tu t'es mis!
Contre chacun dans ta jeunesse

Hautain, impérieux, tu t'es cru tout permis;
On t'attaque dans ta vieillesse :
Pour te défendre où trouver des amis ?

As-tu la force en main; on te craint, on t'admire;
Déchu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état de nuire,
Tout, jusques au faquin, insulte à ton malheur.

FABLE XXVII.

L'ANE QUI CHANGE DE MAITRE.

Un Ane malheureux, autant qu'on le peut être,
Servit un corroyeur, qui fut son dernier maître;
Et sous la cruauté de ce tyran nouveau,
Eut lieu, plus que jamais, de craindre pour sa peau.

L'Ane d'un jardinier se lassa de se lever avant le point du jour, pour porter des herbes au marché. Un jour, il pria Jupiter de lui donner un maître chez qui il pût, disait-il, au moins dormir. Soit, dit le maître des Dieux; et cela dit, voilà le baudet chez un charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours, qu'il regretta le jardinier. Encore, disait-il, chez lui j'attrapais de tems en tems, à la dérobée, quelques feuilles de chou; mais, ici, que peut-on gagner à porter du charbon? Des coups, et rien davantage. Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un corroyeur; et le baudet, qui n'y pouvait souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeait, criait plus fort que

jamais, et demanda pour la troisième fois un autre maître. Alors le Dieu lui dit : Si tu avais été sage, tu serais resté chez le premier. Quand je t'en donnerais un nouveau, tu n'en serais pas plus content que des autres. Ainsi reste où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre.

Ce baudet inconstant change et n'y gagne point ;
Un Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut le satisfaire ;
Mécontent de son sort, par-tout on l'entend braire.
Que d'hommes ici bas sont ânes sur ce point.

FABLE XXVIII.

LE PALFRENIER ET LE CHEVAL.

Jour et nuit réglément un Palfrenier pille
La moitié de l'avoine au Cheval qu'il étrille :
Le Cheval cependant semblait dire à part soi :
Tu mérites bien mieux d'être étrillé que moi.

Un seigneur eut besoin aux champs d'un Cheval qu'il avait laissé à la ville, et manda à son Palfrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il était. Celui-ci, l'ordre reçu, partit avec le Cheval. Comme ils passaient tous deux au travers du pré de leur maître, l'homme s'apperçut que l'autre baissait la tête, et y broutait, à la dérobée, quelque peu d'herbe. Larron, lui dit-il, en le frappant rudement, ne sais-tu pas bien que cette herbe appartient à notre maître, et

que d'en prendre, comme tu fais, c'est lui faire du tort? Mais toi-même, répartit le Cheval, qui ne me donnes jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achète, ignores-tu que cette avoine lui appartient; et que d'en dérober l'autre moitié, comme c'est ta coutume, pendant que je maigris à vue d'œil, faute de nourriture, c'est lui faire un tort bien plus considérable que celui que tu me reproches? Cesse donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui sois fidèle, commence par m'en donner le premier l'exemple.

Ce que dit le Cheval, plus d'un commis, peut-être
L'a, dans le fond du cœur, souvent dit à son maître :
Si j'ai fait au fisc quelque tort,
Ce qu'on lui prend chez vous me semble un peu plus fort.

FABLE XXIX.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

L'Ane flatta son maître, et crut qu'il ferait bien,
S'il pouvait imiter les caresses du Chien;
Il lui mit lourdement ses pieds sur chaque épaule :
La riposte fut prompte, et faite à coups de gaule.

Le Chien flattait son maître, et le maître y répondait en le caressant de son côté. Ces caresses réciproques donnèrent de la jalousie à l'Ane, qui était maltraité et battu de tous ceux de la maison. Ne sachant quelles mesures prendre pour soulager sa misère, il s'imagina que le bon-

Le Lion et le Rat.



Le Milan malade et sa Mere.

Pag. 35



lieur du Chien ne venait que des caresses qu'il faisait à son maître, et que s'il le flattait aussi de la même sorte, on le traiterait comme le Chien, et qu'on le nourrirait de viandes délicates. Quelques jours après, l'Ane ayant trouvé son maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flatter, et lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une mélodie si harmonieuse. Le maître, réveillé par ce bruit, appelle ses valets, qui chargèrent l'Ane de coups de bâton, pour le récompenser de sa civilité, et des caresses trop rudes qu'il avait faites à son maître.

Tout le monde n'est pas de même caractère :
Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire ?
Ne sors jamais de ton talent.

Ne sortez point de votre caractère ;
Soyez ce que le Ciel vous fit :
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

FABLE XXX.

LE LION ET LE RAT.

Un Lion, fatigué de la chaleur et abattu de lassitude, dormait à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passant par le lieu où le Lion reposait, lui montèrent sur le corps pour se di-

vertir. Le Lion se réveilla, étendit la patte, et se saisit d'un Rat, qui, se voyant pris, sans espérance d'échapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité et de son audace, en lui représentant qu'il n'était pas digne de sa colère. Le Lion, touché de cette humble remontrance, relâcha son prisonnier, croyant que c'eût été une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable, et si peu en état de se défendre. Bientôt après, il arriva que le Lion courant par la forêt, tomba dans les filets des chasseurs; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarrasser. Le Rat reconnut aux rugissemens du Lion, qu'il était pris. Il accourut pour le secourir, en reconnaissance de ce qu'il lui avait sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets, et donna moyen au Lion de se développer et de se sauver.

N'examine point la personne,
Ne songe qu'au plaisir d'un service rendu;
On reçoit à son tour souvent plus qu'on ne donne,
Et rarement un bienfait est perdu.

Ménager tout le monde est chose salutaire :
C'était fait du Lion sans le Rat; qui l'eût dit?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire :
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.

FABLE XXXI.

LE PORC-ÉPIC ET LE LOUP.

Un jour, au Porc-Epic, disait le Loup subtil :
Croyez-moi, quittez-là ces piquans ; ils vous rendent
Désagréable et laid. Dieu m'en garde, dit-il ;
S'ils ne me parent pas, au moins ils me défendent.

Un Loup rencontra un Porc-Epic, et s'avança dans le dessein d'en appaiser la faim qui le pressait. Celui-ci, qui s'en apperçut, se hérissa d'abord de ses piquans. Si vous vouliez vous défaire de toutes ces pointes, lui dit l'autre, bien fâché de ne savoir par où le prendre, vous n'en seriez que mieux, car elles vous défigurent extrêmement ; croyez-moi, ne les portez plus. Les Dieux m'en gardent, répartit le Porc-Epic, en les dressant encore davantage. Ami, si ces piquans me parent mal, ils me défendent bien.

Quand un méchant vous dit : Ami, quittez vos armes,
Je vous aime, vivez en paix et sans alarmes :
N'en faites rien. Devant un ennemi trompeur,
Retranché jusqu'aux dents, ayez encore peur.

FABLE XXXII.

LES DEUX COQS ET LE FAUCON.

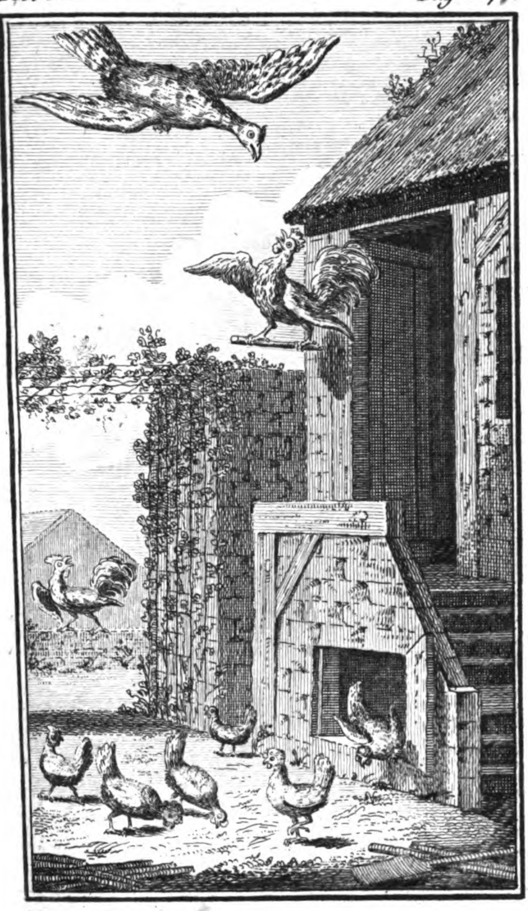
Deux Coqs étant rivaux se battaient de bon cœur ;
Le Faucon tout à coup vint saisir le vainqueur ,
Qui faisait trop de bruit à cause de sa gloire ,
Et laissa le vaincu jouir de la victoire.

Deux Coqs se battirent à outrance, et cela, pour l'amour d'une poule qui les avait rendus rivaux. Le vaincu prit la fuite, et se retira dans un coin de la basse-cour, pendant que le vainqueur montait sur le haut du poulaillier, pour y chanter sa victoire. Celui-ci ne s'en réjouit pas long-tems ; car tandis qu'en battant des ailes, il ne pensait qu'à y faire éclater sa joie, le Faucon, qui l'avait aisément découvert sur le haut de ce toit, vint fondre sur lui et le mit en pièces.

Ce fier Coq ne jouit qu'un moment de sa gloire.
Trop pleins de vos exploits, pensez à vous, guerriers :
Croyez, vous qui chantez un peu trop haut victoire,
Qu'un revers imprévu peut flétrir vos lauriers.

Les deux Coqs et le Faucon.

Tom. I Pag. 34.



FABLE XXXIII.

LE MILAN ET SA MERE.

Le Milan malade, et réduit à l'extrémité, disait à sa mère : Hélas ! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offrait en sacrifice.

Ne crois pas, en mourant, émouvoir par tes cris
Ces Dieux, que tant de fois ont bravé tes mépris :
Rien ne les touche, impie ; ils se bouchent l'oreille,
Et, se jouant de toi, te rendront la pareille.

Après t'être plongé tant de fois dans le crime,
Tes maux te font du Ciel implorer le secours ;
Il n'est plus tems, tu t'es creusé l'abîme,
Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.

FABLE XXXIV.

L'HIRONDELLE ET LES OISEAUX.

L'Hirondelle aux oiseaux qui voulurent l'entendre,
Dit : Tâchez d'empêcher la semaille du lin ;
Elle vous est nuisible, et le projet malin
D'en faire quelque jour des filets pour vous prendre.

Une Hirondelle vit un laboureur qui ensemençait une chenevière, et courut en avertir les oiseaux. Un jour, leur disait-elle, cette graine vous sera funeste; le chanvre viendra, et l'oiseleur en fera mille engins qui serviront à vous prendre; croyez-moi, volez tous sur ce champ, et mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crut. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe; car si vous la laissez, vous vous en repentirez : Arrachez-la vous-même, lui répartit-on, pour nous, nous n'en avons pas le loisir. Enfin, le chanvre étant mûr, l'Hirondelle courut aux oiseaux, et leur dit : Ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver ; si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors, elle quitta la compagnie des oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu

l'Hirondelle et les Oiseaux

Pag. 36



Le Voleur et le Chien

Pag. 43



croire; car quelque tems après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, et les y prit presque tous.

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguisent;
A leurs conseils si tu n'es pas soumis,
Tu fais mal, et perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.

Prévoyez les malheurs, comme fit l'Hirondelle;
Mais sur-tout écoutez un conseiller fidèle :
Un bon avis n'est pas à rebuter;
Heureux qui sait en profiter.

FABLE XXXV.

LES DEUX CHIENS QUI CREVENT A FORCE DE BOIRE.

Au fond d'un fleuve était un gros morceau de pain;
Chaque Chien affamé pour l'attraper s'abreuve,
Et par-là s'efforçant à tarir l'eau du fleuve,
Tous crevèrent de boire, et moururent de faim.

Deux Chiens passaient le long d'un fleuve; comme ils le regardaient, ils y apperçurent une pièce de chair qui flottait assez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, et pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me semble sûr. Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois de la rive où nous sommes, nous pouvons la boire. Or, sitôt que nous l'aurons bue, tu

conçois bien qu'il faut que l'endroit où ce friand morceau flotte, reste à sec, et ainsi il nous sera fort aisé d'arriver jusqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper. Et cela dit, ils en burent tous deux de telle sorte, qu'à force de se gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, et crevèrent sur la place.

Que fort mal à propos on se perd à vouloir
Se livrer sans mesure à la fureur d'avoir;
Ces fous en fournissent la preuve :
Conquérans, c'est pour vous qu'ils crèvent dans ce fleuve.

FABLE XXXVI.

LA BICHE ET LA VIGNE.

Une vigne tenait une Biche à couvert,
Qui, ne se rendant pas de son asyle digne,
Se met à la ronger, fait du bruit, et se perd
Par son ingratitude à l'égard de la vigne.

Des chasseurs poursuivaient une Biche : celle-ci se sauva dans une vigne, et s'y cacha si bien sous le pampre, que les chasseurs, qui l'avaient perdue de vue, rebroussèrent chemin. Cependant la Biche, qui se croyait hors de danger, rongeait les ceps qui la couvraient. Ce fut pour son malheur; car dès qu'elle les eut dépouillés de leurs feuilles, elle parut tellement à découvert, que les chasseurs l'apperçurent en se retirant. Alors, ils retournèrent sur leur pas, atteignirent la Biche, et la tuèrent.

La Biche et la Vigne.

Tom. I Pag. 38



l'Ane qui Porte une Idole

Pag. 202



Perdre son bienfaiteur, c'est se perdre soi-même ;
Ingrats, convenez-en : l'imprudence est extrême,
De vouloir briser son appui,
Tandis que l'on ne peut se soutenir sans lui.

FABLE XXXVII.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Une poutre pour roi faisait peu de besogne ;
Les Grenouilles tout haut en murmuraient déjà ;
Jupiter à la place y mit une cicogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

Les Grenouilles se lassèrent de vivre en liberté : Jupiter, s'écrièrent-elles un jour, donnez-nous un roi qui sache nous gouverner. Le Dieu rit de leur imprudence, et leur refusa long-tems ce qu'elles lui demandaient ; mais enfin, étourdi de leurs cris, il se résolut, quoiqu'à regret, de les contenter, et lança dans leur marais un soliveau. Le bruit qu'il fit en tombant, intimida si fort les Grenouilles, qu'elles se plongèrent au fond de leurs marécages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de tems après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, et d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau roi, puis se rassura jusqu'à s'en approcher ; enfin le voyant sans mouvement, se mit à sauter et resauter sur lui. Elle fut suivie d'une se-

conde, la seconde d'une troisième, et celle-ci de toutes les autres, qui, fort mal satisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demandèrent un autre qui fût plus agissant. Le Dieu leur envoya la Cicogne, qui, en fort peu de tems, en croqua la moitié; et celles-ci crièrent plus fort que jamais, et demandèrent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran; mais il ne voulut plus les entendre. Puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici sagement nous ordonne :
Tel peuple, las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

Que l'homme à ses désirs follement s'abandonne;
Dès qu'il a ce qu'il veut, il l'ose négliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne,
Vous pourrez avoir pis, si vous voulez changer.

FABLE XXXVIII.

LES COLOMBES ET LE MILAN.

Les Colombes en guerre avecque le Milan
Veulent que l'Epervier à leur tête demeure ;
Mais leur condition n'en devient pas meilleure,
Ayant un adversaire, et de plus un tyran.

Le Milan faisait rude guerre aux Colombes, ses voisines. Celles-ci, pour se mettre à cou-

vert de ses hostilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de se choisir entre les oiseaux un roi qui pût faire tête à leur ennemi. Le Faucon fut ce roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le colombier, sous prétexte de reconnaître les forces de son parti, qu'il se jeta sur les Colombes, et les tua toutes.

Nos voisins, dit un peuple, arment pour nous surprendre;
Opposons-leur un chef qui puisse nous défendre.
On l'élit; mais bientôt le chef est un tyran,
Et le Faucon fait pis que n'eût fait le Milan.

Quel aveuglement est le nôtre !
Opprimés, nous prenons un tyran pour appui.
Quel fruit en tirons-nous? trouble, misère, ennui;
Nous fuyons un abîme, et tombons dans un autre.

FABLE XXXIX.

JUPITER ET LA TORTUE.

Des bêtes Jupiter vit la race confuse;
La Tortue, arrivant trop tard, mal à propos,
Du soin de sa maison composa son excuse;
Et Jupiter lui mit sa maison sur le dos.

Un jour Jupiter manda les animaux : il voulait, pour se récréer, les voir tous ensemble, et en considérer la diversité. Ceux-ci obéirent, et accoururent à grande hâte. La Tortue seule se fit attendre, et si long-tems, qu'on crut qu'elle ne viendrait pas. Elle arriva pourtant, mais la dernière; et sur ce qu'on s'en plaignait, elle

voulut représenter qu'avant de partir, il lui avait fallu transporter sa maison en lieu de sûreté, ce qui lui avait fait, disait-elle, perdre beaucoup de tems; mais l'excuse fut si peu goûtée, qu'on ne lui donna pas le tems de la faire valoir. A peine eut-elle commencé à parler de sa maison, que Jupiter, qui voulait être obéi, et sans délai, la lui mit sur le dos. De là vient qu'en punition de sa faute, elle la porte encore aujourd'hui.

Au fond, tout bien pesé, la Tortue eut raison
De penser en partant à cacher sa maison;
Et pourtant Jupiter veut que son toit la couvre.
Dès qu'on vous a mandés, petits, courez au Louvre.

FABLE XL.

LE LABOUREUR ET LE RENARD.

Un Laboureur, jaloux de la moisson d'autrui,
Prend un Renard, y lie un flambeau qu'il allume,
Chez son voisin le pousse; il retourne chez lui,
Et sa propre moisson par son art se consume.

Un Laboureur ensemença ses terres, et tout y crut à merveille. Comme il était à la veille de couper ses grains, je t'empêcherai bien de serrer ta récolte, dit en lui-même un de ses voisins qui le haïssait. Cela dit, il allume un flambeau, et l'attache à la queue d'un Renard qu'il avait pris dans un terrier, aux environs de son champ. Ensuite il le traîne près de celui

de l'autre, le pousse vers un guéret tout couvert de bleds, et le lâche. Il pensait, par ce moyen, réduire ces bleds en cendre; mais voici ce qui arriva. Le Renard, au lieu d'aller en avant, rebroussa chemin pour retourner à son terrier; et comme il ne pouvait le gagner, sans passer sur le champ de celui qui cherchait à se venger, il se lança tout au-travers des bleds de ce dernier, et y mit le feu. Ainsi tout le mal tomba sur le méchant Laboureur, qui vit tous ses grains consumés par son propre artifice.

Contre votre ennemi vous armez un voisin;
Et votre imprudence est extrême,
Quand le Renard contre vous-même
Peut tourner le flambeau qu'il prit de votre main.

FABLE XLI.

LE VOLEUR ET LE CHIEN.

Le Chien dit au larron qui le voulait surprendre
Par l'appas d'un morceau de pain :
Il n'est pas question de profit ni de gain,
Et tu viens moins ici pour donner que pour prendre.

Un Voleur s'efforçait d'entrer pendant la nuit dans une maison à dessein d'y faire quelque vol; mais il en fut empêché par un Chien qui la gardait. Comme celui-ci ne cessait d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, et crut l'engager, par ce moyen, à se taire; mais le Chien le rejeta : Méchant, dit-il à l'homme, je

pourrais accepter ton présent, si je ne connaissais dans quelle vue tu me l'offres; va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Tu dois te défier des présens qu'on te fait,
Crains-y d'un ennemi le secret artifice;
Il médite quelque forfait,
Et cherche à t'en rendre complice.

Où sont vos serviteurs qui suivent de ce Chien
La prudence fidèle?
En dépit des méchans, princes, tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modèle.

FABLE XLII.

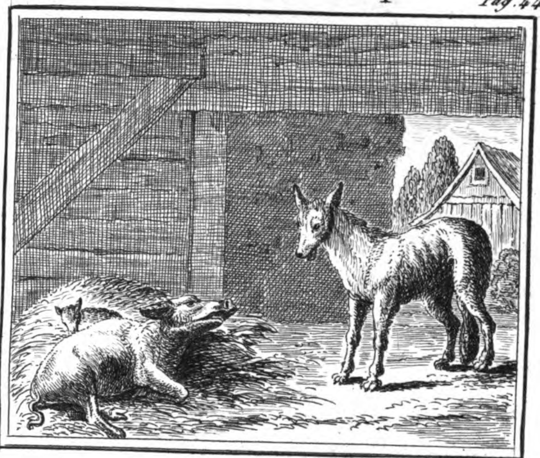
LA TRUIE ET LE LOUP.

A la Truie en travail le Loup disait: Madame,
Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup:
Elle qui reconnut l'intention du Loup,
Peste soit de la sage-femme.

Un Loup vit une Truie en travail: Commère, lui dit-il; en s'approchant d'elle d'un air officieux, si vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée; et pour ce qui est de vos petits, si vous voulez m'en confier la garde, comptez qu'ils seront près de moi fort en sûreté. Compère, lui dit la Truie, j'en suis bien persuadée; mais si tu voulais bien t'éloigner du lieu où je suis, il me semble que les petits et la mère auraient encore moins à craindre.

La Truie et le Loup.

Tom. I. Pag. 44



Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Pag. 39.



Quelque empressé pour vous qu'un scélérat vous semble,
Fuyez-en le commerce, il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien,
Quand ils ont habitude ensemble.

La Truie, en refusant les offres de service
Que lui faisait un Loup passé maître en malice,
Fort à propos, je crois, disait au fond du cœur :
Fou qui donne sa bourse à garder au voleur.

FABLE XLIII.

JUPITER, APOLLON ET MOMUS.

Jupiter se vanta de tirer aussi droit
Qu'Apollon, qui, pour l'arc, était bien plus adroit.
Ah ! s'écria Momus, qui n'épargnait personne,
Que l'un tire, et que l'autre tonne.

Prêtez-moi pour un moment votre arc, dit un jour Jupiter à Apollon, je veux vous montrer que j'en sais tirer, et même plus juste que vous. Voyez-vous ce chêne planté sur la cîme de l'Olympe? je veux que la flèche que je vais décocher aille droit au milieu du tronc de l'arbre. Cela fait, vous tâcherez d'en faire autant; et qu'après cela, Momus nomme le plus adroit de nous deux. Disant cela, il prend l'arc d'Apollon et le bande; le trait part : mais au lieu d'aller droit, il s'écarte, rase le visage du juge, et va se briser contre des rochers, à cent pas à côté du but. Maître des Dieux, dit Momus, en se levant, tout effrayé du danger qu'il venait de

courir, j'ignore si les coups d'Apollon sont plus justes; mais ce que je sais de certain, c'est qu'ils ne m'ont jamais donné la peur que le vôtre vient de me causer. Ainsi, croyez-moi, reprenez votre foudre, et vous, seigneur Apollon, votre arc, et tout n'en sera que mieux. Cela dit, sans vouloir ni s'expliquer davantage, ni prendre garde au coup de l'autre, il se retira; et de cette manière, laissa, par ménagement pour Jupiter, la gageure indécise.

On ne fait pas tout bien. Que ce rimeur nous drape;
Que l'autre conte. Là, qu'une scène nous frappe;
Pour vous, touchez la lyre : une ode vous sied bien;
Mais, de par tous les Dieux, laissez-là le Troyen.

FABLE XLIV.

LE CERF.

Le Cerf étant vivement pressé par les chasseurs, se sauva dans l'étable des Bœufs; mais l'un d'eux lui dit : Que fais-tu, malheureux, c'est t'exposer à une mort certaine, que de te mettre ici à la merci des hommes. Pardonnez-moi, dit le Cerf, si vous ne dites mot, je pourrai peut-être me sauver. Cependant la nuit vint, et le bouvier apporta des herbes pour repaître les Bœufs, et ne vit point le Cerf; les valets de la maison, et le métayer même entrèrent et sortirent de l'étable sans l'apperce-

voir. Alors le Cerf se croyant être hors de danger, se mit à complimenter les Boeufs, et à les remercier de ce qu'ils l'avaient voulu cacher parmi eux : ils lui répondirent qu'ils désiraient bien tous qu'il se pût sauver; mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du maître, car sa vie serait en grand danger. En même tems le maître, qui avait soupé chez un de ses amis, revint au logis; comme il avait remarqué depuis peu de jours, que ses Bœufs devenaient maigres, il voulut voir comme on les traitait. Entrant donc dans l'étable, et s'approchant de la crêche : D'où vient, dit-il à ses gens, que ces pauvres Bœufs ont si peu à manger, et que leur litière est si mal faite, avec si peu de paille? Enfin, comme il regardait exactement de tous côtés, il apperçut le Cerf avec ses grandes cornes; et appelant toute sa famille, commanda qu'on le tuât.

FABLE XLV.

LA MONTAGNE EN TRAVAIL.

Une montagne en travail poussait d'horribles mugissemens; l'on y accourut de toutes parts; et chacun crut qu'elle allait au moins produire quelque monstre d'une grosseur énorme; mais je laisse à penser si l'on fut surpris, lorsqu'après

les derniers efforts, la montagne accoucha (qui l'eût cru ?) d'une souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaîne la fortune;
Fais qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien :
Tu descends dans la tombe, à tous elle est commune;
Là, de tes grands projets que te reste-t-il ? Rien.

Quand un auteur vous dit : Mon ouvrage s'imprime,
Et Dieu sait quel ouvrage ! un chef-d'œuvre sublime !
On le croit; mais au jour a-t-il mis ses écrits,
La montagne en travail enfante une souris.

FABLE LXVI.

LE CHASSEUR ET LE CHIEN.

N'êtes-vous pas injuste autant qu'on le puisse être :
Vous m'aimiez autrefois, et vous m'estropiez,
Parce que je n'ai plus ni de dents, ni de pieds :
Voilà ce qu'un vieux Chien reprochait à son maître.

Un Chasseur lançait un Cerf, et tâchait de ranimer par ses cris, et par le son du cor, un Chien que la vieillesse avait rendu pesant et tardif. Celui-ci, qui manquait bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort, et courut de telle vitesse, qu'il atteignit la bête et la mordit; mais faute de dents, il ne put l'arrêter. Alors le Chasseur, au désespoir de manquer sa proie, courut au Chien, et le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'était plus bon à rien. Si je ne suis plus ce que je fus au-

Le Chasseur et le Chien.

Tome. I. *Page. 48.*



Le Renard et le Corbeau.

Pag. 26



trefois, lui répliqua le Chien, ne t'en prends qu'à ma vieillesse. Maintenant je vaux peu, je l'avoue; mais, ingrat, souviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeunesse.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empresse;
On vous cherche, on vous rend cent devoirs superflus;
Quand ce tems est passé, votre mérite cesse;
Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connaît plus.

Que faire, dit un grand, de ce vieil officier?
Qu'il parte; il ne peut plus me rendre aucun service.
D'accord; mais rendez-lui justice :
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier?

FABLE XLVII.

LE VIEILLARD

QUI SE MARIE A CONTRE-TEMS.

Assez bizarrement un jeune homme en usa.
De femme se passant, tant qu'il en eut affaire :
Devenu vieux, il s'avisa
D'en prendre une, et n'en sut que faire.

Un homme ne songea point à se marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penser. Pendant qu'il pouvait plaire, personne ne lui plut; mais lorsque, devenu vieux, il se vit, par le nombre de ses ans, à charge à toutes les femmes, il voulut en prendre une. Enfin, comme il était presque décrépit, il fit choix d'une jeune beauté. Le barbon fit si bien valoir ses grands biens, et

fit à la belle des avantages si considérables, qu'il la fit consentir à lui donner la main, et l'épousa ; mais il ne tarda guère à s'en repentir. A peine eut-il prononcé le *oui*, qu'il reconnut la faute qu'il venait de faire. Hélas ! s'écriait-il tout glacé, devais-je m'embarrasser d'une chose qui m'est à présent si inutile, moi qui n'ai jamais voulu m'en charger dans un tems où elle me convenait.

On n'épousez jamais, ou dans votre printems;
Quand, malgré vous, l'amour vous trouble,
Faites-en la folie ; elle deviendrait double,
Si vous alliez, barbons, la faire à contre-tems.

FABLE XLVIII.

LES DEUX CHIENS.

Un Chien en trouve un autre, et lui dit : Où vas-tu ?
A la noce ; viens-y ; tu ne saurais mieux faire.
Il y fut ; mais, hélas ! il en revint battu,
Pestant contre la bonne chère.

Deux Chiens gardaient au logis. L'un, tout joyeux, dit à l'autre : Frère, je viens d'apprendre que notre maître se marie dans sa maison des champs. Or, tu sais qu'il n'est point de noces sans festin ; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, et la chère que nous y ferons, Dieu le sait. Cela dit, ils partent et prennent si mal

Les Lievres effrayés.



Le Chevreau et le Loup.



leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains marécages, et ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cet état, ils arrivent au lieu de la noce : ils comptaient sur un grand accueil de la part des conviés ; mais fort mal à propos. Dès qu'ils parurent, chacun s'écria contre leur malpropreté. A peine étaient-ils entrés dans la salle du festin, qu'on les en chassa, l'un à coups de pied, l'autre à coups de bâton. Tout se passa de sorte que nos deux Chiens crottés s'en retournèrent fatigués, affamés et battus.

Du succès d'un projet, qui de nous peut répondre?
Où l'on croyait gagner, souvent l'on a perdu.
L'Espagnol dit : Tel est sorti pour tondre,
Qui lui-même, à grands pas, s'en retourne tondu.

FABLE XLIX.

LES LIEVRES EFFRAYES.

Le vent faisait du bruit dans une forêt noire;
Les Lièvres eurent peur, nul ne les poursuivant :
Je crois, dit l'un d'entr'eux, que ce n'est que le vent;
Mais nous aurons toujours de la peine à le croire.

Une forêt battue du vent, faisait plus de bruit que de coutume. Les Lièvres s'en effrayèrent ; sauvons-nous, dit l'un d'eux ; j'entends les cris du Chasseur et les abois des Chiens, et toute la bande prit aussitôt la fuite. Un marais l'arrêta ; des Grenouilles y sautaient de la rive dans l'eau.

Le bruit qu'elles faisaient en s'y plongeant augmenta l'épouvante du chef de nos fuyards. Comme il ne pouvait fuir en avant, et qu'il n'osait rebrousser en arrière, son embarras s'accrut, et à tel point, qu'il ne savait plus quel parti prendre. Cependant un de la troupe réfléchissait sur ce qui les avait si fort effrayés. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du vent et des Grenouilles. A ces mots, les Lièvres se rassurèrent, et retournèrent dans la forêt.

Que notre cœur est faible ! Il ne faut pour l'abattre,
Que d'un faible revers sentir les premiers coups :
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre :
Regardons-les, ils sont plus à plaindre que nous.

Chaque Grenouille était pour le Lièvre un chasseur ;
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur :
Un troupeau de moutons, qui paît dans la prairie,
C'est, aux yeux d'un poltron, de la cavalerie.

FABLE L.

LE CHEVREAU ET LE LOUP.

Ouvre à ta mère, ingrat ; peux-tu la méconnaître ?
Dit le Loup au Chevreau, se contraignant beaucoup.
Le Chevreau répondit : Vous pourriez fort bien l'être ;
Mais par la fente on voit que vous êtes le Loup.

Une Chèvre enferma son Chevreau dans sa loge, et s'en alla paître aux champs. Un Loup, qui s'en était apperçu, accourut dès que la Chè-

vre fut partie, et vint frapper à la loge. Ma fille, dit-il au Chevreau, en contrefaisant la voix de la Chèvre, j'ai oublié en partant de vous embrasser : ouvrez vîte, que je puisse vous marquer ma tendresse ; ouvrez à votre chère mère. Je ne puis m'y résoudre, répartit le Chevreau, qui l'avait reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une Chèvre ; mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un Loup.

L'imprudente jeunesse est aisée à surprendre.
A toute heure on lui tend des piéges dangereux :
De fidèles conseils peuvent seuls l'en défendre ;
Qui les suit, est toujours heureux.

Gouverneurs, quand de près l'ennemi vous menace,
Ainsi que ce Chevreau, veillez sur votre place :
Tel, entré dans le fort, vous poignarde endormi,
Qui, sur le pont-levis, se disait votre ami.

FABLE LI.

LE VOLEUR ET LE PAUVRE HOMME.

Un pauvre homme apperçut dans sa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyait trouver là quelque somme :
Il fit un cri si grand, que le Voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

Un Voleur entra pendant la nuit dans la chambre d'un pauvre homme : au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, l'autre, qui dormait, s'éveilla,

et jeta, d'épouvante, un tel cri, que toute la maison en retentit. Le Voleur, qui ne s'y attendait pas, en fut lui-même si effrayé, que, sans penser au manteau qu'il cherchait, il jeta celui qui était sur ses épaules, pour fuir plus vîte, et sortit du logis. Ainsi, la perte tomba sur celui qui croyait gagner, et le gain sur celui qui comptait perdre.

Larrons, au cri d'un seul, tremblaient du tems d'Esope;
Mais comptez qu'aujourd'hui tels ne sont en Europe:
Thémis, pour certains cas, en a vu dans ses fers,
Qui riraient, en prenant, des cris de l'univers.

FABLE LII.

L'HOMME

QUI NE TIENT COMPTE DU TRESOR.

Quelqu'un trouve un trésor, et fier de sa richesse,
Le fat ne daignant pas se charger de tant d'or,
Un autre s'en chargea, qui partit de vîtesse,
Et ne dédaigna pas d'emporter ce trésor.

Un homme fort opulent trouva dans son chemin un trésor. Comme tout lui riait alors, et qu'il ne pouvait s'imaginer qu'il pût jamais avoir besoin de ce qu'il voyait sous sa main, il ne daigna pas se baisser pour le prendre, et passa. Quelque tems après, un vaisseau qu'il avait chargé de ses meilleurs effets, périt avec tout ce qu'il portait, tandis qu'un marchand faisait ban-

La Brebis et le Chien.

Tome. I. *Pag. 55.*



Le Serpent et le Laboureur.

Pag. 56.



queroute, et lui emportait une somme considérable. Ensuite le feu prit à son logis, et le consuma entiérement avec tous ses meubles; puis il perdit un procès qui acheva de le ruiner. Alors il se ressouvint de ce qu'il avait rejeté, et courut à l'endroit où il l'avait laissé; mais il n'en était plus tems. Comme il n'était qu'à vingt pas du gîte, un passant moins dégoûté, qui avait découvert le trésor, l'emportait, et courait de toute sa force.

Ce qu'on a rejeté, souvent on le regrette :
Ce parti qu'on vous offre, acceptez-le, coquette ;
Si vous le rebutez, certain tems peut venir,
Où vous direz, trop tard, je voudrais le tenir.

FABLE LIII.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

Le Mâtin ajourna la Brebis; ils plaidèrent :
Malgré sa bonne cause, elle eut tort néanmoins ;
Le Vautour et le Loup contr'elle déposèrent.
Quelle partie et quels témoins !

Le Chien somma la Brebis, en présence de quelques animaux, de lui rendre un pain qu'il soutenait à tort lui avoir prêté. La Brebis remontrait aux juges, que le Chien, par une insigne mauvaise foi, demandait ce qu'elle ne lui avait jamais emprunté; mais elle eut beau le lui soutenir, elle n'en perdit pas moins sa cause.

Le Chien produisit pour témoins du fait le Vautour et le Milan ; de sorte que, sur leurs dépositions, la Brebis se vit condamnée à rendre, et sur le champ, au premier, ce qu'elle n'avait jamais reçu.

C'est un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui semblent chargés du soin de nous défendre;
Pour nous perdre, il n'est rien qu'ils n'osent entreprendre.
Leur haine leur rend tout permis.

Plaidez contre fripons, faux témoins, à grands flots,
Courrons pour les servir, et seront crus; c'est l'ordre.
Vous rendrez le pain, et si gros,
Que Milans et Vautours chacun y pourra mordre.

FABLE LIV.

LE SERPENT ET LE LABOUREUR.

La cognée à la main, et d'une ame indignée,
L'homme suit le reptile; après il s'en repent,
L'invite à revenir : Ma foi, dit le Serpent,
Je ne me fie à vous, non plus qu'à la cognée.

Un Laboureur se fâcha contre un Serpent qu'il nourrissait chez lui, et s'emporta jusqu'à le poursuivre une cognée à la main, dans le dessein de le mettre en pièces; mais celui-ci se sauva dans les bois voisins d'une telle vîtesse, que l'homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque tems après, vit la grêle hacher tous ses grains, et crut qu'en punition du mau-

Tom. I

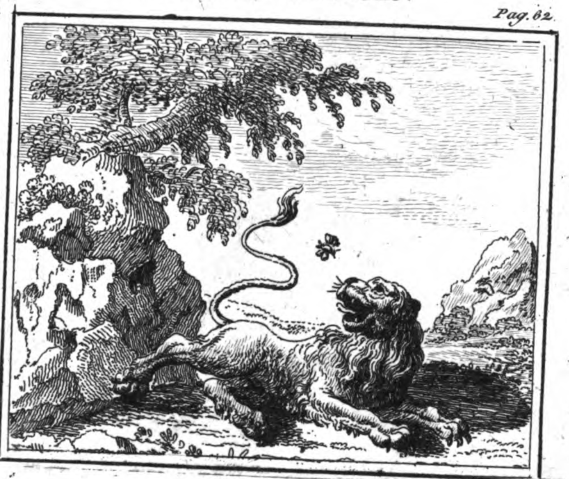
l'Ane et le Cheval.

Pag. 57.



Le Lion et la Mouche.

Pag. 62.



vais traitement qu'il avait fait au reptile, les Dieux avaient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser, il se met en quête du Serpent, dans la vue de se réconcilier avec lui; le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de sa part, et le prie de retourner dans sa cabane; mais il eut beau l'en presser, le Serpent n'en voulut rien faire, et s'éloignant promptement de l'homme : De grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerais chez toi, si je ne savais que tu y gardes encore ta cognée, et si je pouvais oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

Quand un méchant me dit, d'une voix radoucie :
Sans rancune, oublions le passé, je vous prie;
Je ne vous nuirai plus. Je réponds : Je vous croi;
Mais m'éloigner de vous, c'est le plus sûr pour moi.

Celui que l'équité conduit selon les lois,
Peut tomber dans un piége, et ne le pas connaître;
Mais quiconque est trompé deux fois,
Ne l'est que parce qu'il veut l'être.

FABLE LV.

L'ANE ET LE CHEVAL.

Un homme avait un Cheval et un Ane, et comme ils voyageaient ensemble, l'Ane, qui était beaucoup chargé, pria le Cheval de le soulager, et de prendre une partie de son fardeau,

s'il voulait lui sauver la vie ; mais le Cheval lui refusant ce service, l'Ane tomba, et mourut sous sa charge : ce que voyant le Maître, il écorcha l'Ane, et mit sur le Cheval toute sa charge avec sa peau ; alors le Cheval s'écria, disant : ô que je suis malheureux ! je n'ai pas voulu prendre une partie de sa charge, et maintenant il faut que je la porte toute entière, et même sa peau.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir ;
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe
Que ne l'assistais-tu quand il était au monde.

FABLE LVI.

LES GRENOUILLES.

D'un marais desséché, les tristes habitantes
Voulant choisir un puits ; une des plus prudentes,
Qui, pour la sûreté trouvait ce lieu suspect,
Dit : Que deviendrons-nous, si le puits devient sec?

Les Grenouilles virent dans le fort de l'été leur marais à sec : Où nous retirerons-nous, s'écrièrent-elles alors? Dans ce puits que vous voyez tout proche de vous, dit une des plus jeunes, l'eau l'emplit jusqu'à deux doigts du bord ; ainsi il nous sera très-aisé d'y entrer. Fort bien, répliqua une des plus vieilles ; mais quand l'eau viendra à baisser, et que nous nous

ans un v
sot n'e
Il lui fall
honteux

VEN
la C
ieu

Le Renard et la Cicogne.

Tome. I. *Page. 59.*



Le Loup et le Buste.

Pag. 61.



trouverons au fond de ce puits, à vingt pieds au moins de son ouverture, en sortirons-nous aussi aisément que nous y serons entrées ?

Réfléchissez, pesez l'entreprise conçue;
Considérez sur-tout quelle en sera l'issue.
Il est bon de penser comment l'on entrera;
Mieux encor de savoir par où l'on sortira.

FABLE LVII.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

Maître Renard offrit un beau matin
A dame la Cicogne un étrange festin;
Un brouet fut par lui servi sur une assiette,
Dont l'oison au long bec ne put attraper miette.
Aussi, pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de là la Cicogne le prie;
Dans un vase à long col lui sert friand morceau:
Le sot n'en put tâter, et lèchant son museau,
Il lui fallut à jeûn retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris.

VENEZ dîner chez moi, dit un jour le Renard à la Cicogne, je veux vous y traiter, et de mon mieux. Celle-ci, sans se faire beaucoup prier, accepta la partie, et s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans; mais la chère n'y répondit pas. Pour tous mets, l'hôte servit à sa voisine, sur une assiette fort plate, certain brouet si clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas, ce fut de béqueter le

plat, et presque toujours sans rien prendre; à peine put-elle en goûter. Le Renard lappa le tout en moins de rien, non sans rire de la Cicogne, qui dissimulait son dépit, aussi piquée qu'affamée. Il ne rit pas long-tems. Le même jour la Cicogne l'invita à venir souper chez elle, et lui servit dans un vase, dont l'embouchure était et fort longue et fort étroite, de la chair hachée: et celle-ci, qui profitait alors de l'avantage que lui donnait son long bec, mangea tout à son aise, et se mit à rire à son tour du trompeur, qui, réduit pendant tout le festin à ne lécher que les bords du vase, quitta enfin la partie, et demi-mort de faim, se retira avec sa courte honte.

La raillerie est fine, et tu t'en applaudis;
Mais à tous contre toi c'est offrir la bataille.
        Prends garde à tout ce que tu dis;
Qui se plaît à railler, mérite qu'on le raille.

Vous me fîtes jeûner; je vous rends la pareille,
Disait la Cicogne au Renard baissant l'oreille;
        Tout est dans les règles, ami;
        Car à fourbe, fourbe et demi.

FABLE LVIII.

LE LOUP ET LE BUSTE.

Un Loup, non sans merveille, entra chez un sculpteur;
Il n'y va pas souvent une pareille bête;
Voyant une statue, il dit : La belle tête !
Mais pour de la cervelle au dedans, serviteur.

Un jour un Loup entra dans l'attelier d'un sculpteur, et y apperçut un buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté; mais dès qu'il l'eut vu de plus près, et qu'il eut remarqué que le buste ne donnait aucun signe d'entendement : Oh, la belle tête ! s'écria-t-il, c'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

On cherche avec ardeur à briller au dehors,
Sans que pour le dedans aucun soin nous enflâme.
　　Mais que sert la beauté du corps,
　　Si l'on n'a pas celle de l'âme?

Par-tout bustes pareils, à la cour, à la ville;
　　Qu'il vienne ce Loup habile,
　　Pour y rire de plus d'un sot :
Oh ! que d'occasions d'y placer son bon mot.

FABLE LIX.

LE LION ET LA MOUCHE.

Une Mouche au combat un Lion provoqua ;
Sa force en vint à bout, tant elle le piqua ;
Et cette même force, à ce point témoignée,
Ne sut rompre un filet tendu par l'Araignée.

Une Mouche défia un Lion au combat, et le vainquit : elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits ; entra dans ses oreilles, ensuite au fond de ses naseaux : en un mot, le harcela tant, que de rage de ne pouvoir se mettre à couvert des insultes d'un insecte, il se déchira lui-même. Voilà donc la Mouche qui triomphe, bourdonne, et s'élève en l'air. Mais comme elle vole de côté et d'autre pour annoncer sa victoire, l'étourdie va se jeter dans une toile d'araignée, et y reste. Hélas ! disait-elle, en voyant accourir son ennemie, faut-il que je périsse sous les pattes d'une Araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un Lion.

Tel a franchi cent mers, qui, dans un filet d'eau,
Va se perdre, en voulant traverser un ruisseau :
On forcera ce fort, puis contre une bicoque
On échouera, si l'on la bloque.

FABLE LX.

LES PÊCHEURS.

Le filet pesait fort, chaque Pêcheur tirait;
Mais ce poids ne venait que d'une grosse pierre,
Et de peu de poissons que ce filet enserre.
En ce monde on n'a pas tout ce que l'on voudrait.

Des Pêcheurs tiraient leurs filets hors de l'eau; comme ils les sentaient plus pesans que de coutume, ils en concevaient bonne espérance. La pêche, se disaient-ils les uns aux autres, sera sans doute des meilleures, et Dieu sait quels poissons nous allons voir dans nos rets. Leur joie fut courte; car lorsqu'après beaucoup de fatigue, ils eurent vu le fond de leurs filets, ils n'y trouvèrent qu'un gros caillou, que le courant de la rivière y avait amené.

Un fils, son père mort, trouva certains papiers
Entourés, sous la clef, de triple couverture,
Et les crut bons contrats. On en fit l'ouverture;
Voici ce que c'était: de vieux calendriers.

FABLE LXI.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Oses-tu bien cacher tes plumes sous les nôtres?
Dirent les Paons au Geai rempli d'ambition.
Qui s'élève au dessus de sa condition,
Se trouve bien souvent plus bas que tous les autres.

Un Paon perdit dans sa mue quelques-unes de ses plumes; un Geai les ramassa, et s'en revêtit. Alors, il crut surpasser en beauté les Paons même, et vint, tout bouffi d'orgueil, se faufiler avec eux; mais sa vanité fut bientôt punie. Les Paons qui reconnurent l'artifice, lui arrachèrent ses fausses plumes, et le chassèrent de leur compagnie à grands coups de bec. Ainsi le Geai, battu et déplumé, ne fut pas même plaint des autres Geais qu'il avait méprisés.

Te voilà magnifique : habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité;
Mais ton bien se dissipe ; en tous lieux endetté,
Crains de jouer bientôt un méchant personnage

Qui s'élève au dessus de sa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confusion;
On l'a dit et redit ; mais on a beau le dire,
Dans ces lieux, sur ce point, que de sujets de rire!

Le Geai paré des Plumes du Paon.

Tom. I. *Pag. 64*



La Mouche et le Charriot.

Pag. 65



FABLE LXII.

LA MOUCHE ET LE CHARIOT.

Un chariot tiré par deux chevaux fougueux,
Roulait sur un chemin aride et sabloneux :
Une Mouche était là, présomptueuse et fière,
Qui dit en bourdonnant : Que je fais de poussière !

Un Cocher poussait sur une plaine sablonneuse, un chariot que deux forts chevaux tiraient avec vîtesse : une Mouche s'en apperçut, et vint en bourdonnant se poser sur le timon du char ; et là, s'imaginant qu'elle seule le faisait mouvoir : Voyez, s'écriait-elle, quelle poussière je fais lever.

La vanité de l'homme est difficile à croire.
Que de larcins d'honneur fait faire un sot orgueil !
Des esprits vains et bas est l'ordinaire écueil ;
De ce qu'a fait un autre ils se donnent la gloire.

J'ai battu l'ennemi, la victoire est complette,
Nous crie un fanfaron, on me doit sa défaite ;
Voyons s'il est bien vrai qu'il ait sauvé l'état ;
Voici ce qu'il a fait : il a vu le combat.

FABLE LXIII.

LE LION AMOUREUX.

D'une fille un Lion fut un des prétendans ;
Pour elle il radoucit sa mine formidable,
Jusqu'à se faire ôter les ongles et les dents ;
Et n'étant plus à craindre, il devint méprisable.

Un Lion devint amoureux de la fille d'un chasseur, et ce fut si éperdûment, qu'il courut chez le père, et la lui demanda en mariage. Celui-ci, qui ne pouvait s'accommoder d'un gendre si terrible, la lui eût refusée net, s'il eût osé ; mais comme il le craignait, il eut recours à la ruse. Comptez sur ma fille, dit-il au Lion, je vous l'accorde ; mais avant que d'en approcher, songez que vous ne sauriez lui marquer votre tendresse, qu'elle ne soit en danger d'être blessée, ou par vos dents, ou par vos ongles. Ainsi, seigneur Lion, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'après vous avoir limé les unes, on vous rogne encore les autres : Vos caresses en seront moins dangereuses, et par conséquent plus agréables. Le Lion, que l'amour aveuglait, consentit à tout ; et sans penser qu'il allait se mettre à la merci de son ennemi, se laissa désarmer. Dès qu'il le fut, les chiens, le chasseur, et la fille même se jetèrent sur lui, et le mirent en pièces.

Le Lion amoureux perdit ongles et dents,
Et vit ses ennemis accabler sa faiblesse.
Hommes, quand vous aimez, êtes-vous plus prudens?
Où ne vous réduit point une aveugle tendresse.

FABLE LXIV.

L'ASTROLOGUE.

Un jour une personne, aux astres bien instruite,
Regardait vers le ciel, et tomba lourdement.
Tel donne des leçons sur la bonne conduite,
Qui s'égare lui-même, et bronche à tout moment.

Un Astrologue contemplait les astres en marchant : il eût beaucoup mieux fait de regarder à ses pieds; car tandis qu'il lève les yeux, et les tient toujours fixés vers le ciel, voici que, sans voir un puits qu'on avait creusé sur son chemin, il en approche, et de si près, qu'il s'y précipite, et s'y noie.

Avis à vous, savans en inutilités,
Mais sur le nécessaire, esprits fort hébétés.
Tel voit ce qui se passe autour d'une planette,
Qui, chez lui, ne voit rien, même avec sa lunette.

FABLE LXV.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La Mouche, qui n'est pas orgueilleuse à demi,
Disait par vanité : Je suis noble, légère,
Et j'ai des traits piquans. Pour moi, dit la Fourmi,
Je ne suis simplement que bonne ménagère.

La Mouche prétendait avoir des avantages qui rendaient sa condition fort supérieure à celle de la Fourmi. Ce n'est pas sans raison, lui disait-elle avec orgueil, que je crois l'emporter sur toi; considère quelle est ma vie : quelle créature vit plus noblement que moi ? Je ne travaille point; j'entre par-tout où il me plaît; dans les palais, dans les temples; et de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le sait. Sur quelle bouche, sur quel sein ne puis-je me reposer? Et tu voudrais après cela, misérable, te comparer à moi, toi, qui, tapie dans un trou, n'y subsiste qu'à peine de quelques grains à demi pourris, et encore ne les as-tu qu'à force de travaux et de fatigues. Il est vrai, répliqua la Fourmi, que tu habites des palais; mais on ne t'y regarde que comme une importune; ces belles dont tu dérobes les faveurs, te chassent et te maudissent. Je conviens qu'en été, tu fais bien meilleure chère que moi; mais en hiver, comment vis-tu ? Tandis que, reléguée par le froid au fond

La Mouche et la Fourmi.

Pag. 68.



Le Singe et le Renard.

Pag. 98.



de quelque muraille, tu y mourras de faim et de misère, je vivrai, moi, sous terre, de mes provisions, et j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc, fainéante, de me mépriser; si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge et plus sûre.

L'ambitieux s'aveugle, et croit qu'il lui sied bien
De prendre un vol sublime où rien ne le resserre;
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien.

Un riche fainéant voit cent mets sur sa table,
Et rit du laboureur. Ce n'est qu'un misérable;
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le rieur est la Mouche, et l'autre est la Fourmi.

FABLE LXVI.

LE SINGE ET LE RENARD.

Le Singe fut fait roi des autres animaux,
Parce que devant eux il faisait mille sauts:
Il donna dans le piége, ainsi qu'une autre bête;
Et le Renard lui dit: Sire, il faut de la tête.

Un jour les animaux s'assemblèrent dans le dessein de se choisir entr'eux un roi; le Singe, qui mourait d'envie de l'être, fit en leur présence des tours si surprenans, et des gambades si légères, qu'après avoir charmé, par sa souplesse, toute l'assemblée, il en enleva les suf-

frages, et fut nommé roi. Cependant, le Renard, chagrin de voir que l'adresse l'eût emporté sur le mérite, tendit au Singe ce panneau : Sire, lui dit-il, en lui montrant une fosse, au fond de laquelle était un piége qu'il avait préparé et couvert de quelques feuilles, vous saurez que, ces jours passés, j'ai découvert dans ce trou un trésor inestimable ; or, tout trésor, comme bien sait votre majesté, appartient de droit au roi : vous êtes le nôtre ; ainsi, comme il vous est acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots, le Singe sauta dans la fosse ; mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchait, il s'y trouva pris au piége du Renard ; et celui-ci éclatant de rire : Pauvre fou, dit-il à l'autre, as-tu bien pu te mettre dans l'esprit, que tu saurais gouverner les autres, quand tu ne sais pas te gouverner toi-même ?

Je te croi des talens bien au dessus des nôtres ;
Mais quelques dignités qu'on te veuille accorder,
N'entreprends point de commander aux autres,
Si tu ne sais te commander.

Le Singe était fourni d'adresse :
On eût dans mainte foire admiré sa souplesse ;
Mais il manquait de jugement ;
Et sans cela voit-on de bon gouvernement ?

FABLE LXVII.

LE FOSSOYEUR ET LE MÉDECIN.

C'est dommage d'un tel ; mais je me persuade
Qu'il ne pouvait guérir, tant il était mal-sain.
Voilà ce qu'à peu près un fort bon Médecin
Disait au Fossoyeur enterrant son malade.

Un Fossoyeur enterrait son voisin. Comme il achevait de combler la fosse, il apperçut le Médecin qui avait traité le défunt pendant sa maladie. Je vous croyais si habile, lui dit-il, que je m'étais imaginé que vous tireriez votre malade d'affaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, répliqua le Docteur ; mais cet homme était mal-sain. Et s'il ne l'avait pas été, repartit le Fossoyeur en secouant la tête, aurait-il eu besoin de vous ?

De tous nos charlatans excuse illégitime.
Le malade meurt-il ? il était cacochyme.
La nature l'a-t-elle, en dépit d'eux, guéri ;
Il serait, vous dit-on, sans nous déjà pourri.

FABLE LXVIII.

LE MARCHAND ET LA MER.

Un Marchand, échapé d'un naufrage funeste,
Voyait la mer tranquille, et disait : Flots ingrats,
Vous voudriez encore avoir ce qui me reste,
Mais je ne me rembarque pas.

Un Marchand chargea un vaisseau de marchandises, et partit pour les Indes. Lorsqu'il mit à la voile, le vent était favorable et la mer tranquille ; mais à peine eut-il perdu le port de vue, que le vent changea tout à coup ; la mer éleva ses vagues, poussa le navire sur un banc de sable, et l'y fit échouer. Le Marchand vit périr toutes ses marchandises, et ne se sauva qu'avec peine sur quelques débris du vaisseau. Quelques jours après, comme il se promenait sur le rivage où il avait abordé, il vit la mer calme, et qui semblait lui dire de se rembarquer de nouveau. Perfide mer, s'écria-t-il, c'est en vain que, par une feinte tranquillité, tu cherches à m'attirer. S'y fie qui voudra ; quant à moi, qui n'ai point encore oublié de quelle manière tu m'as traité ces jours passés, je ne suis pas d'humeur à me fier une seconde fois à qui vient de me donner des preuves de son infidélité.

Instruit par son malheur, le Marchand devint sage ;
L'imitons-nous ? A peine échapés du naufrage,

Sur la rive on nous voit bientôt tout oublier,
Cent fois battus des vents, cent fois les défier.

FABLE LXIX.

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

La Grenouille superbe en vain tâche à s'enfler
Pour atteindre le Bœuf; elle n'y peut aller;
Mais en simple Grenouille au marais élevée,
N'est que dans son espèce une grosse crevée.

Une Grenouille vit un Bœuf qui paissait près d'un marécage : Il ne sera pas dit, cria-t-elle à sa fille, en se gonflant de toutes ses forces, que ce Bœuf me surpassera en grosseur; regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins, aussi grosse que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. — M'y voici donc? — Point du tout. Oh, poursuivit la Grenouille, j'y viendrai, ou je . . . . La folle n'acheva pas; car pendant que, pour s'enfler encore, elle roidissait plus que jamais, elle creva.

Lorsque fermant les yeux sur ta basse origine,
Enflé d'un sot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaisse, et fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penses te sauver.

Le marquis fait le duc; le duc fait le prince;
Chacun s'enfle, et enfin chacun devient si mince,
Qu'ainsi que la Grenouille, il crève avec éclat.
On se perd à vouloir sortir de son état.

FABLE LXX.

LE CHEVAL ET LE LION.

Un vieux Lion ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse et le même succès, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le médecin et de lui demander des nouvelles de sa santé. Le Cheval, qui comprit à peu près la mauvaise intention du Lion, lui répondit qu'il ne se portait pas trop bien, et que, depuis peu, il s'était mis une épine au pied, dont il se sentait fort incommodé. Le Lion s'offrit sur le champ à la lui tirer : le Cheval accepta l'offre, et se mit en posture. Quand le Lion se fut approché pour tirer l'épine, le Cheval alongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, et se mit à fuir de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, et désespéré d'avoir manqué son coup.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.

FABLE LXXI.

LE PILOTE.

Un Pilote disait : Le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance, et toujours on doit faire
Comme si la tempête avait à revenir.

Le vent était favorable, et la mer tranquille, et cependant un Pilote y visitait son vaisseau, plaçait son ancre, préparait ses cordages, allait deçà, delà autour de ses voiles, et prenait garde à tout. Un de ses passagers s'en étonna : Patron, lui dit-il, à quoi bon vous empresser si fort? A voir cette agitation, qui ne croirait que nous serions à la veille de périr? et cependant, la mer et le vent, tout nous rit. Que craignez-vous? Rien pour le présent, répondit le sage Pilote ; mais pour l'avenir, je crains toujours. Lorsque nous y penserons le moins, une tempête peut s'élever. Où en serions-nous, je vous prie, si elle venait nous surprendre au dépourvu?

Ce Pilote avisé, qui dans le calme veille,
Et du flot inconstant craint la malignité,
Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adversité :
Craindre quand tout nous rit, c'est ce qu'il nous conseille.

FABLE LXXII.

LE MILAN.

Autrefois le Milan chantait contre le Cygne ;
Mais, comme le Cheval, ayant voulu hennir,
Il en a corrompu sa mélodie insigne,
Sans qu'au hennissement il ait su parvenir.

Le Milan eut autrefois la voix fort différente de celle qu'il a maintenant. Voici par quelle aventure, d'agréable qu'elle était, elle devint, par l'imprudence de cet oiseau, très-déplaisante. Un jour il entendit un Cheval qui hennissait : alors il se mit en tête de hennir comme lui ; mais quelque peine qu'il se donnât pour y parvenir, il n'en put jamais venir à bout. Le mal fut qu'à force de vouloir contrefaire la voix du Cheval, il gâta la sienne, et s'enroua si fort, qu'il ne fit plus entendre qu'un cri rauque et effrayant.

Satisfaits des présens que vous a fait le Ciel,
Ne sortez point du naturel.
Hé, sans porter envie aux qualités des autres,
Ridicules Milans, contentez-vous des vôtres.

FABLE LXXIII.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES OISEAUX.

Guerre entre les Oiseaux, sanglante et meurtrière,
Dont pas un ne voulut avoir le démenti;
Mais la Chauve-Souris, trahissant son parti,
N'osa jamais depuis regarder la lumière.

Les Oiseaux en guerre les uns contre les autres, se livraient bataille. Pendant que, divisés en deux troupes, ils s'entre-battaient, la Chauve-Souris sortit de ses rangs, et passa du côté des ennemis, dans la vue d'affaiblir les siens, dont elle souhaitait la perte; mais après que la victoire se fut déclarée pour ceux qu'elle venait d'abandonner, elle s'en repentit. Les oiseaux et les vaincus, aussi bien que les vainqueurs, justement indignés de sa lâche perfidie, la chassèrent, et lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se présenter devant eux. Delà vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, et qu'elle n'ose voler que de nuit.

Profitez de cette leçon,
Faux frères; rougissez de votre perfidie,
Et connaissez que l'infamie,
Suit de fort près la trahison.

Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout notre amour,
Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,
Doit se cacher de honte, et ne plus voir le jour.

FABLE LXXIV.

LA COLOMBE ET L'ÉPERVIER.

La Colombe est en proie à l'Epervier subtil,
Qui dans les mains d'un homme après lui-même tombe.
Eh ! que vous ai-je fait ? Pardonnez-moi, dit-il.
Eh ! que vous avait fait, dit l'autre, la Colombe ?

Un Epervier, après avoir long-tems poursuivi une Colombe, sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui disait l'oiseau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'homme, t'avait fait cette Colombe que je t'ai vu poursuivre? Meurs : cela dit, il le tue.

Puisque sur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injustes coups,
Pourquoi crier à l'injustice,
Quand elle est faite contre nous ?

Ainsi le ciel permet qu'un méchant soit la proie
D'un plus méchant que lui,
Qui le paie, à son tour, de la même monnoie
Dont il payait autrui.

FABLE LXXV.

LE VIGNERON ET SES ENFANS.

Un Vigneron mourant dit qu'un trésor insigne
Etait, pour ses enfans, dans le fond de sa vigne :
A force d'y fouiller, sans y trouver de l'or,
Il en vint des raisins, et ce fut le trésor.

Un Vigneron se sentit proche de sa fin; alors il appela ses enfans : Mes enfans, leur dit-il, je ne veux point mourir sans vous révéler un secret que je vous ai tenu caché jusqu'à présent, pour certaines raisons. Apprenez que j'ai enfoui un trésor dans ma vigne : lorsque je ne serai plus, et que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, ne manquez pas d'y fouiller, et vous l'y trouverez. Le bon homme mort, les enfans coururent à la vigne, et retournèrent le champ de l'un à l'autre bout; mais ils eurent beau fouiller et refouiller, ils n'y trouvèrent rien de ce que le père leur avait fait espérer. Alors ils crurent qu'il les avait trompés; mais ils reconnurent bientôt qu'il ne leur avait rien dit que de véritable. Le champ, ainsi retourné, devint si fécond, que la vigne leur rapporta, pendant plusieurs années, le triple de ce qu'elle avait accoutumé de produire.

Un mortel ne fit pas cet apologue insigne;
C'est d'un Dieu qu'il nous vient: du moins je l'en crois digne.
Que chacun sur l'airain le grave en lettres d'or :
Le travail, nous dit-il, est pour l'homme un trésor.

FABLE LXXVI.

LA MULE.

Une Mule étant grasse, et faisant bonne chère,
Se vantait qu'elle était la fille d'un Cheval;
Mais quand elle fut maigre, et qu'on la traita mal,
Elle eut quelque soupçon qu'un Ane était son père.

Une Mule grasse et rebondie ne faisait que parler, dans sa jeunesse, de sa mère la Jument; Mais elle changea de langage, lorsqu'elle se vit, dans sa vieillesse, réduite à porter la farine au moulin. Alors elle se ressouvint de l'Ane, et confessa de bonne foi qu'il était son père.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans la prospérité,
Un faquin s'ennoblit, qui, dès demain peut-être,
Corrigé par l'adversité,
Cessera de se méconnaître.

FABLE LXXVII.

LE LOUP ET LE RENARD.

Le Loup se voit trahi du Rénard son compère,
Qui mène le Berger jusques dans son repaire;
Et comme à ce massacre il a contribué,
Il hérite du Loup, et puis il est tué.

Le Loup avait ramassé dans sa tanière de grandes provisions pour y subsister assez long-tems, sans être obligé d'en sortir; le Renard

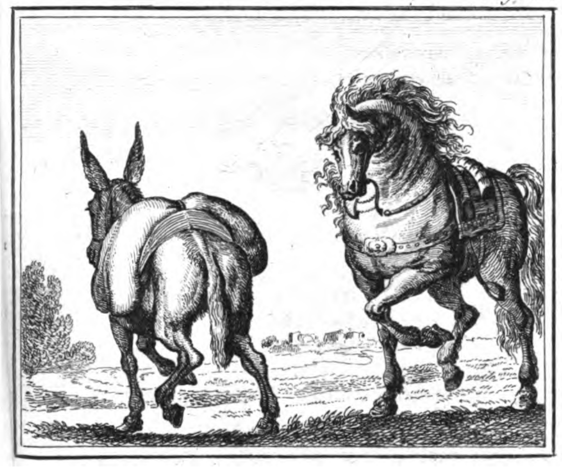
Le Loup et le Renard.

Tom. I. *Pag. 80.*



Le Cheval et l'Ane.

Pag. 82.



eut envie d'en avoir sa part. Il vint rendre visite au Loup, et lui demander des nouvelles de sa santé. Le Loup se défiant des finesses du Renard, et craignant qu'il ne voulût lui jouer quelque mauvais tour, feignit de se trouver mal, disant que son indisposition ne lui permettait pas de sortir de sa tanière, et que c'était pour se rétablir qu'il se tenait en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de sa santé. Le Renard, mal satisfait de cette réponse, et du procédé du Loup, qui rompait toutes ses mesures, alla trouver un Berger, lui exposa l'état où le Loup se trouvait, et lui conseilla de venir promptement en sa tanière, où il lui serait fort aisé de le tuer, parce qu'il ne se tenait pas sur ses gardes. Le Berger, persuadé par le conseil du Renard, vint attaquer le Loup, et le tua sans une grande résistance. Cette mort mit le Renard en possession de la tanière et de toutes les provisions du Loup; mais il n'en jouit pas long-tems, le chien du Berger survint, qui prit le Renard, et l'étrangla sur le champ.

Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,
Ce vice, avec raison, d'un cœur noble est banni,
Il porte quelquefois au crime;
Et rarement le crime est long-tems impuni.

Le Berger eut raison;
Son exemple nous fait connaître,
Que, trouvât-on son compte en une trahison,
On doit toujours haïr et châtier le traître.

FABLE LXXVIII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

L'Ane vit le Cheval traîner une charrue,
Que naguère il voyait si pompeux et si fier,
Sous un riche harnais éclater dans la rue.
Des vanités du monde il faut se défier.

Un Cheval de parade marchait tête levée, et se carrait, fier du riche harnais qui le couvrait. Un Ane, en passant, lui coupa chemin par mégarde : Faquin, lui dit le Cheval, d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : retire-toi, si tu ne veux que je te passe sur le ventre. Et l'Ane tout effrayé s'écarta au plus vîte. Alors le Cheval, pour montrer sa vigueur, et de combien il l'emportait sur l'autre, se mit à courir de toute sa force; mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine, et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur, et l'Ane fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit, quelques jours après, le Cheval qui tirait la charrue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade; mais il n'en fit rien par modestie : il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

Le Chien du Maréchal.

Tom. I Pag. 83.



Le Fleuve et Sa Source.

Pag. 198.

Que la prospérité ne t'enfle point le cœur.
Tout répond à tes vœux, la fortune te flatte
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte éclate.

FABLE LXXIX.

LE CHIEN DU MARÉCHAL.

Le Chien d'un Maréchal dormait près de l'enclume,
Comme il aurait pu faire abîmé dans la plume :
A l'heure du repas, il était diligent,
Et s'éveillait au bruit qu'on faisait en mangeant.

Le Chien d'un Maréchal avait coutume de s'endormir au pied de l'enclume de son maître. Celui-ci avait beau y battre et rebattre son fer à grands coups de marteau, jamais le Chien ne s'en éveillait. Tout au contraire, le Maréchal avait-il quitté son ouvrage, et commencé à prendre son repas, le Chien, au seul bruit qu'on faisait en mangeant, était d'abord sur pied, et courait vîte à la table.

Vous avez beau crier, lorsqu'à vous écouter
Je n'ai nul intérêt, mes oreilles se bouchent ;
Je suis sourd au marteau ; mais vous pouvez compter
Que j'entends, et fort clair, quand les choses me touchent.

FABLE LXXX.

L'OURS ET LES MOUCHES A MIEL.

Un Ours, pressé de la faim, sortit du bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel, il se mit à les lécher. Une Abeille sortit de la ruche, et fit une piquure très-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui, de rage, renversa toutes les ruches à miel. Alors les Abeilles, irritées de cet outrage, sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'Ours, et le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, et du dégât qu'il avait fait à leurs ruches; de sorte que l'Ours, honteux et enragé, fut contraint de songer à la retraite, condamnant en lui-même sa brutalité et son emportement, qui lui avaient attiré tant d'ennemis.

Si quelqu'un ose t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente;
Au lieu d'un ennemi, l'on s'en attire trente,
Quand, sans prévoir la suite, on cherche à se venger.

l'Ours et la Mouche a Miel.

Tom. I. Pag. 84



La Montagne en Travail.

Pag. 47



Le Cerf regardant dans l'Eau



Le Serpent et la Lime.



FABLE LXXXI.

LE CERF REGARDANT DANS L'EAU.

Le Cerf, dans un ruisseau se mirant autrefois,
Trouvait sa jambe laide, et son bois admirable;
Mais comme les chasseurs pressaient ce misérable,
Il fit cas de sa jambe, et méprisa son bois.

Un Cerf se mirait dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontent de ses jambes, qui lui semblaient mal taillées et trop menues; il les contemplait d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut, et lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le Cerf prit la fuite au travers la forêt; là, comme il était sur le point de se sauver par la légèreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un fort très-épais, et l'arrêta tout court. Alors le Cerf, qui se voyait en proie aux chiens, changea de sentiment, et loua ce qu'il avait méprisé, comme, au contraire, il méprisa ce qu'il avait loué.

Ton mérite à tes yeux par l'amour-propre offert,
Te porte pour toi-même à trop de complaisance.
Ce mérite, qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien souvent ce qui nous perd.

Souvent ce qui nuit plaît. L'ambitieux suppose
Que la tiare est du Ciel le don le plus charmant:
S'il savait à quels maux la grandeur nous expose,
Il changerait de sentiment.

FABLE LXXXII.

LE SERPENT ET LA LIME.

Le Serpent rongeait la Lime;
Elle disait cependant :
Quelle fureur vous anime,
Vous, qui passez pour prudent?

Un Serpent s'étant enfermé dans la boutique d'un serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouverait mieux son compte, et qu'il en viendrait plus aisément à bout. La Lime lui dit, en se moquant de ses vains efforts : Pauvre bête que tu es, quelle est ta folie? Comment pourrais-tu me ronger avec tes dents; moi, qui ronge le fer, et qui puis mettre en poudre l'enclume que tu n'as pu seulement entamer?

Vous, petits souverains, qui, bouillant de furie,
Courez mal à propos insulter un grand roi,
Ecoutez ce Serpent; il vous dit : C'est folie
De vouloir se jouer à plus puissant que soi.

Sans attaquer les grands, souffre leur injustice.
Traverser leurs desseins, leur nuire, les troubler,
C'est ébranler un édifice,
Dont la chûte peut t'accabler.

FABLE LXXXIII.

LA ROSE ET LES FLEURS.

Toutes les Fleurs disaient à la Rose nouvelle :
Vous l'emportez sur nous par un commun aveu ;
Il est vrai, répartit la Rose, je suis belle,
Mais, hélas ! que je dure peu.

Les Fleurs contemplaient la Rose, et trouvaient dans ses nuances un éclat si vif, qu'elles lui cédaient, presque sans envie, le prix de la beauté. Non, lui disaient-elles toutes d'une voix, notre coloris n'est ni si rare ni si beau ; nous n'exhalons point une odeur si douce. Triomphez, belle Rose ; vous méritez seule les caresses des zéphirs. Fleurs, dit la Rose en soupirant, lorsqu'un seul jour me voit naître et mourir, que me sert-il d'être si belle ? Hélas ! je voudrais l'être moins, et durer, comme vous, davantage.

D'un avantage vain, sexe trop entêté,
Chérissez un peu moins votre frêle beauté ;
Reconnaissez ici que c'est bien peu de chose,
Et pour elle craignez le destin de la Rose.

FABLE LXXXIV.

LE CYGNE ET LA GRUE.

La Grue interrogeait le Cygne, dont le chant
Bien plus qu'à l'ordinaire était doux et touchant:
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue?
C'est que je vais mourir, dit le Cygne à la Grue.

Le Cygne à l'extrémité chantait. Je ne vois pas, lui disait la Grue, quel sujet vous avez de vous réjouir dans l'état où vous êtes. Je sens que je vais mourir, répliqua le Cygne; ai-je tort de marquer de la joie, quand je me vois sur le point d'être délivré de tous mes maux?

Le Cygne, sur sa fin, ne chantait pas à tort.
A vivre on souffre tant, que, quoique l'on en die,
Le plus beau jour de notre vie
Ne vaut pas, tel qu'il soit, celui de notre mort.

FABLE LXXXV.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Une suspension d'armes se fit jadis
Entre les Loups et les Brebis:
Bientôt parmi les Loups grand tumulte s'élève;
Comme si les Brebis avaient rompu la trève.

Les Chiens faisaient si bonne garde autour des Brebis, que les Loups, qui ne pensaient

Les Loups et les Brebis.



Le Bucheron et la Forêt.



qu'à les étrangler, n'osaient en approcher. Comme on ne pouvait, sans beaucoup risquer, employer la force ouverte, il fallut avoir recours à la ruse; et voici celle dont les Loups se servirent : ils firent proposer une trève aux Brebis, qui l'acceptèrent; et pour la commune sûreté, l'on convint de s'envoyer des ôtages de part et d'autre. Les Chiens passèrent du côté des Loups, et les Louveteaux du côté des Brebis. Elles se crurent alors fort en assurance, mais fort mal à propos; car quelques jours après, aux cris que faisaient les Louveteaux, qui se voyaient séparés de leurs mères, les Loups étranglèrent les Chiens pendant qu'ils dormaient; ensuite ils accoururent, et se jetèrent sur les Brebis, sous prétexte qu'elles avaient rompu la trève, et maltraité les ôtages. Comme celles-ci n'étaient plus gardées par leurs Chiens, elles se trouvèrent à la merci de leurs ennemis, qui n'eurent pas de peine à les mettre toutes en pièces.

Tu peux faire la paix avec ton ennemi,
Mais garde-toi d'y prendre aucune confiance;
Cette paix dans le fond n'est faite qu'à demi,
Et le moindre prétexte armera sa vengeance.

Prétextes aux méchans ne manqueront jamais.
Les articles signés, tel égorge son hôte,
Qui, le poignard en main, lui dit : C'est votre faute;
Vous pensiez, je le sais, à violer la paix.

FABLE LXXXVI.

LE BUCHERON ET LA FORÊT.

La Forêt parut indignée
Contre le Bûcheron, qui son bois désolait,
N'en ayant demandé qu'autant qu'il en fallait
Pour faire un manche à sa cognée.

Un Bûcheron pria la Forêt de lui donner de son bois autant qu'il lui en fallait pour faire un manche à sa cognée; ce qu'elle lui accorda très-volontiers; mais elle s'en repentit, lorsqu'elle eut reconnu que ce bienfait serait la cause de sa ruine. Le Bûcheron n'eut pas plutôt emmanché sa cognée, qu'il s'en servit contre les arbres de la Forêt même, et fit si bien, que coupant aujourd'hui celui-ci, et demain cet autre, il la détruisit enfin toute entière.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveuglés, insensés,
Tous les jours par notre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percés.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente Forêt;
N'armez point un méchant qui cherche à vous détruire;
Mais, pesant sagement tout ce qui peut vous nuire,
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.

FABLE LXXXVII.

LE LION, LE RENARD ET L'ANE.

Le Lion, le Renard et l'Ane, d'une bande,
Chassaient ; l'Ane des parts s'appliqua la plus grande :
Il périt. Le Renard, sage aux dépens d'autrui,
Donna tout au Lion, ne gardant rien pour lui.

Un jour le Lion, le Renard et l'Ane chassèrent ensemble, et prirent une Biche. Celle-ci ne fut pas plutôt par terre, que l'Ane la dépeça. Les parts faites, il se jeta le premier sur la plus grosse des trois, et s'en saisit. Cette indiscrétion déplut au Lion, et à tel point qu'il se lança sur le baudet, et l'étrangla. Alors le Renard, qui appréhendait le même traitement, se garda bien de prendre la part qui lui appartenait; au contraire, il la joignit à celles du Lion et de l'Ane, et les lui céda toutes trois. A ce trait d'honnêteté, le Lion, qui, un moment auparavant, était sur le point de faire au Renard ce qu'il avait fait à l'autre, se radoucit; il fit plus, comme il était content d'avoir la Biche toute entière, il le remercia de sa courtoisie. Ainsi le Renard se tira, par son habileté, d'un danger où l'Ane s'était perdu par son imprudence.

Courtisans, c'est à vous que ce discours s'adresse.
Imitez du Renard la politique adresse :
Avec plus fort que vous, ne tirez au bâton ;
Et quels que soient vos droits, cédez tout au Lion.

FABLE LXXXVIII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

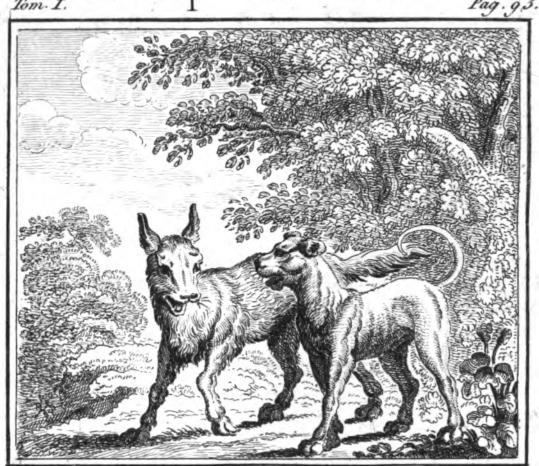
L'Ane, qui se croyait malheureux sur la terre,
Du Cheval envia la noblesse et les dons ;
Mais quand il s'apperçut qu'on allait à la guerre,
Il dit : Fi de la gloire, et vivent les chardons.

Un Cheval, couvert d'une riche housse, allait trouver son maître à la guerre. Un Ane le vit passer ; alors il ne put s'empêcher de soupirer, d'envier le bonheur de l'autre. Suis-moi, lui dit le Cheval, qui s'en était apperçu, et tu partageras la gloire dont je vais me couvrir. Le baudet ne se le fit pas dire deux fois, et le suivit. Il arrive au camp, et d'abord soldats, armes, pavillons, le bruit des tambours, le son des trompettes, tout lui en plaît, tout le fait tressaillir d'aise. Mais quelques jours après, lors qu'il vit le Cheval obligé de porter son maître dans la mêlée, au risque de mille coups, il sentit diminuer sa joie, et pensa à ce qu'il avait quitté. Un moment après il baissa les oreilles, et tourna le dos ; puis, malgré tout ce que l'autre lui put dire pour l'engager à rester, il courut au grand trot reprendre le chemin du moulin.

Bientôt l'on se repent de ses vœux indiscrets :
Chez la gloire, de loin tout est beau ; mais de près,
Pesez bien le pour et le contre,
Vous ferez moins de cas des lauriers qu'on vous montre.

Le Loup et le Chien.

Tom. I. Pag. 93.



Les Membres et le Ventre.

Pag. 95.



FABLE LXXXIX.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Que tu me parais beau, dit le Loup au Limier,
Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude!
Mais, qui te pèle ainsi le col? — Mon collier.
— Ton collier? Fi des biens avec la servitude.

Un Loup s'entretenait avec un Chien des mieux nourris, et le félicitait sur son embonpoint. Ami, lui disait-il, à te voir si gras et si poli, il est aisé de juger que ton sort est fort au dessus du mien. N'en fais aucun doute, répliqua le Chien. En vérité, mon cher, quand je me représente que tu ne couches que dans les bois, et presque toujours à l'air; que le plus souvent on t'y voit mourir de faim; haï, couru, persécuté de tout le monde, je ne puis concevoir comment tu peux supporter une vie si misérable. Pour moi, je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri, chez un maître qui me fait cent caresses; ainsi je te laisse à penser si j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, poursuivit-il, résous-toi à me suivre; en faisant ce que je fais au logis, tu pourras, et sans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire? repartit le Loup. Presque rien, répondit l'autre: écarter les voleurs, et de tems en tems flatter le maître; du

reste, tu n'auras qu'à boire, manger et dormir à ton aise. Ami, reprit le Loup, tout transporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout aussi bien que toi. Cela dit, il suivit l'autre. Chemin faisant, le Loup s'apperçut que le col du Chien était pelé, et lui en demanda la cause : Ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du collier qui sert à m'attacher. Attacher, dit le Loup? Tu ne cours donc pas où tu veux? Pas toujours, reprit le Chien; mais à cela près, j'ai tout à souhait. Grand bien te fasse, dit le Loup en rebroussant chemin. Quant à moi, je n'envie plus ton sort. Moins de biens, et plus de liberté, c'est ma devise; cela dit, il court encore.

Dépendre, dans les fers, du caprice d'un maître,
Dure condition, disait le Loup au Chien :
Il lui fit bien connaître
Que, sans la liberté, tout le reste n'est rien.

Tu prétends être libre, et tu comptes ce bien
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire;
Mais de tes passions quand tu souffres l'empire,
Cet esclavage n'est-il rien?

FABLE XC.

LES MEMBRES ET LE VENTRE.

Contre le Ventre un jour les Membres disputèrent.
En son pressant besoin, nul ne le secourut;
Tous, las de le servir, enfin se révoltèrent,
Et tel à qui ce ventre appartenait mourut.

Un jour les Membres se soulevèrent contre le Ventre. Nous nous tuons, dirent-ils à travailler; et pour qui? Pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disait le Bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disait le Pied, que j'en suis tout fatigué; il est tems que je me repose. Arrive ce qui pourra, disait d'une autre part la Jambe, je ne veux pas moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné, ne tarda guère à s'affoiblir. Aussitôt tous les membres s'en sentirent; et comme chacun d'eux perdait ses forces à mesure que le ventre perdait les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance, et périrent enfin avec lui.

Le secours mutuel souvent est nécessaire,
De ce concours secret naissent les plus grands biens;
Et tel qui semble ne rien faire,
S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.

Dans un état, le souverain
Est au peuple ce qu'est le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étroits, l'un à l'autre s'unisse;
L'un ne peut succomber, que l'autre ne périsse.

FABLE XCI.

L'AIGLE ET LA PIE.

La Pie allait entrer au service de l'Aigle,
Mais sa langue empêcha qu'elle n'en vînt à bout.
Encore que chez soi l'on vive dans la règle,
Il n'est pas bon qu'on sache tout.

Les oiseaux n'eurent pas plutôt chargé l'Aigle du soin de les gouverner, que celle-ci leur fit entendre qu'elle avait besoin de quelqu'un d'entr'eux sur qui elle pût se décharger d'une partie du fardeau qu'elle avait à porter. Sur quoi la Pie sortit des rangs de l'assemblée, et vint lui faire offre de ses services. Elle représenta qu'outre qu'elle avait le corps léger et dispos pour exécuter promptement les ordres dont on la chargerait, elle avait, avec une mémoire très-heureuse, un esprit subtil et pénétrant; d'ailleurs, qu'elle était adroite, vigilante, laborieuse, et cela sans compter mille autres bonnes qualités : elle allait en faire le détail, lorsque l'Aigle l'interrompit. Avec tant de perfections, lui dit-elle, vous seriez assez mon fait; mais le mal est que vous me semblez un peu trop babillarde. Cela dit, comme elle craignait

que la Pie n'allât divulguer, lorsqu'elle serait à la cour, tout ce qui s'y passerait de secret, elle la remercia, et sur le champ la renvoya.

Courtisan indiscret
N'est point le fait d'un grand; chez eux plus d'une chose
Demande le secret :
Au temple, bouche ouverte; à la cour, bouche close.

FABLE XCII.

LE MOURANT ET SA FEMME.

Pour son époux mourant une femme éperdue
Veut mourir; la mort vient, et la femme pâlit :
C'est pour lui, non pour moi, que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant; le voilà dans son lit.

Un malade tirait à sa fin; cependant sa femme s'en désespérait. O mort! s'écriait-elle toute en larmes, viens finir ma douleur; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse, si, contente de m'ôter la vie, tu voulais épargner celle de mon époux! O mort! redisait-elle, que tu tardes à venir! parais, je t'attends, je te souhaite, je te veux. Me voilà, dit la Mort, en se montrant. Que souhaites-tu de moi? Hélas! répondit la femme, toute effrayée de la voir si proche d'elle, que, sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa langueur.

C'est de grand cœur, dit-on, dans le premier transport,
Qu'on voudrait vous sauver aux dépens de sa vie;
Mais est-on pris au mot? De près voit-on la mort?
Le tranchant de sa faux en fait passer l'envie.

FABLE XCIII.

LE SINGE ET LE RENARD.

Donne-moi, dit le Singe, en parlant au Renard,
La moitié de ta queue. Il irait trop du nôtre,
Dit-il, et j'aurais tort si je t'en faisais part;
Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre.

Le Singe priait un Renard de lui donner une partie de sa queue. Voisin, lui disait-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Et le Renard, à ce compliment, éclata de rire de toute sa force. Quand j'en aurais, répliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerais beaucoup mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

Tu veux ce que jamais tes désirs n'obtiendront;
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles;
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus mérite l'affront.

Chez vous un sot parcourt votre bibliothèque :
Je voudrais, vous dit-il, ce Platon, ce Sénèque;
Qu'en fera-t-il, s'il les obtient?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

Le Singe et le Renard.



Le Renard et les Raisins.



FABLE XCIV.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Les plaisirs coûtent cher ! Eh ! qui les a tout purs ?
De gros Raisins pendaient, ils étaient beaux à peindre;
Et le Renard, n'y pouvant atteindre,
Ils ne sont pas, dit-il, encor mûrs.

Un Renard qui mourait de faim, apperçut des Raisins qui pendaient sur le haut d'une treille assez élevée. Ils étaient mûrs, et le drôle en eût volontiers fait son profit; mais il eut beau sauter et resauter, la treille se trouva si haute, qu'il ne put y atteindre. Comme il vit que tous ses efforts étaient inutiles : Ces Raisins, dit-il, en se retirant tête levée, je les aurais fort aisément, si je voulais; mais ils me semblent si verts, qu'ils ne valent pas la peine que je me donnerais pour les prendre.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,
Cache au moins le désir dont tu goûtes l'appas.
Il est bien honteux d'entreprendre,
Quand on est presque sûr de ne réussir pas.

Ce Renard, dans le fond, était au désespoir.
On croit qu'il dit après, avec plus de franchise :
Les Raisins étaient mûrs; mais toujours on méprise
Ce qu'on ne peut avoir.

2

FABLE XCV.

LE CHASSEUR ET LE BERGER.

N'as-tu pas vu le Lion? dit le Veneur timide
Au Berger, qui le crut un des plus résolus.
Oui, répond le Berger, je serai votre guide;
Suivez-moi : Non, dit-il, je ne le cherche plus.

Un Chasseur allait et revenait d'un air empressé deçà, delà, tantôt dans la forêt, puis dans la plaine. Que cherchez-vous? lui dit un Berger, qui le voyait s'agiter. Un Lion, répondit l'autre, qui m'a dévoré ces jours passés un de mes meilleurs chiens. Que je le trouve, et je lui apprendrai à qui il se joue. Suivez-moi, reprit le Berger, et je vous montrerai la caverne où il se retire. Ami, lui répartit l'autre, en changeant de couleur, outre qu'il est un peu tard, je me sens à présent trop fatigué pour pouvoir m'y rendre aujourd'hui; mais compte que je reviendrai demain, avant le point du jour, te prier de m'y conduire. Ce jour venu, le Berger l'attendit, et l'attend encore.

Que l'ennemi soit loin, l'on brûle de combattre,
On le cherche; et Dieu sait si l'on compte le battre:
On court; mais le voit-on, l'on s'en revient sans bruit,
Dire au camp, qu'on l'aurait bien frotté, sans la nuit.

Le Chasseur et le Berger.



FABLE XCVI.

L'ANE CHARGE D'ÉPONGES.

L'Ane chargé de sel dans un fleuve se plonge,
Et se sent soulagé, parce que le sel fond :
Une autre fois le même, étant chargé d'éponge,
Se laisse cheoir dans l'eau; mais il demeure au fond.

Un Ane chargé de sel se plongea dans une rivière, et si avant, que tout son sel s'y fondit. Quelques jours après, comme il repassait chargé d'éponges, près du même gué, il courut s'y jeter, dans la pensée que le poids de sa charge y diminuerait, comme il avait diminué la première fois; mais le contraire arriva. L'eau emplit les éponges, et de telle sorte, qu'elles s'enflèrent. Alors la charge devint si pesante, que le baudet, qui ne pouvait plus la soutenir, culbuta dans le fleuve, et s'y noya.

Princes, selon les tems, variez vos mesures,
Et pesez sagement toutes les conjectures;
Tel moyen aujourd'hui vous tire d'embarras,
Qui vous ferait demain perdre tous vos états.

FABLE XCVII.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Un Renard efflanqué voit du bled dans un clos,
S'y glisse par un trou, menu, léger, alaigre;
Quand ce vint pour sortir, il se trouva trop gros;
La Belette lui dit : Seigneur, devenez maigre.

Un Renard des plus maigres entra par une ouverture fort étroite dans un clos à bled, et là il s'en donna à cœur-joie pendant plusieurs jours. Il y fit telle chère, qu'en fort peu de tems il engraissa, et à tel point, que, lorsqu'il fut question de sortir du clos, il lui fut impossible de repasser par où il était entré; ce qui le mit dans un fort grand embarras. Pendant qu'il allait et venait de tous côtés, sans savoir que devenir, une Belette, qui l'avait apperçu lui donna ce conseil : Compère, lui dit-elle en souriant, tâche de redevenir, en jeûnant, aussi maigre que tu l'étais lorsque tu t'es fourré dans ce clos, et tu te tireras d'affaire.

Ainsi dans certain clos, l'on entre tout défait.
Et là, comme embonpoint on gagne, Dieu le sait;
Car on n'empire pas à prendre;
Le mal est qu'il y faut ou rester, ou tout rendre.

Avant que d'être riche, aucun triste embarras
Ne t'empêchait d'avoir des jours tranquilles.
Aujourd'hui plein de soins, tu n'oses faire un pas,
Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.

La Belette et le Renard.



Le Bucheron et le Loup.



FABLE XCVIII.

LE BUCHERON ET LE LOUP.

Un pauvre Loup était à la miséricorde
D'un homme à qui quelqu'un des Chasseurs demandait :
L'as-tu vu? Non, dit-il, et le montra au doigt.
Voilà comme la bouche avec le cœur s'accorde.

Un Loup, que des Chasseurs poursuivaient, se sauva chez un Bûcheron, et le pria de ne le point déceler; ce que l'autre lui promit avec serment. Sur ces entrefaites, les Chasseurs arrivèrent, et demandèrent au Bûcheron si le Loup ne s'était point retiré dans sa cabane. Celui-ci le nia d'un ton fort assuré; mais en même tems il leur montra du doigt l'endroit où l'animal qu'ils cherchaient s'était retiré. Les Chasseurs y accoururent; mais ils n'y trouvèrent que le gîte. Le Loup, qui s'était apperçu de la mauvaise foi de son hôte, avait gagné pays. Quelques jours après le Bûcheron le rencontra, et lui fit reproche de ce qu'il s'était ainsi retiré, sans le remercier du bon office qu'il lui avait rendu. C'est un devoir, répartit le Loup, dont je n'aurais pas manqué de m'acquitter envers toi, si je n'avais remarqué qu'en parlant très-bien, tu agissais fort mal.

Dans un péril pressant, ne cherche point d'asyle
Où tu peux te croire haï,

Quoiqu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'être trahi.

Tous vos sermens sont superflus;
Fourbes, portez ailleurs vos promesses frivoles;
Vous haranguez en vain; j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.

FABLE XCIX.

LE CROCODILE ET LE RENARD.

Le Crocodile noble, et d'une humeur hautaine,
Vantait de sa maison les titres anciens:
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine
A savoir où j'irai, qu'à savoir d'où je viens.

Le Crocodile méprisait le Renard, et ne lui parlait que de sa noble extraction. Faquin, lui disait-il d'un ton arrogant, je te trouve bien hardi d'oser te faufiler avec moi? Sais-tu bien qui je suis? Sais-tu que ma noblesse est presque aussi ancienne que le monde? Et comment pourrez-vous me prouver cela, répliqua l'autre, fort surpris? Très-aisément, reprit le Crocodile. Apprends que, dans la guerre des Géans, quelques-uns d'entre les Dieux prirent la fuite, et vinrent, transformés en Crocodiles, se cacher au fond du Nil. C'est de ceux-là dont je descends en droite ligne. Mais toi, misérable, d'où viens-tu? En vérité, répartit le Renard, c'est ce que je ne sais point, et ce que je n'ai jamais su. Croyez, seigneur Crocodile, que je

suis beaucoup plus en peine de savoir où je vais, que d'apprendre d'où je viens.

Moins d'orgueil, noble fat. Ce petit dont tu ris,
N'a jamais mérité tes insolens mépris.
A quoi bon, vicieux, lui tant vanter ta race ?
S'il a de la vertu, quel qu'il soit, il t'efface.

FABLE C.

L'OISELEUR ET LA VIPERE.

L'Oiseleur se trouva surpris,
Etant piqué de la Vipère :
Hélas, dit-il, quelle misère !
Je voulais prendre, et je suis pris.

Un Oiseleur cherchait à prendre des oiseaux : comme il se baissait pour tendre ses réseaux, une Vipère le piqua au pied. Ah ! s'écria l'homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrais-je être surpris qu'on cherche à m'ôter la vie, tandis que je ne pense, moi, qu'à la ravir aux autres?

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc, sur ce point,
L'avis que le sage vous donne ;
Hommes, si vous voulez qu'on ne vous nuise point,
Ne nuisez à personne.

FABLE CI.

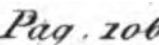
LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

Le Paon dit à Junon : Par ton divin pouvoir,
Comme le Rossignol, que n'ai-je la voix belle ?
N'es-tu pas des oiseaux le plus beau, lui dit-elle :
Crois-tu que dans le monde on puisse tout avoir ?

Le Paon se plaignait à Junon de ce que les Dieux ne lui avaient donné qu'une voix glapissante et désagréable, tandis qu'il leur avait plu de rendre celle du Rossignol douce et mélodieuse. Cette voix si charmante, disait-il, je la méritais bien mieux que ce petit oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, répliqua la Déesse, parce que tu es le plus beau des oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce Rossignol, dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage ; il sait que les Dieux ont fait diverses parts de leurs dons, et que chacun doit se contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Cesse donc de te plaindre, et crains que, pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

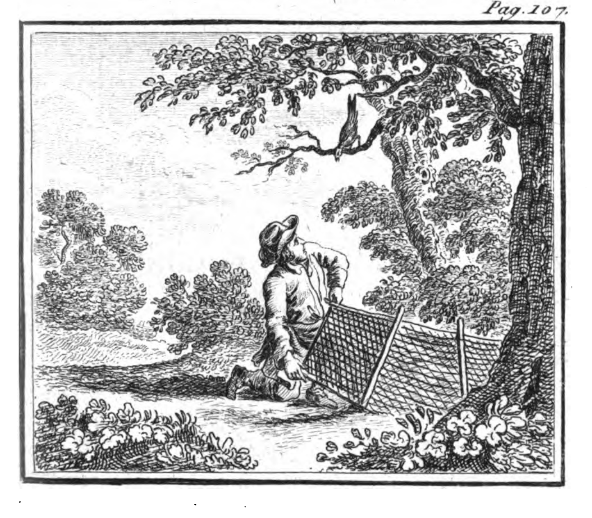
Nul n'est content du lot qui lui tombe en partage.
Sans biens et sans honneurs, me donner le savoir :
Y pensez-vous, grands Dieux ! dit un savant peu sage.
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir.

Le Paon et le Rossignol.





Le Merle et l'Oiseleur.



A certaines vertus chacun est destiné,
Dans l'une nous cédons, et dans l'autre on nous cède.
Contente-toi de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possède.

FABLE CII.

LE MERLE ET L'OISELEUR.

Le Merle à l'Oiseleur qui tendait ses filets,
Demande : Que fais-tu ? — Je bâtis une ville.
L'oiseau s'y prend, et dit : Ah ! que je m'y déplais !
Et pour les habitans le fâcheux domicile !

Un Merle vit un Oiseleur qui tendait ses réseaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'homme? Je bâtis une ville, répondit celui-ci. Ces paroles excitèrent la curiosité de l'oiseau, et le portèrent à s'approcher des réseaux, et de si près, qu'il s'y trouva pris. Perfide, s'écria l'oiseau, si tu bâtis toujours de telles villes, tu n'y verras pas beaucoup de citoyens.

Quand tu veux savoir quelque chose,
Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit;
Qui croit trop aisément s'expose,
Et le trompeur s'en applaudit.

Sur l'infidélité qu'un empire se fonde,
Il ne s'étendra pas;
Mais si la bonne foi règne dans vos états,
Monarques, espérez la conquête du monde.

FABLE CIII.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD.

Tandis que contre un Ours un grand Lion se bat,
Un Renard se saisit du prix de leur combat.
Nous n'avons bien souvent d'intérêt que le nôtre,
Et nous nous tourmentons pour le profit d'un autre.

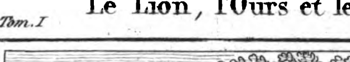
Le Lion et l'Ours s'entre-déchiraient, et cela pour quelques rayons de miel qu'ils avaient trouvés dans le creux d'un chêne. Chacun d'eux prétendait en faire son profit, sans le partager avec son compagnon. Ils eussent beaucoup mieux fait d'en faire deux parts ; car tandis qu'ils s'acharnent l'un sur l'autre, un Renard se glisse sans bruit près du miel, le lape et se sauve.

Ainsi débats souvent finissent entre princes :
Tandis que, pour quelques provinces,
Ces deux-ci sont aux mains, un tiers prend les enjeux,
Et, par ce moyen net, les accorde tous deux.

FABLE CIV.

LE CUISINIER ET LE CHIEN.

Un Chien étant entré dans la cuisine, et épiant le tems que le Cuisinier l'observait moins, emporta un cœur de bœuf, et se sauva. Le Cui-


Le Lion, l'Ours et le Renard.

Tom. I Pag. 108



Le Singe et le Chat.

Pag. 197



L'Homme, le Cheval et le Cerf.

Tome. 1. *Page. 109.*



Le Lion, l'Ane et le Coq.

Pag. 110.



sinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avait joué, lui dit ces paroles : Tu me trompes aujourd'hui impunément, mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, et que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir ; car tu ne m'as pas emporté le cœur, au contraire, tu m'en as donné. Les pertes et la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, et font que l'homme prend mieux ses précautions pour se garantir des disgraces qui le menacent.

FABLE CV.

L'HOMME, LE CHEVAL ET LE CERF.

Le Cheval est vaincu par le Cerf, et soudain
L'homme qu'imprudemment à son aide il appelle,
Lui met, pour le venger, et la selle et le frein :
Il eut toujours depuis, et le frein et la selle.

Un jour le Cheval, irrité de ce que le Cerf était venu troubler son eau, se battit contre lui ; mais avec désavantage. Comme il en était au désespoir, il eut recours à l'homme, et lui demanda son assistance. Celui-ci lui promit de le venger, pourvu qu'il voulût permettre qu'on lui mit un mors dans la bouche, et cela, disait-on, pour le pousser ou l'arrêter à propos. Le Cheval s'y soumit très-volontiers. Alors l'autre le monta, puis il poursuivit le Cerf, l'atteignit, et le tua. Cela fait, le Cheval le remercia, et

voulut se retirer ; mais l'homme, qui en avait reconnu l'utilité, se garda bien d'y consentir. Aux Dieux ne plaise, lui dit-il, que je laisse jamais partir un animal dont je puis tirer de si bons services. Cela dit, il se servit si bien du frein qu'il lui avait mis, qu'il le força, malgré qu'il en eût, à prendre le chemin du logis. Ainsi le Cheval, pour s'être trop abandonné à son ressentiment, se vit enfin réduit à dépendre de celui dont il avait imploré si follement le secours.

Vuide seul tes débats : qui vient te secourir,
N'en veut d'abord qu'au Cerf, et cherche à te servir :
Le Cerf mort, son pays tente ; l'homme regarde,
Trouve le Cheval, et si bon qu'il le garde.

FABLE CVI.

LE LION, L'ANE ET LE COQ.

Le Coq, craint du Lion, et l'Ane étaient ensemble,
Du Lion qui passait l'Ane soutint le choc;
Le voilà du Lion le vainqueur, ce lui semble :
Le Lion le mangea quand il fut loin du Coq.

Le Lion craint le chant du Coq. Ce dernier s'étant mis à chanter, un Lion, qui passait près du lieu où il était, en fut si fort effrayé, qu'il prit aussitôt la fuite, cela à la vue d'un Ane qui passait le long du chemin. Le baudet, qui le vit fuir avec précipitation, s'imagina qu'il l'avait épouvanté par sa présence, et se mit à le pour-

suivre ; mais le Lion ne se vit pas plutôt hors de la portée de la voix du Coq, qu'il retourna sur ses pas, et mit l'Ane en pièces. Mal-avisé que je suis, s'écriait ce dernier sur le point d'expirer ! m'appartenait-il de faire le brave, et d'aller mal à propos insulter un Lion !

Combien de fanfarons, prétendans sottement
Que devant eux un ennemi recule,
Font, en le poursuivant, un éclat ridicule,
Où leur bravoure se dément!

Concluez de ceci,
Qu'un poltron quelquefois se pique de courage ;
Mais c'est quand vous fuyez : il vous criera merci,
Si vous tournez visage.

FABLE CVII.

L'AIGLE PERCE D'UNE FLECHE.

L'Aigle à sa mort se plaint d'avoir contribué,
Ayant fourni la plume au trait qui l'a tué.
On souffre bien de l'amertume
A périr par sa propre plume.

Un Aigle s'arracha quelques plumes, et les laissa tomber à terre. Un Chasseur les ramassa, ensuite il les ajusta au bout d'une flèche, et de cette même flèche perça l'Aigle. Hélas ! disait l'oiseau, comme il était sur le point d'expirer, je mourrais avec moins de regret, si je n'avais été moi-même, par mon imprudence, la première cause de ma mort.

L'Aigle mal à propos travaille à se détruire :
Hommes, soyez moins fous,
Pesez tout ce qui peut vous nuire,
Et ne fournissez point des armes contre vous.

FABLE CVIII.

LA VIEILLE ET SA SERVANTE.

Du Coq une Servante abrégea le destin,
Croyant qu'elle pourrait s'en lever moins matin:
Ce fut encore pis ; car, après cette perte,
Sa maîtresse inquiète en fut bien plus alerte.

UNE Vieille n'avait pas plutôt entendu le chant de son Coq, que tous les matins elle allait, une heure avant le point du jour, éveiller sa Servante. Alors il fallait se lever, pour prendee ensuite une quenouille, qu'on ne quittait que long-tems après le coucher du soleil. Celle-ci, qui séchait de fatigue et d'insomnie, prit un jour le Coq et le tua, dans la pensée qu'elle dormirait tout à son aise, sitôt que sa maîtresse aurait perdu son réveil-matin ; mais le contraire arriva. Le Coq mort, la Vieille, qui n'entendait plus de chant qui la reglât, était toute la nuit sur pied ; et courait éveiller sa Servante, lorsqu'à peine celle-ci avait eu le tems de se coucher.

Expédient cru bon souvent gâte une affaire :
Ceci fait, on croyait amender son destin ;
Se lever plus tard : au contraire,
Le Coq mort, on se lève encore plus matin.

Le Vautour et les autres Oiseaux.

Tom. I. *Pag. 113.*



Le Lion malade et le Renard.

Pag. 114.



FABLE CIX.

LE VAUTOUR ET LES AUTRES OISEAUX.

Un Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avait envie de les traiter, et de leur donner un grand repas, en signe d'une parfaite réconciliation. Les Oiseaux trop faciles et trop crédules, trompés par ces belles apparences, ne manquèrent pas de se trouver en foule à la fête, se flattant d'être bien régalés, et que c'était une belle occasion de se réconcilier pour toujours avec un ennemi si dangereux, et qui leur faisait depuis long-tems une guerre si cruelle. Mais ils furent bien épouvantés, quand ils virent qu'il se jetait sur eux, et qu'il les égorgeait impitoyablement les uns après les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fonds qu'il faut faire sur les belles paroles d'un ennemi.

Défiez-vous des offres de services
De ces gens dont le cœur est mercénaire et bas.
Pour vous dresser un piége ils ont mille artifices;
Heureux, si vous n'y tombez pas.

FABLE CX.

LE LION MALADE ET LE RENARD.

Près du Lion mal-sain les animaux se tiennent
Tous, hormis le Renard : Pour moi, je n'y vais pas ;
De ceux qui s'en vont là, dit-il, je vois les pas,
Et ne vois point les pas de ceux qui en reviennent.

Le Lion, affaibli par vieillesse, ne pouvait plus prendre les autres animaux à la course. Il résolut de se servir d'artifice pour les surprendre, et pour en faire curée. Il se retira dans le fond de sa caverne, pour mieux exécuter ce dessein, et fit savoir par tout qu'il était malade. Les autres animaux accoururent pour le visiter ; mais il les étranglait et les dévorait à mesure qu'ils entraient dans sa caverne. Le Renard se douta de la ruse du Lion, et du mauvais tour qu'il avait joué à ceux qui étaient venus le visiter. Il se contenta donc de demander de loin au Lion, et sans entrer dans sa caverne, comment il se portait. Je me porte fort mal, dit le Lion ; pourquoi n'entrez-vous pas? ajouta-t-il. C'est, lui réplique le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrés dans cette caverne ; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

Cela dit, il tint ferme ;
Des plus belles raisons on eût beau se munir,

La Mere et l'Enfant Voleur.

Tom. I *Pag. 116*



l'Homme et les deux Femmes.

Pag. 203



Il ne branloit non plus qu'un terme ;
Ce Renard ne partait que sûr de revenir.

Qui ne prévoit rien est à plaindre ;
Il s'apprête souvent un cuisant repentir :
On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,
Qu'on ne sache comment on pourra en sortir.

FABLE CXI.

LA MÈRE ET L'ENFANT VOLEUR.

Un Enfant s'adonna de bonne heure au larcin,
Et commença de prendre au sein de sa nourrice.
Depuis il acheva dessus le grand chemin.
Belle gradation du vice !

Une Mère ne châtiait point son enfant des petits larcins qu'il faisait presqu'à la mamelle, et le gâtait. Celui-ci crut en malice à mesure qu'il crut en âge. Au sortir du berceau il prit une pomme, et l'on ne pensa point à l'en reprendre. Lorsqu'il fut au collége, il déroba les livres de ses camarades, et courut les montrer à sa mère, qui n'en fit que rire. Devenu plus grand, il prit chez ses voisins des choses de plus grand prix, et n'en fut point réprimandé. Bientôt, comme il se portait toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vola dans les villes, puis sur les grands chemins. Le Prévôt l'y prit, et enfin la justice le condamna à perdre la vie sur un gibet. Etant sur l'échelle, il dit à l'assistance qu'il voulait voir sa mère pour la

dernière fois, et demanda en grace qu'on l'allât chercher de sa part; ce que l'on fit. Lorsqu'il la vit, il la pria de s'approcher, et feignit de vouloir l'embrasser; ensuite il lui prit l'oreille à belle dents, et la lui emporta toute entière. Puis se tournant vers le peuple: Messieurs, leur dit-il, si cette malheureuse m'eût châtié dans mon enfance, toutes les fois que mes fautes le méritaient, je ne me verrais pas réduit à finir ma vie par une mort infâme. Cessez donc d'être surpris du traitement que je viens de faire à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Pères, n'écoutez pas une aveugle tendresse :
Corrigez vos enfans, lorsque, dans leur jeunesse,
Sans peine vers le bien, vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

FABLE CXII.

LE RENARD ET LE COQ.

Le Renard pris au piége était mélancolique :
Hélas! dit-il au Coq, daignez me soulager!
J'ai souvent mis le deuil dans votre domestique;
Mais qu'il serait honnête à vous de m'obliger!

Un Renard, grand croqueur de Poules, se vit enfin pris au piége qu'un fermier lui avait tendu dans sa basse-cour. Comme il s'efforçait, mais en vain, de s'en dégager, il apperçut un

L'Ane Malade.

Tome. I. Pag. 117.



Le Loup et le Chevreau.

Pag. 52.



Coq : Frère, lui dit-il, garde-toi bien, je te conjure, de me déceler; et si tu veux me rendre un service très-important, cours vite avertir les Renards du péril où je suis, et leur dire que je les prie de venir m'aider à me tirer d'ici. Le Coq, qui dissimulait la joie qu'il ressentait à pouvoir se venger, lui jura qu'en gardant le secret, il exécuterait ponctuellement ce dont il le chargeait; mais bien loin de lui tenir parole, il courut droit au fermier lui conter tout ce qui se passait; et celui-ci accourut et assomma le Renard. Hélas, s'écria ce dernier avant que d'expirer, devais-je compter sur le secours de celui à qui j'ai tué tant de femmes?

Dans un péril pressant, c'est en vain qu'on implore
Le secours de celui que l'on vient d'outrager :
Loin de vous en tirer, il vous y plonge encore;
L'appeler, c'est lui dire : Accours pour te venger.

FABLE CXIII.

L'ANE MALADE.

L'Ane était fort malade, et les Loups en cervelle
S'adressent à son fils : Hé bien, quelle nouvelle?
Ne va-t-il point mourir, ou n'est-il point mort? Non,
Vous ne le tenez pas encore, dit l'Anon.

L'Ane était dangereusement malade, et quoiqu'il commençât à donner quelqu'espérance de sa guérison, le bruit s'était répandu parmi les

Loups et les Chiens, qu'il tirait à sa fin. Alors ces derniers accoururent, dans l'espérance de profiter de sa peau, sitôt qu'il serait mort. Pendant qu'ils en attendaient la nouvelle avec impatience, et qu'ils regardaient au travers des fentes de la porte de la loge où l'Ane était couché, ils apperçurent son Anon : Et de grace, mon fils, lui crièrent ces bons amis, apprends-nous comment se porte ton père ; nous en sommes, je t'assure, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, répartit brusquement l'Anon.

Réplique très-sensée, et que, très-volontiers,
Je ferais, en tel cas, à tous mes héritiers.
Oui, Messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

Il doit lui revenir du bien par ton trépas ;
Au péril de mourir un mal aigu t'expose,
Il pleure, s'inquiète. En cherches-tu la cause ?
Il craint que tu n'en meures pas.

FABLE CXIV.

LE LION ET LE CHEVREAU.

Le Chevreau chanta pouille au Lion par la fenêtre :
Quoi, vous savez déjà, dit le Lion, comme il faut
Prendre son avantage ? Ah ! mon mignon, peut-être
Parleriez-vous plus bas, si vous étiez moins haut.

Un Chevreau vit, en regardant du haut d'une colline, un Lion qui passait au dessous. Alors,

profitant de l'avantage que lui donnait l'élévation de l'endroit où il était, il se mit à l'injurier, et à lui faire les reproches les plus outrageans. Lâche, lui dit le Lion, en le regardant avec dédain, qui ne m'insulte que parce que le lieu où je te vois te met à couvert de mon ressentiment, tu me tiendrais un langage bien différent, si je pouvais t'atteindre.

Méprise ces cœurs bas, qui, par mille impostures,
Jaloux de ton pouvoir, t'osent défigurer;
Quand ils sont en lieu sûr, ils disent des injures;
Lorsqu'on peut les punir, ils n'osent murmurer.

Du haut de son rempart un poltron vous menace;
En plaine, devant vous, il tremblerait de peur;
Qu'il vienne au pied du mur me prouver son audace,
Et je dirai de lui : C'est un homme de cœur.

FABLE CXV.

LE LION ET LA GRENOUILLE.

Au bruit d'une Grenouille, un Lion qui se repose,
Se lève, et se reproche à soi-même, ayant vu
Que c'était si peu de chose,
La honte de s'en être ému.

Un Lion se coucha sur les bords d'un marais, et s'y assoupit. Comme il y dormait d'un sommeil profond, une Grenouille se mit à croasser : à ce bruit, l'autre s'éveille; et comme il croit que quelque puissant animal vient l'attaquer, il se lève, et regarde de tous côtés.

Mais quel est son étonnement, lorsqu'il apperçoit celle qui l'avait si fort épouvanté.

Un Lion, la terreur des bois,
Troublé par la Grenouille, en redoute la voix.
Braves, que ceci vous apprenne,
Qu'un rien peut quelquefois effrayer un Turenne.

FABLE CXVI.

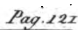
LE LABOUREUR ET SES CHIENS.

Un Laboureur, pressé d'une faim continue,
Mangea jusques aux Bœufs qui traînaient sa charrue;
Et ses Chiens dirent: Sauvons-nous,
Sinon il nous mangera tous.

Un Laboureur détela les Bœufs de sa charrue dans un tems de famine, et les tua, dans la vue de s'en nourrir lui et sa famille. Ses Chiens, qui s'en apperçurent, sortirent aussitôt du logis, et gagnèrent pays. Sauvons-nous, se disaient-ils les uns aux autres: si cet homme tue des animaux dont il a si grand besoin pour son labourage, que ne nous fera-t-il point à nous, qui ne lui sommes pas, à beaucoup près, si nécessaires?

Les Chiens eurent bon nez. L'homme avoit résolu
Très-sûrement de s'en défaire.
Qui consume le nécessaire,
N'épargne pas le superflu.

L'Homme et la Puce .





L'Homme et le Lion .



FABLE CXVII.

L'HOMME ET LA PUCE.

Pardon, disait la Puce : un petit animal
Tel que moi, ne saurait faire qu'un petit mal.
Vaine excuse, dit l'Homme, inutile défense !
A personne il ne faut faire la moindre offense.

La Puce mordit un Homme au bras : celui-ci dès qu'il se sentit piqué, pensa à se défaire de cette incommode, et fit si bien qu'il la prit. Comme il allait la tuer : considérez, lui dit-elle, que je ne vous ai que piqué ; vous voulez m'ôter la vie : hélas ! c'est tout ce que j'aurais mérité, si j'avais cherché à vous l'ôter à vous-même. S'il eût été en ton pouvoir de le faire, répartit l'Homme, tu l'aurais sans doute fait. Cela dit, il l'écrasa.

Je t'ai fait peu de mal ; pourquoi sévèrement
Vouloir, pour t'en venger, mettre tout en usage?
  Mauvaise excuse à qui nuit faiblement;
  S'il pouvait plus, il nuirait davantage.

L'Homme punit la Puce un peu sévèrement ;
Il n'avait ressenti qu'une douleur légère ;
Mais sa raison était qu'on est assez méchant,
Quand on fait, de sang-froid, tout le mal qu'on peut faire.

FABLE CXVIII.

L'HOMME ET LE LION.

L'Homme, aux yeux du Lion, expose la statue
D'un homme qui terrasse un lion et le tue;
Et comme il s'en prévaut, le Lion dit : Chez vous
Sont peintres et sculpteurs; il n'en est point chez nous.

L'Homme et le Lion voyageant ensemble, apperçurent sur la route une statue qui représentait un athlète terrassant un lion. Ce que vous voyez, dit l'Homme à son compagnon, vous prouve que nous sommes et plus forts et plus courageux que vous. Tout doux, répliqua le Lion : si l'on trouvait parmi nous des sculpteurs, comme on en trouve parmi vous, vous verriez beaucoup plus d'hommes terrassés par des lions, que des lions terrassés par des hommes.

De l'orgueil naturel le dangereux poison
Te fait assez déjà présumer de toi-même;
Rejette les flatteurs, dont la bassesse extrême
T'offusque d'un encens qui trouble ta raison.

Qui se peint sur la toile, à son gré peut tout feindre.
Ce portrait de héros, où ta main t'a flatté,
Qu'il serait différent, si tu t'étais fait peindre
Par celle de la vérité!

FABLE CXIX.

L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'Aigle prit un Lapin ; l'Escarbot, son compère,
Intercéda pour lui, touché de sa misère :
L'Aigle ne laissa pas pourtant de le manger ;
L'autre cassa ses œufs, afin de s'en venger.

L'Aigle enlevait un Lapin, sans se mettre en peine des cris d'un Escarbot. Celui-ci intercédait pour son voisin, et suppliait l'oiseau de donner la vie au Lapin ; mais l'Aigle, sans avoir égard aux prières du bestion, mit l'autre en pièces. Elle ne tarda guère à s'en repentir ; car quelques jours après, voici que l'Escarbot, qui avait pris le tems que l'Aigle s'était écartée de son nid, y vole, culbutte tous les œufs, fracasse les uns, fait faire le saut aux autres, et par la destruction entière du nid, venge la mort de son ami.

Trop compter sur sa force est un trait d'imprudence ;
Le plus petit peut nuire ; et le grand qui l'offense,
Ne le fait jamais sans danger.
Il n'est rien d'impossible à qui veut se venger.

FABLE CXX.

LE JEUNE HOMME ET LE VOLEUR.

O malheur ! dit quelqu'un, ma cruche était d'or mat ;
Elle est au fond du puits : un Larron se dépouille,
Y descend ; et tandis qu'il fouille et qu'il refouille,
L'autre prend ses habits, et laisse là le fat.

Un jeune Homme assis sur le bord d'un puits se reposait. Un Voleur parut, et vint droit à lui, dans le dessein de le dépouiller. Le premier reconnut la mauvaise intention de l'autre, et se mit à pleurer. Alors le Voleur lui demanda quelle était la cause de son affliction? Hélas! répondit le jeune Homme, je viens de laisser tomber au fond de ce puits une cruche d'or. Le Voleur quitta ses habits, et y descendit au plus vîte, pour en tirer ce que l'autre feignait d'avoir perdu. Tandis qu'il y cherchait, le jeune Homme ramassa les habits du Larron, les emporta, et se sauva.

Le sot dans le péril voit tout fermé. L'habile
Y voit, pour en sortir, plus d'un chemin facile.
Le sort, au dépourvu rarement le surprit.
D'où ne le tire point sa présence d'esprit,

Le Jeune Homme et le Voleur.

Tom. I. *Pag. 124*



Le Lion et le Chevreau.

Page. 118.



La Cigale et la Fourmi.

Tom. I — Pag. 125



Le Corbeau et le Mouton.

Pag. 126



FABLE CXXI.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

On connaît les amis dans les occasions ;
Chère Fourmi, d'un grain soyez-moi libérale ;
J'ai chanté tout l'été. — Tant pis pour vous, Cigale ;
Et moi, j'ai tout l'été fait mes provisions.

La Cigale qui, pendant tout l'été, n'avait pensé qu'à se donner du bon tems, se trouva, aux approches de l'hiver, dans une disette extrême. Comme elle ne savait où trouver de quoi subsister, elle eut recours à la Fourmi, et la pria de lui prêter quelques grains. Me refuser, disait-elle, c'est vouloir que je meure de faim ; car je n'ai fait, je vous jure, aucunes provisions. Tant pis, répartit la Fourmi ; il fallait songer à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ses magasins de bonne heure. Et que faisiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle saison ? Je chantais jour et nuit, dit la Cigale. Mais vraiment, reprit l'autre en se moquant, vous ne pouviez mieux faire que de penser à vous réjouir. Ainsi, croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée ; et puisque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danser.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte,
Tu t'es, par leurs douceurs, laissé trop enchanter.
De ton bien dissipé tu regrettes la perte;
Est-il tems de la regretter ?

Vous qui chantez, riez, et toujours sans souci,
Ne songez qu'au présent, profitez de ceci :
Pleurs, dit un vieux refrain, sont au bout de la danse;
J'ajoute : l'on périt, faute de prévoyance.

FABLE CXXII.

LE CORBEAU ET LE MOUTON.

La Corneille, une fois dans la laine empêtrée,
Voltigeait sur le dos de la Brebis outrée,
Qui lui dit : Tu n'en veux qu'à moi parmi nos champs;
Toujours méchante aux bons, toujours bonne aux méchans.

Un Corbeau voltigeait en folâtrant autour d'un Mouton, et prenait plaisir à lui donner de tems en tems des coups de bec. Suis-je donc fait pour vous servir de jouet, lui disait le Mouton? Pourquoi vous adresser plutôt à moi qu'à ce chien qui garde le troupeau? Pourquoi, reprit l'autre? c'est parce que je te crains bien moins que lui. Apprends que je suis aussi bon envers les méchans, que méchant envers les bons.

Epargne l'innocent, et n'attaque jamais
Ceux qui ne sauraient se défendre.
Un plus méchant que toi ne peut-il pas te rendre
L'injustice que tu leur fais.

Les méchans aux bons seuls font sentir leur malice ;
On souffre, on ne dit rien. Les bons sont trop prudens
Pour se mettre à couvert de leur noire injustice :
Ils feraient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

FABLE CXXIII.

LE LOUP, LE RENARD ET LE SINGE.

Le Renard en procès vint le Loup attaquer ;
Le Singe, comme juge, écouta leurs requêtes ;
Après il dit : Je ne saurais manquer,
En condamnant deux si méchantes bêtes.

Le Loup et le Renard plaidaient l'un contre l'autre pardevant le Singe. Le premier accusait l'autre de lui avoir dérobé quelques provisions ; celui-ci niait le fait. Le Singe, qui connaissait de quoi l'un et l'autre étaient capables, ne savait lequel croire ; ainsi il se trouvait dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira : après bien des contestations de part et d'autre, il imposa silence aux parties, et prononça ainsi : Toi, Loup, je te condamne à payer l'amende, parce que tu demandes au Renard ce qu'il ne t'a point pris. Et toi, Renard, tu la paieras aussi, parce que tu refuses de rendre au Loup ce que tu lui as dérobé.

L'arrêt vous semble injuste et rendu par caprice ;
Esope, sur ce point, est d'un avis divers ;
On peut, dit-il ici, sans blesser la justice,
Condamner un méchant à tort et à travers.

FABLE CXXIV.

LE LION ET LA CHEVRE.

Le Lion, qui voyait la Chèvre au haut d'un mont,
Lui criait d'un air doux, comme les amans font,
Descendez, et venez paître ici l'herbe molle.
Elle n'y voulut pas venir sur sa parole.

Un Lion apperçut une Chèvre qui paissait sur le haut d'une roche escarpée de tous côtés. Sitôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyait était inaccessible : Ma mie, lui cria-t-il d'une voix officieuse, que faites-vous là-haut grimpée sur des rochers, où vous ne pouvez brouter qu'une mousse fort insipide ? Vous feriez beaucoup mieux, ce me semble, de descendre dans la prairie où je pais, l'herbe y est tendre et d'un goût exquis : descendez, vous dis-je, encore une fois. Ami, répondit la Chèvre, c'est ce que je vais faire très-volontiers ; mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un souris moqueur, lorsque je ne t'y verrai plus.

Le Lion à la Chèvre offre un bon pâturage ;
Mais en vain. Celle-ci fut sage,
De ne se fier qu'à demi
Aux beaux discours d'un ennemi.

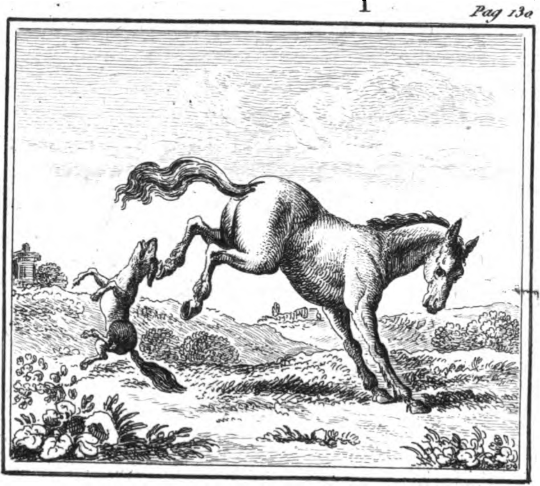
Le Chêne et le Roseau.

Tom. I Pag. 129



Le Mulet et le Loup.

Pag 130



FABLE CXXV.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Un arbre reprochait au Roseau sa faiblesse :
Il vient un prompt orage ; un vent souffle sans cesse ;
L'arbre tombe plutôt que de s'humilier,
Et le Roseau subsiste à force de plier.

Le Chêne se moquait du Roseau. Jouet du moindre souffle, lui disait-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je te vois sur les bords d'un marais où l'on ne te découvre qu'à peine, baisser la tête devant les plus faibles zéphirs : regarde-moi, vois jusqu'où la mienne s'élève, et combien est robuste ce tronc qui résiste aux plus furieuses tempêtes. Pendant qu'il se vantait de la sorte, un ouragan s'éleva, et vint tout à coup fondre sur le Roseau et sur lui. Le vent eut beau souffler contre le premier ; comme celui-ci pliait, il ne fit que l'agiter ; tout le mal tomba sur le Chêne. Pendant qu'il se roidit, et croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle et le renverse. Alors on vit cet orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venait d'insulter.

D'un terrible ennemi combattre la puissance,
C'est vouloir s'attirer des malheurs éclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il est de la prudence
De céder quelquefois au tems.

Le Chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le Roseau soutient leur courroux mutiné.
Hélas ! s'il est ainsi, que les grands sont à plaindre.
Plus on est élevé, plus on a lieu de craindre.

FABLE CXXVI.

LE MULET ET LE LOUP.

L'Ane disait au Loup : Je suis estropié
D'une épine, et voyez de quel air je chemine.
Comme à l'Ane le Loup voulait tirer l'épine,
L'Ane au milieu du front lui tire un coup de pied.

Le Mulet voyant un Loup venir à lui, et craignant d'être pris, feignit d'avoir une épine au pied, et d'être fort tourmenté du mal que lui causait cette épine. Hélas ! mon ami, dit-il en s'adressant au Loup, je ne puis résister à la violence de la douleur que je sens; mais puisque mon malheur veut que je sois bientôt dévoré par les oiseaux de proie, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ai au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, et se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crâne, lui cassa les dents, et se mit à fuir. Le Loup se voyant dans un état si pitoyable, ne s'en prenait qu'à lui-même. Je le mérite bien, disait-il; car de quoi est-ce que je me mêle ? Pourquoi

ai-je voulu m'ingérer mal à propos de faire le chirurgien, moi qui ne suis qu'un boucher?

N'entreprends jamais rien, si d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'art et la nature.
Qui se mêle de tout n'agit qu'à l'aventure,
Et bien souvent s'en trouve mal.

Lorsque pour vous duper, un fourbe vous amuse,
Repoussez sagement la ruse par la ruse;
Feignez d'être sa dupe, et dans le fond du cœur,
Méditez quelque trait qui le tire d'erreur.

FABLE CXXVII.

LE SOURICEAU ET SA MERE.

A la vieille Souris, disait sa jeune fille :
Je hais le petit Coq; j'aime le petit Chat :
Le Chat! répond sa mère, ah! c'est un scélérat;
Mais le Coq n'a point fait de mal à ta famille.

Un Souriceau racontait à sa mère tout ce qui lui était arrivé dans un voyage dont il était de retour. Un jour, lui disait-il, la curiosité me prit d'entrer dans une basse-cour, et là, j'y trouvai un animal qui m'était inconnu, mais dont le minois me plut infiniment; l'air doux, la contenance modeste, le regard gracieux; au reste, la peau marquetée, longue queue, et faite à peu près comme la nôtre; voilà ce qui le rendait tout-à-fait plaisant à voir. Pour moi, j'en fus si charmé, que déjà je l'abordais pour faire connaissance avec lui, lorsque certain oi-

seau farouche, turbulent, et qui portait sur sa tête je ne sais quel morceau de chair tout déchiqueté, m'effraya tellement par ses cris perçans, que j'en pris la fuite d'épouvante. Mon fils, lui dit la mère, remercie les Dieux qui t'ont sauvé, dans cette rencontre, du plus grand danger que tu puisses jamais courir. L'animal qui t'a semblé si doux, c'est un Chat; l'oiseau turbulent, c'est un Coq; ce dernier ne nous veut aucun mal, mais l'autre ne pense qu'à nous détruire. Reconnais donc maintenant quelle était ton imprudence, de courir te livrer toi-même à ton plus cruel ennemi.

Ne vous fiez point trop à mine radoucie;
Et ne jugez des sens sur la physionomie.
Plus d'un tartuffe ici l'a bonne; et cependant,
Sot qui lui confierait sa femme ou son argent.

FABLE CXXVIII.

LE SINGE ET LE PERROQUET.

Le Perroquet eut beau par son caquet
Imiter l'homme, il fut un Perroquet.
Et s'habillant en homme, sous le linge,
Le Singe aussi ne passa que pour Singe.

Un jour le Singe et le Perroquet pensèrent se donner pour animaux raisonnables, et se mirent en tête de se faire passer pour tels. Le premier crut qu'on le prendrait pour un

Le Loup et les Chiens.

Tom. I *Pag. 133*



l'Aigle et le Corbeau.

Pag. 134



homme, dès qu'il en aurait pris les habits. L'autre s'imagina qu'il le ferait aussi, s'il pouvait contrefaire la voix humaine. Le Singe donc s'habilla. Le Perroquet apprit quelques mots; après quoi l'un et l'autre sortirent de leurs bois, et vinrent se produire à certaine foire. Lorsqu'ils parurent, chacun y fut trompé; mais comme le Singe ne disait rien, et que le Perroquet ne disait jamais que la même chose, on sortit bientôt d'erreur. Ainsi ceux qui les avaient pris d'abord pour de vrais hommes, ne les prirent, un quart-d'heure après, que pour ce qu'ils étaient.

En vain l'on se déguise : un homme est-il né sot,
Il le sera toujours; un geste, un ris, un mot,
Sa démarche, son air, tout le fait reconnaître;
Il faut ne l'être point, pour ne le pas paraître.

FABLE CXXIX.

LE LOUP ET LES CHIENS.

Deux Mâtins se battaient; le Loup en sentinelle,
Voulant prendre son tems, les fit se rallier.
Un nouveau différent ne fait pas oublier
Une vieille querelle.

Un Loup observait de loin deux Chiens qui s'entre-battaient : sitôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que, s'il allait les attaquer, tandis qu'ils étaient acharnés l'un sur l'autre, il les mettrait aisément en pièces. Dans

cette pensée, il courut droit à eux; mais le contraire arriva. Les Chiens, qui s'étaient accordés sur le champ à l'approche du Loup, se rallièrent, puis ils coururent tous deux ensemble fondre sur le Loup et l'étranglèrent.

Voit-on ses voisins s'entre-battre?
On court les attaquer, mais souvent sans succès.
Chacun dans le péril, pend au croc son procès.
En presser un, c'est en accorder quatre.

Quoiqu'un courroux secret souvent nous sollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conservons l'union; on ne la rompt jamais,
Que quelque ennemi n'en profite.

FABLE CXXX.

L'AIGLE ET LE CORBEAU.

L'Aigle, par une adresse extrême,
Dans les airs enlève un Mouton:
Le Corbeau veut faire de même,
On le tue à coups de bâton.

L'Aigle fondit sur un Mouton, et l'enleva à la vue d'un Corbeau: N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier. Cela dit, il s'abattit sur le plus gras du troupeau; mais bien loin de faire ce que l'Aigle avait fait, il s'embarrassa tellement dans la toison du Mouton, qu'il y demeura. Comme il se débattait pour s'en dégager, le Berger accourut, le prit et le mit en cage, puis il le donna pour jouet à ses enfans.

Sur l'exemple des grands, qu'enfle la vanité,
Former de hauts projets, c'est manquer de sagesse;
S'ils peuvent réussir par leur autorité,
Tu tomberas par ta faiblesse.

Mesurez-vous. Ce brave eut un sort favorable,
Et, sans doute, dis-tu, je l'aurai tout semblable.
Il entreprit : entreprenons. Tout beau.
L'Aigle prit le Mouton, mais non pas le Corbeau.

FABLE CXXXI.

LE COQ ET LE COQ-D'INDE.

Du Coq-d'Inde le Coq fut jaloux, et crut bien
Qu'il était son rival; mais il n'en était rien;
Car il faisait la roue, et libre et sans affaire,
Pour avoir seulement le plaisir de la faire.

Le Coq est jaloux de son naturel : celui-ci remarqua qu'un Coq-d'Inde, qui vivait avec lui dans la même basse-cour, faisait la roue en présence de ses poules, et en prit ombrage. Traître, lui disait-il, ce n'est pas sans dessein que tu fais ainsi montre de tes plumes : tu cherches sans doute à plaire à mes femmes, et par conséquent à me les débaucher. Moi, reprit l'autre, c'est à quoi je n'ai jamais pensé, et tu t'alarmes bien mal à propos. Hé quoi! ne saurais-tu souffrir que je fasse la roue devant tes femmes, quand je souffre, moi, que tu viennes chanter, tout autant qu'il te plaît, devant les miennes.

Dans le siècle d'Esope, on fut jaloux d'un rien;
Ce Coq nous en instruit. Les choses changent bien :
L'on craint dans celui-ci même de le paraître,
Bien que souvent on ait fort grand sujet de l'être.

FABLE CXXXII.

LA POULE ET SES POUSSINS.

La Poule, du Milan connaissant les desseins,
Sans songer qu'elle-même en était poursuivie,
Dans une cage enferma ses Poussins,
Et les mit en prison, pour leur sauver la vie.

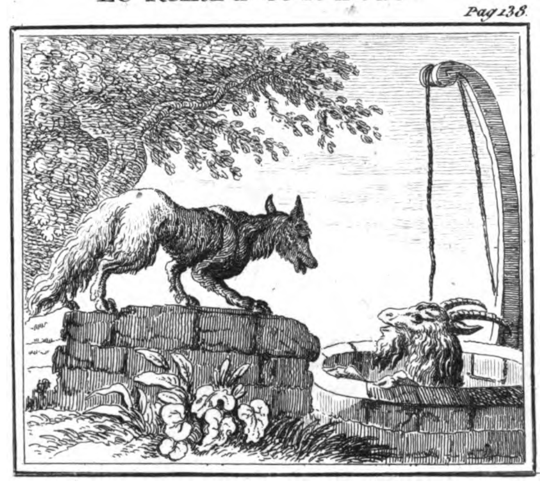
Une Poule mena ses Poussins aux champs et s'écarta fort loin de sa basse-cour. Pendant qu'elle ne pensait à rien moins qu'au Milan, celui-ci parut, prêt à fondre sur sa couvée. Tout ce qu'elle put faire alors pour la sauver, ce fut de fuir et de se sauver dans une ferme, d'où elle se trouvait fort proche, et là, de s'enfermer avec ses Poussins, dans une cage qu'elle y trouva. Le Fermier, qui s'en apperçut, accourut, et prit ainsi, d'un seul coup, la mère et ses petits; mais celle-ci s'en consola, parce que du moins elle avait, disait-elle, mis ses Poussins à couvert des serres de leur plus cruel ennemi.

Pour échapper aux fers d'un vainqueur odieux,
C'est ainsi qu'au voisin l'on se livre soi-même.
On dit que le vaincu n'en est souvent pas mieux;
Mais on fuit où l'on peut, dans un péril extrême.

Le Chat et le Coq.



Le Renard et le Bouc.



FABLE CXXXIII.

LE CHAT ET LE COQ.

Le Chat veut sur le Coq passer sa grosse faim ;
Et cherchant un prétexte honnête pour le faire :
Ah ! dit-il, il mourra l'incestueux vilain,
Qui couche avec ses sœurs, ainsi qu'avec sa mère.

Un Chat entra dans une basse-cour ; il y vit un Coq, et d'un coup de griffe l'abattit sous lui. Son dessein était d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainsi ? s'écria le Coq. Je ne me souviens pas de vous avoir jamais fait aucun mal qui ait pu mériter que vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurais aucun sujet légitime de me plaindre de toi, répartit l'autre d'un ton composé, je me rendrais moi-même coupable envers les Dieux, si je ne te punissais des vols que je te vois commettre ; méchant, qui vas roder tous les jours sur le champ de ton maître, pour dérober le grain qu'il y sème, tu mourras. Disant cela, il l'étrangle et le mange.

Sous les griffes du Chat, le Coq dit en mourant :
Tu penses beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime ;
Mais couvrir ses forfaits d'un prétexte apparent,
C'est de tout scélérat la commune maxime.

En vain ton innocence apporte cent raisons,
En vain la calomnie est par là découverte ;
Si quelque homme puissant a résolu ta perte,
Tu seras convaincu de mille trahisons.

FABLE CXXXIV.

LE RENARD ET LE BOUC.

Tous deux, au fond d'un puits, taciturnes et mornes;
De s'assister l'un l'autre avaient pris le parti :
Pour sortir, le Renard se haussant sur ses cornes,
Fit les cornes au Bouc après qu'il fut sorti.

Le Renard et le Bouc voyageaient ensemble. Un jour qu'ils étaient fort pressés de la soif, ils trouvèrent un puits; alors ils y descendirent, et s'y désaltérèrent : la difficulté fut d'en sortir. Le puits était assez profond, et le Bouc ne savait qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le Renard, il nous est fort aisé de nous tirer tous deux d'ici; il ne faut pour cela que te dresser sur les pieds de derrière, ensuite appuyer ceux de devant au mur, et te hausser le plus que tu pourras. Je commencerai par grimper le long de ton échine, puis, du haut de tes cornes, je me lancerai fort aisément sur le bord de ce puits; après quoi je t'aiderai de manière que tu pourras en sortir à ton tour. Le Bouc approuva l'expédient, et fit si bien, que le Renard sortit; mais celui-ci ne se vit pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, et de l'avertir en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui serait possible.

Il ne le paya pas même d'un *grand-merci*.
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi :
Dans le puits, beaux discours, tant qu'on est nécessaire;
Mais mon traité signé, le tien, c'est ton affaire.

Ne te plains point de l'état malheureux
Où ton entreprise te jette;
C'était à toi de voir avant qu'elle fût faite,
Ce qu'elle avait de dangereux.

FABLE CXXXV.

LE DUC ET LES OISEAUX.

Les Oiseaux, en plein jour, voyant le Duc paraître,
Sur lui fondirent tous à son hideux aspect.
Quelque parfait qu'on puisse être,
Qui n'a pas son coup de bec?

LE Duc, qui voyait qu'il était généralement haï de tous les Oiseaux, se retira, tout dépité, dans le creux d'un chêne, et n'osa plus se montrer que de nuit. Une fois seulement il se hasarda à voler en plein jour, mais il s'en trouva mal. Les Oiseaux ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils vinrent de toutes parts fondre sur lui, et depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun se fit un plaisir de lui donner son coup de bec.

L'espèce volatille,
Qu'on voit ici charger un Duc, objet d'horreur;
C'est la cour et la ville,
Qui vont se déchaîner contre un méchant auteur.

FABLE CXXXVI.

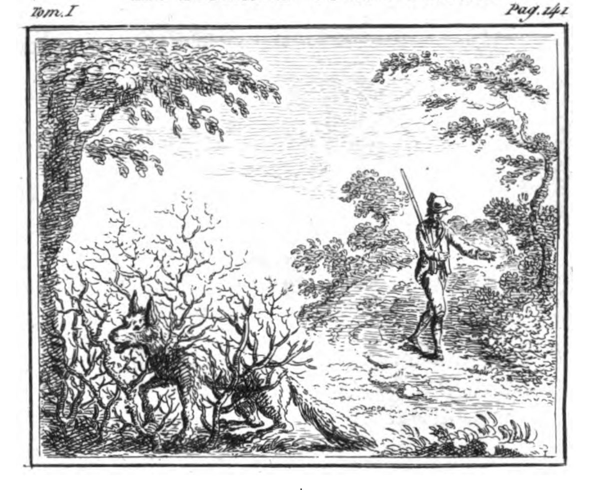
LE DAUPHIN QUI PORTE UN SINGE.

Le Dauphin sur son dos portait le Singe à nage,
Et reconnut au premi[illegible]
Qu'il n'était pas un homm[illegible]ue c'était un sot ;
Ainsi ne voulut pas s'en charger davantage.

Un Dauphin côtoyait de fort près, en nageant, le rivage de la mer. Bon, dit le Singe, qui l'apperçut, voici un moyen pour voir la pleine mer tout à mon aise : je ne l'ai jamais vue, et ainsi il faut que je me contente. Cela dit, il s'approche du rivage, ensuite il s'élance, et retombe sur le dos du poisson. Celui-ci, qui aime l'homme, crut qu'il en portait un, et mena le Singe assez loin. Là-dessus ce dernier, charmé de voguer sur l'océan, jette un cri de joie. A ce cri, l'autre lève la tête, envisage le Singe, et le reconnaît. Le Dauphin fit sauter sa charge en l'air d'un coup de queue, et se replonge aussitôt au fond de la mer.

Ignorant fourni d'impudence,
De loin semble tout autre ; on le prône, on l'avance ;
Mais a-t-on de plus près manié son esprit,
On le remet où l'on le prit.

Le Renard et le Buisson.



l'Homme et l'Idole.



FABLE CXXXVII.

LE RENARD ET LE BUISSON.

Du Renard poursuivi la patte se déchire
Contre un Buisson, qui dit, en s'éclatant de rire :
Ta coutume est de prendre, ami, pour ton repos,
Tu t'es venu ici prendre mal à propos.

Un homme donnait la chasse à un Renard : celui-ci recourut au buisson, et s'y réfugia, dans la pensée qu'il pourrait s'y soustraire à la vue de celui qui le poursuivait; mais lorsqu'il sentit que les épines du buisson le déchiraient : Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, quelle est mon imprudence, d'avoir eu recours à ce méchant? Hélas! je perds ici plus de sang que le chasseur même ne m'en eût fait répandre.

On ne sort pas franc d'un asile;
Il faut à mainte épine y laisser mainte ville.
L'hôte veut un tribut, peut-être une rançon.
Autant vaudrait se rendre au chasseur qu'au buisson.

On ne doit pas agir par-tout également.
La qualité des gens veut de la différence;
S'il est sûr avec l'un d'en user librement,
Un autre s'en fait une offense.

FABLE CXXXVIII.

L'HOMME ET L'IDOLE.

Quelqu'un las de prier un de ses Dieux frivoles,
Lui fend la tête en deux; il en sort des pistoles.
Quel caprice, dit-il; je n'en ai pas tant eu
Quand je l'ai respecté, que quand je l'ai battu.

Un homme ne bougeait des pieds de son idole; il la flattait, priait, conjurait. Aujourd'hui il brûlait de l'encens, demain il immolait des victimes; et pourquoi? Pour obtenir du Dieu quelque trésor; mais tout cela fort en vain : le Dieu sourd ne lui fit pas seulement présent d'une obole. Cependant l'homme, bien loin de s'enrichir, s'appauvrissait. Il ne se rebute point; il redouble ses soins, ses prières, ses offrandes, rien ne vient. Il persévère encore quelque tems, et sans fruit. Enfin, il perd patience, prend un lévier, et met, de désespoir, son idole en morceaux. Il en voit tomber des pièces d'or : Oh! oh! dit l'homme, en les ramassant, tout transporté de joie, qu'est-ce que ceci? voici vraiment un Dieu bien fantasque : aurais-je jamais pu croire que je devais plus gagner à le battre qu'à le prier?

Pour gagner certains cœurs, douceur est sans amorce;
On n'en a rien que par la force.
Delà les monts, dit-on, l'on connaît ce défaut,
Pour avoir, il est bon d'y parler un peu haut.

Doit-on être surpris, qu'afin qu'on s'enrichisse,
On aille jusqu'au crime, qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injustice,
Rarement amasse du bien.

FABLE CXXXIX.

LE BERGER ET LE LOUVETEAU.

Parmi tous ses mâtins, pour son propre dommage,
Un Berger laissa croître un Louveteau fort doux.
Il n'est ni prudent, ni sage
De mettre les brebis à la garde des loups.

UN Berger trouva un Louveteau que la Louve avait abandonné; il le prit et l'emporta dans sa cabanne; là il le nourrit, et l'éleva parmi les chiens, qui gardaient son troupeau. Il aurait beaucoup mieux fait de l'assommer, car le Louveteau, qui d'abord n'avait fait aucun mal tant qu'il s'était senti faible, ne fut pas plutôt loup, qu'après avoir étranglé les chiens, pendant que le Berger dormait, il courut se jeter sur les brebis, et les mit toutes en pièces.

N'élevez point de Loup, ni même de Renard;
Car, pendant que le tems s'écoule,
Il croît; puis, un beau jour, vous croque mainte Poule.
Commines dit qu'un grand en convint, mais trop tard.

FABLE CXL.

LE BŒUF ET LA VACHE.

Une Vache raillait, avec peu de justice,
Un Bœuf qn'à la charrue elle voyait tirer.
Mais, comme on la menait un jour au sacrifice :
Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vais labourer.

Un Bœuf suait à tirer la charrue sur un terrein fort pierreux. Une Vache en riait : Pauvre malheureux, lui criait-elle, je ne doute point que tu n'envies cent fois le jour mon sort ; avoue que tu voudrais te voir nourri et chéri, comme je le suis, sans essuyer la moindre fatigue ; comme elle parlait, un sacrificateur arrive, et lui fait prendre le chemin du temple pour la conduire à l'autel, et là l'immoler à son Dieu. Orgueilleuse, lui dit alors le Bœuf, ton sort me semble-t-il maintenant si digne d'envie ? Il est vrai que je viens de sauhaiter d'être à ta place ; mais confesse, à ton tour, que tu voudrais bien te voir à présent à la mienne.

Qui drape-t-on ici ? Ce faquin qui me raille,
Lorsque, par un édit,
Thémis va le livrer, sans bien et sans crédit,
Aux outrages de la canaille.

Le Pêcheur et les Poissons.



Le Laboureur et la Cigogne.



FABLE CXLI.

LE PÊCHEUR ET LES POISSONS.

Un Pêcheur en pêchant s'adonnait aux chansons ;
Puis, jetant son filet : Ces bizarres Poissons
De ma flûte, dit-il, nullement ne s'émeuvent,
Et sitôt qu'ils sont pris, ils dansent tant qu'ils peuvent.

Un Pêcheur assis sur le bord d'une rivière, jouait de la flûte : il pensait que les Poissons, charmés de ses accords, approcheraient de la rive, et si proche, qu'il pourrait les prendre à la main; mais il eut beau en jouer, pas un ne vint. Alors le Pêcheur prit ses filets, et les jeta dans la rivière. Aussitôt les Poissons entrèrent en foule. Poissons, leur dit l'autre en les tirant de ses rets, je m'étais imaginé que vous aimiez la musique ; mais je me suis bien apperçu qu'avec vous on trouvait mieux son compte à se servir de filets que de flûtes.

Douceur a rarement attiré des rebelles :
A leur devoir en vain, prince, tu les rappelles.
On est sourd à la flûte : amène le canon,
Bientôt tu les auras à ta discrétion.

Quoique tes vers soient beaux, tu te plains sans raison
De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.
Chaque chose a son tems : il faut savoir le prendre ;
Rien ne peut plaire étant hors de saison.

FABLE CXLII.

LE LABOUREUR ET LA CICOGNE.

A de méchans oiseaux le Laboureur subtil
Trouva dans ses filets une Cicogne unie,
Qui, lui criant merci : Tu mourras, lui dit-il ;
Il ne faut pas hanter mauvaise compagnie.

Un Laboureur tendit ses réseaux ; une Cicogne et quelques oiseaux de proie s'y abattirent. Alors l'homme les prit, et tua les derniers. Comme il se mettait en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontrait qu'elle n'était ni méchante, ni complice des brigandages que ceux parmi lesquels elle se trouvait prise avaient exercés, et partant, que c'était une injustice criante de vouloir, en la confondant avec eux, lui faire le même traitement qu'il leur avait fait. Tu mourras, répartit l'oiseleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en si mauvaise compagnie? Cela dit, il lui tord le col.

Les méchans ont des bons cent fois causé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux.
Quoiqu'à la vertu seule on t'ait vu l'ame ouverte,
Hante des scélérats, tu périras comme eux.

C'est ainsi que, surpris parmi des scélérats,
Vous aurez beau crier que de leurs injustices
Vous n'êtes point l'auteur ; on ne vous croira pas,
Les hanter, c'est se mettre au rang de leurs complices.

FABLE CXLIII.

LE SERPENT CONDUIT PAR LA QUEUE.

Le Serpent vit sa queue et sa tête en querelle ;
Car la queue, à son tour, voulut aller devant.
Mais s'en acquittant mal : O tête, lui dit-elle,
Menez-nous, je vous prie, ainsi qu'auparavant.

Un jour le Serpent vit sa queue s'élever contre sa tête. Quel orgueil ! disait la première à l'autre, de s'imaginer, comme vous faites, que je ne pourrais pas vous mener aussi bien que vous me menez ! comme si mon jugement était fort inférieur au vôtre : il y a assez de tems, ce me semble, que je vous suis ; suivez-moi maintenant à vôtre tour, et vous verrez si tout n'en ira pas beaucoup mieux. Cela dit, elle tire la tête et rebrousse chemin, heurte tout ce qui se trouve sur son passage ; ici se froisse contre une pierre ; là trouve des ronces qui la déchirent ; puis un peu plus loin va se jeter dans un trou. Elle n'eut pas fait vingt pas, que tout le Serpent fut en très-mauvais état. Alors elle se laissa gouverner, et convint, en suivant la tête comme à l'ordinaire, que tout était bien mieux conduit par elle que par la queue.

Citoyen, qui sentez votre sot d'une lieue ;
Qui taxez le conseil ; feriez ceci, cela,
Toujours mieux que la tête : apprenez, folle queue,
Que c'est ainsi jadis que celle-ci parla.

FABLE CXLIV.

L'ASTROLOGUE VOLÉ.

Un fourbe prédisait au milieu d'une place :
Quelqu'un vint, qui lui dit : Vous pénétrez fort bien
L'avenir, et savez fort mal ce qui se passe ;
Les voleurs sont chez vous, qui ne vous laissent rien.

Un voleur entra dans la maison d'un Astrologue. Cependant celui-ci se donnait en pleine place pour un prophète des plus clair-voyans dans l'avenir. Comme il s'y vantait d'avoir acquis, par l'inspection des astres, la connaissance de tout ce qui devait arriver dans les siècles les plus reculés ; un des assistans qui avait apperçu le voleur, l'interrompit. Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu sais l'avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne sais pas même le présent ? car enfin, mon ami, si tu le savais, tu courrois au plus vîte chez toi en chasser le voleur que je viens d'y voir entrer.

Ce fou qui suit ici les astres dans leur route,
Voit clair au firmament, et chez lui ne voit goute :
Riez de ce rêveur, et croyez que son art,
S'il eut quelques succès, ne les dut qu'au hasard.

FABLE CXLV.

LE BERGER MENTEUR.

Un Berger, ennemi de la mélancolie,
A faux et sans sujet, criait au loup toujours;
A la fin son troupeau pâtit de sa folie ;
Quand ce fut tout de bon, nul ne vint au secours.

Un Berger pour se récréer, criait de tems en tems au loup, quoiqu'il n'en vît point. A ses cris, les voisins accouraient, et l'autre les remerciait de la peine, et n'en faisait que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois : cependant il arriva qu'un jour le Loup vint effectivement fondre sur ses moutons; alors il se mit à crier tout de bon, et de toute sa force; mais il eut beau appeler à son aide, ses voisins, qui pensaient qu'il criait encore à faux, se gardèrent bien de venir au secours. Ainsi le Loup eut le tems d'étrangler tout le troupeau.

Evitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

Fais que la vérité règne en tous tes discours;
Des ruses d'un menteur on garde la mémoire ;
Et quand, dans ses besoins, il appelle au secours,
Quelque pressans qu'ils soient, on ne l'en veut pas croire.

FABLE CXLVI.

LA FOURMI, LA COLOMBE, ET LE CHASSEUR.

La Colombe sauva la vie à la Fourmi,
Qui, mordant par le pied l'Oiseleur ennemi,
Sauva pareillement la vie à la Colombe.
Jamais l'ingratitude en un bon cœur ne tombe.

Une Fourmi tomba par mégarde dans un ruisseau : comme elle s'y noyait, une Colombe qui l'avait apperçue, fit tomber dans l'eau quelque petite branche de l'arbre sur lequel elle était perchée. Ce fut pour l'autre comme un petit radeau, qui lui donna moyen de se sauver sur la rive. Dans le tems qu'elle abordait, un Chasseur y bandait son arc et y mirait la Colombe. Il allait la percer d'un coup de trait, lorsque la Fourmi reconnut le danger où était sa bienfaitrice. Alors elle accourut, et piqua l'homme au pied : au bruit que celui-ci fait en se retournant, la Colombe le découvre et s'envole. Ainsi celle qui lui devait la vie, la lui sauva à son tour, et lui rendit, par ce moyen, le bon office qu'elle en avait reçu.

Obligez, sans espoir même de récompense :
Un bienfait n'est jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous est rendu,
Et souvent dans le tems que le moins on y pense.

La Fourmi, la Colombe et le Chasseur.

Tom. I Pag. 150



Le Berger Menteur.

Pag. 149



Lorsque tu vois quelqu'un dans un péril extrême,
Si tu le peux, soit l'appui de ses jours,
Sauve-les ; que sais-tu si quelque jour toi-même
Tu n'auras pas besoin d'un semblable secours?

FABLE CXLVII.

LA POULE TROP GRASSE.

Une Poule faisait chaque jour un œuf frais,
Vivant de peu de grain qu'une Poule ramasse;
Et quand, pour la nourrir, on se fut mis en frais,
Elle ne pondit plus à force d'être grasse.

Une Poule pondait tous les jours un œuf à son maître. Elle m'en pondra deux, disait celui-ci en lui-même, si je lui donne double nourriture. Là-dessus le voilà qui lui jette et rejette du grain d'heure en heure, et en abondance. Mais qu'arriva-t-il ? La Poule, à force d'être bien nourrie, devint si grasse, que bientôt elle pondit moins, et enfin ne pondit plus.

Disette doit tenir un auteur en haleine ;
On y gagne, dit-on : desséchez donc ma veine,
Et faites jeûner le savant ;
Mais n'engraissez pas l'ignorant.

FABLE CXLVIII.

LA CORNEILLE ET LES OISEAUX.

La Corneille étala toute sa pauvreté,
Après qu'elle eut perdu son plumage emprunté.
N'en est-il pas ainsi de la plupart des belles,
Lorsque vous leur ôtez tout ce qui n'est pas d'elles ?

La Corneille fournit un jour ses ailes de plumes qu'elle avait ramassées dans divers nids d'oiseaux, et vint en faire parade devant ces derniers. Ceux-ci furent d'abord charmés de la bigarrure de son plumage ; mais dès qu'ils l'eurent considérée de plus près, chacun s'apperçut de la ruse. Et les Oiseaux, tout indignés, tombèrent aussitôt sur elle, et lui arrachèrent, à grands coups de bec, non-seulement les plumes qui leur appartenaient, mais encore les siennes propres. La Corneille, ainsi déplumée, se trouva si hideuse, qu'elle courut se cacher, et n'osa plus se montrer, même devant les corneilles.

Avis à vous, chercheurs de plumes,
Plagiaires auteurs ; combien de gros volumes
Fondraient chez vous en moins de rien,
Si chacun y venait revendiquer le sien ?

La Mouche.

Pag. 153



Mercure et le Bucheron

Pag. 154.



FABLE CXLIX.

LA MOUCHE.

Je voulais être soule, et voulais avoir chaud,
Dit la Mouche, et j'en ai par delà mon envie ;
Je meurs dans la marmite : hélas! en cette vie
L'on a trop peu toujours, ou trop de ce qu'il faut.

Une Mouche des plus gourmandes entra dans une cuisine, et là, pour manger tout son soul, se plongea dans la marmite ; elle y but et elle y mangea, mais sans mesure, et à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivresse :
Excès ; source de maux : pensez-y bien, jeunesse.
On se livre au plaisir ; mais qu'il en coûte cher !
Pour quelques momens d'or, combien de jours de fer !

Plonge-toi dans les voluptés ;
Mais en t'abandonnant à ta concupiscence,
Crains que tes jours précipités
Ne soient l'effet honteux de ton incontinence.

FABLE CL.

MERCURE ET LE BUCHERON.

Mercure au Bucheron qui perdit sa cognée,
En offrit d'or, d'argent, ou de fer, à son choix :
Il s'en tint à la sienne, et les eut toutes trois.
Probité reconnue, ainsi que témoignée !

Un Bucheron perdit sa cognée. Comme c'était son gagne-pain, le pauvre homme se désespérait. Mercure, touché de ses cris, vint à lui, et lui montrant une cognée d'argent : Ne serait-ce pas là, lui dit-il, la cognée que tu viens de perdre ? Non, répondit l'homme sans hésiter. Et cette autre ? reprit le Dieu en lui en faisant voir une seconde d'or. Ni celle-là, lui répartit-on. Ce sera donc celle-ci, poursuivit Mercure, en lui en découvrant une troisième de fer. Voilà, s'écria le Bucheron, celle que je cherche, et l'unique que je vous demande. Prends-la, lui dit le Dieu; et pour prix de ta bonne foi, emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força à les prendre toutes trois.

Qui d'entre vous, voyant la première coignée,
N'eût crié : C'est la mienne; et ne l'eût empoignée?
On s'en fût mal trouvé. Tout pesé mûrement,
Il n'est rien tel en tout que d'agir rondement.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te destine ;

Qui n'a dans ses projets ni foi ni probité,
Au lieu de réussir, y trouve sa ruine.

FABLE CLI.

LA POULE ET LE CHAT.

La Poule indisposée allait traînant les ailes;
Le Chat, trop curieux d'en savoir des nouvelles,
S'approche; elle lui dit, pour finir l'entretien:
Si vous vous en allez, je me porterai bien.

Une Poule avala par mégarde quelqu'insecte venimeux, et en tomba malade. Comme elle n'allait qu'en traînant l'aile, un Chat l'aborda: ma fille, lui dit-il d'un ton officieux, n'y aurait-il pas moyen de vous soulager? Oui, repartit la Poule, il en est un des plus sûrs; il ne tiendra qu'à toi de l'employer. Et ce moyen, quel est-il, ma chère, reprit le Chat? C'est, répondit l'autre, de vouloir bien te tirer à quartier, et le plus loin possible.

La Poule, près du Chat, n'eut pas tort de se plaindre;
Toujours, près du méchant, l'on a sujet de craindre;
L'on est fort redevable à son honnêteté;
Mais son éloignement fait notre sûreté.

FABLE XLII.

LE LION ET LES CHASSEURS.

Aux autres animaux le Lion en furie,
D'un trait venu de loin étant frappé, s'écrie :
Comment venir aux mains avec nos aggresseurs,
Si contre nous ils ont de pareils précurseurs ?

Un Lion se mit à la tête de quelques animaux, et marcha contre les Chasseurs, à dessein de les combattre. A son approche, ceux-ci décochèrent leurs traits contre lui, et le blessèrent d'un coup de flèche. Amis, dit le Lion, dès qu'il eut reconnu que la plaie était profonde, retirons-nous ; si nos ennemis nous portent de loin de tels coups, quels seront ceux qu'ils nous porteront de près ?

Fuis : mais que dis-je ? hélas ! la fuite est inutile ;
Ce méchant te nuira de loin comme de près :
En quel lieu, et sous quel asile
Ta vertu pourrait-elle échapper à ses traits ?

UR

,

imat
sein
i dé
ssére
s qu
, re
e lo
s pa

Le Pere de Famille et ses Enfans.

Tom. I Pag. 157.



La Mere et l'Enfant qui Crie.

Pag. 158.



FABLE CLIII.

LE PERE DE FAMILLE ET SES ENFANS.

Un père, à ses enfans qui s'entre-mangeaient tous,
Disait : Vous périrez avec votre divorce;
Ces verges, brin à brin, n'ont pas beaucoup de force;
Rien n'est plus ferme en gros; ainsi sera de vous.

Un Père de famille avait plusieurs enfans. Comme il se vit dans une extrême vieillesse, assez proche de sa fin, il les manda tous. Sitôt qu'il les vit assemblés, il prit plusieurs baguettes, et les lia toutes ensemble en faisceau, puis il le donna à l'aîné de ses enfans, et lui ordonna de le rompre. Celui-ci se mit en devoir de le faire; mais quelqu'effort qu'il fît à plusieurs reprises, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au second, et celui-ci au troisième, sans que ni les uns ni les autres en eussent pu rompre une seule baguette. Cela fait, le vieillard reprit le faisceau, et en sépara les baguettes; ensuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ses enfans, et leur commanda d'essayer une seconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le Père, quand j'aurai pris congé de ce monde, il en sera ainsi de vous. Tant que vous demeu-

rerez tous dans l'union, vous serez si forts que rien ne pourra vous ébranler; mais dès que vous serez désunis, vous vous affaiblirez de telle sorte, que le moindre choc suffira pour vous abattre.

A voir, sans union, mille et mille familles
Plaider, s'entre-manger, souvent pour des vétilles,
Qu'on connaît aisément que l'on n'y goûte point
Ce qu'Esope, si juste, a pensé sur ce point.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent;
Divisez-vous, vous périrez.

FABLE CLIV.

LA MERE ET L'ENFANT QUI CRIE.

Mon fils, si vous pleurez, le Loup vous mangera,
Dit la Nourrice : il vint dès que l'Enfant pleura;
Mais elle n'était pas si folle,
Que de lui tenir sa parole.

Un enfant était couché dans son berceau; il y jetait de tels cris, que sa mère en perdait patience, et le menaça de le donner à manger au loup, s'il ne se taisait. Sur ces entrefaites, un Loup, qui passait sous la fenêtre de la mère, entendit la menace. Alors il courut tout joyeux à la porte attendre la proie sur laquelle il comptait, mais assez mal à propos; car la mère ne l'eut pas plutôt découvert, qu'elle appela ses voisins. Ceux-ci bien armés vinrent au secours,

et à grands coups de bâton et de fourche, donnèrent bientôt la chassse au Loup.

Sur un friand repas le Loup comptait à tort.
Il en convint, forcé de battre la retraite,
Et dit : On ne tient point une promesse faite
Contre son intérêt, dans le premier transport.

Rassure ton esprit, perds ces craintes frivoles,
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquiéter;
On menace souvent, mais ce sont de paroles,
On ne veut rien exécuter.

FABLE CLV.

LE FERMIER ET LE CYGNE.

Un Cygne, qui connut que son maître peu fin,
S'en allait le tuer, le prenant pour une oie,
Se sauva par le chant qui présage sa fin;
Et son funeste cri devint un cri de joie.

Un Fermier tenait un Cygne, et croyait tenir une Oie. Comme il allait lui couper la gorge, le Cygne chanta; et l'homme, qui le reconnut à la voix, retira aussitôt le couteau. Cygne, lui dit-il en le caressant, aux Dieux ne plaise que j'ôte la vie à qui chante si bien.

Ainsi l'homme d'esprit qu'on n'a point entendu,
Se voit avec le sot quelquefois confondu;
Mais ouvre-t-il la bouche, un seul mot le désigne;
Et qui d'abord fut oie, est bientôt un vrai cygne.

FABLE CLVI.

LES BREBIS ET LES LOUPS.

Aux Brebis une fois disaient les Loups subtils :
Chassez tous ces mâtins ; à quoi vous servent-ils ?
Les Brebis obéirent,
Et les Brebis périrent.

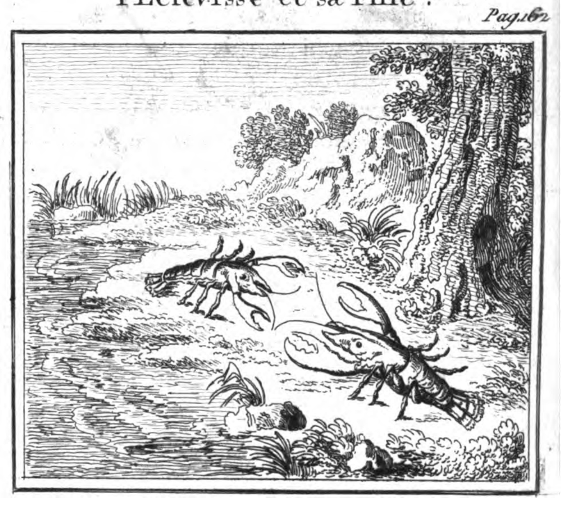
Un jour les Loups dirent aux Brebis : Amies, en vérité nous ne saurions concevoir comment vous pouvez supporter les mauvais traitemens que vos chiens vous font à chaque moment. De bonne foi à quoi vous servent ces brutaux à la queue de votre troupeau ? à vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mordre, et à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarrassez-vous-en, et sur l'heure ; car enfin, que craignez-vous ? N'êtes-vous pas assez fortes pour vous défendre seules contre quiconque voudrait vous nuire ? Sur ces discours, les Brebis se crurent en effet fort redoutables, et dans cette pensée, l'on courut aussitôt congédier les chiens ; mais on ne tarda guère à s'en repentir. Les Loups n'eurent pas plutôt vu les Chiens éloignés, qu'ils se jettèrent sur les Brebis, et les étranglèrent toutes.

Chassez-moi ces soldats, vous dit un Loup habile,
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile :
As-tu, par son conseil, chassé la garnison ?
Le Loup est le premier à brûler ta maison.

La Tortue et l'Aigle.



l'Ecrevisse et sa Fille.



FABLE CLVII.

LA TORTUE ET L'AIGLE.

Une Tortue était fière au dernier degré,
Et ramper lui semblait le plus grand des désastres :
Dans les serres de l'Aigle elle se sut bon gré
De se voir une fois au moins si près des astres.

Un jour la Tortue, qui se lassait de ne se traîner que sur des sables, pria l'Aigle de l'élever avec elle dans l'air, et le plus haut qu'il lui serait possible. Celle-ci, pour la contenter, la prit entre ses serres, et la porta au dessus des nuages les plus élevés. Ma reine, lui disait la Tortue, qui ne se sentait pas d'aise, sans doute que tous ces animaux, qui ne me regardaient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, si fort élevée au dessus d'eux. Tandis que celle-ci s'en faisait ainsi accroire, l'Aigle se lassa de la soutenir, ouvrit ses serres, et la lâcha ; alors on vit l'orgueilleuse Tortue tomber tout à coup sur des rochers, et y voler en éclats.

Tel plaisait le matin, qui le soir importune.
Un patron se dégoûte, adieu votre fortune.
Vous voilà sans crédit, sans dignité, sans bien.
Que de faquins perdus en perdant leur soutien!

N'aspire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naissance;
Le vol est dangereux, et celui qui commence,
N'est pas toujours sûr d'achever.

FABLE CLVIII.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

L'Écrevisse disait à sa fille rétive :
Il ne faut pas ainsi marcher à reculons ;
Elle lui répartit : Hé bien, ma mère, allons,
Montrez-moi le chemin qu'il vous plaît que je suive.

Vous devriez bien, disait l'Écrevisse à sa fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-tems en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons ; et que n'allez-vous en avant, comme font tous les autres animaux. Celle-ci lui répondit : Ma mère, je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me corrige, commencez par vous corriger vous-même la première.

Tes enfans vivent mal ; mais pourquoi te plains-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice ?
S'ils t'avaient vu pratiquer la vertu,
Ils ne marcheraient pas dans le sentier du vice.

On ne réforme point ses enfans par la langue :
C'est l'exemple qui les instruit.
Si bons que soient les mots, je siffle une harangue
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne suit.

FABLE CLIX.

LE CORROYEUR ET LE FINANCIER.

Le délicat voisin d'un puant Corroyeur
Plaïda pour l'éloïgner, et gagna son affaire;
Pendant qu'à déloger le Corroyeur diffère,
Le voisin s'accoutume à la mauvaise odeur.

Un Corroyeur vint se loger proche d'un financier. Celui-ci, qui ne pouvait supporter la mauvaise odeur des peaux de son voisin, lui intenta procès, et voulut l'obliger à s'éloigner de son voisinage. L'autre se défendit, appela de vingt sentences, chicana; en un mot, il fit si bien que l'affaire traîna en longueur. Cependant le financier s'accoutuma à l'odeur, et si bien, qu'après avoir regretté l'argent qu'il avait consumé mal-à-propos à plaider, il souffrit son voisin, et ne s'en plaignit plus.

Bientôt le délicat plaideur
Des peaux de son voisin ne sentit plus l'odeur:
Que conclure delà? Que ce qui semble rude,
Devient, avec le tems, plus doux par l'habitude.

FABLE CLX.

LE BOUVIER ET LA CHÈVRE.

Un Bouvier rompt la corne à la Chèvre, et le traître
La priant de ne point en parler à leur maître :
Hé, lui dit-elle, pauvre sot !
Le verra-t-il pas bien, quand je n'en dirais mot?

Un Bouvier frappa une Chèvre à la tête, et si rudement, qu'il lui rompit une de ses cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, et pria la Chèvre de n'en point parler au maître du troupeau. Hé, pauvre sot, répliqua l'autre, quand je serais assez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne?

C'est en vain que le sot veut couvrir sa bévue,
Dans le tems qu'elle est claire, et frappe notre vue :
Sans y perdre son tems, il ferait beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

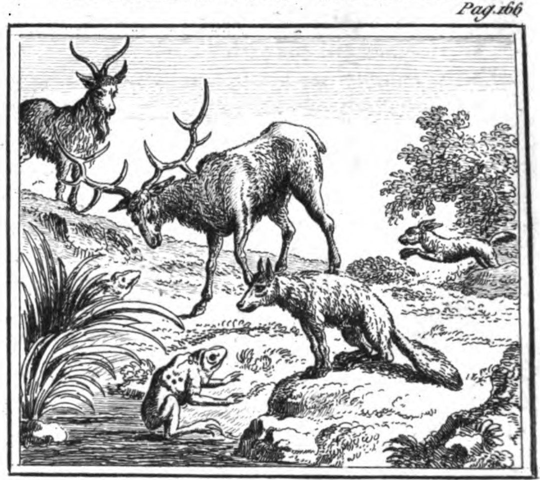
l'Ane Revétu de la Peau du Lion.

Tom.I *Pag.165*



Le Renard et la Grenouille.

Pag.166



FABLE CLXI.

L'ANE REVÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du Lion une fois l'Ane s'arme,
A tous les animaux donne une chaude alarme;
Et son maître lui dit, le connaissant au ton:
Vous faites le vaillant? Que de coups de bâton!

Un Ane se revêtit de la peau d'un Lion. Cela fait, il sortit du moulin, et de forêt en forêt courut, ainsi travesti, donner l'épouvante à tous les animaux. Dès qu'il se montrait, ceux-ci, qui pensaient qu'il fût en effet ce qu'il leur semblait être, prenaient la fuite tout effrayés. L'alarme était généralement parmi eux, lorsque le Meunier qui cherchait le baudet, le rencontra, comme il donnait la chasse aux lions mêmes. D'abord il le prit de loin pour un vrai lion, et en fut épouvanté; mais l'ayant considéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'âne qui passait, et reconnut ainsi la ruse. Alors il courut droit à lui, et sans autre compliment, le fit rentrer au moulin à grands coups de bâton.

L'Ane doublant le pas,
Regagna le logis: quelqu'un lui fit comprendre
Que, devant connaisseurs, un poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.

Pour cacher ce qu'on a de honteux et de bas,
Souvent d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert, où l'on ne songeait pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos espérances.

FABLE CLXII.

LE RENARD ET LA GRENOUILLE.

Parmi les animaux une Grenouille avide
Trancha de l'Hypocrate, et trompa le plus fin :
À voir sa bouche pâle, à voir son teint livide,
Je crois, dit le Renard, que c'est un médecin.

Une Grenouille apprit à connaître quelques simples qui croissaient sur les bords de son marais. Ensuite elle se mit en tête de faire croire aux animaux qu'elle avait, en fait de médecine, tout l'art d'un Esculape. Comme elle publiait par-tout qu'elle savait guérir infailliblement les maux les plus désespérés, un Renard, qui se trouvait attaqué d'une maladie très-dangereuse, eut recours à elle. Celle-ci le vit, et lui conta qu'elle avait fait des cures presque divines; guéri celui-ci; sauvé celui-là; peu s'en fallut qu'elle n'eût ressuscité. Le récit fini, elle exhorta le malade à s'abandonner entièrement à ses remèdes : ils devaient, disait-elle, en très-peu de tems, le tirer d'affaire. L'autre l'écouta avec grande attention, et la harangue finie, y fit cette réponse : Tu t'énonces si bien, lui dit-il

d'un ton moqueur, que, de tout ce que tu viens de me conter, j'en croirais, je te jure, plus de la moitié, sans la réflexion que j'ai faite à ton arrivée. Je t'ai vu les lèvres jaunes et livides, qui dénotent certainement chez toi une très-mauvaise disposition. Comment, ai-je dit alors, pourrait-on me guérir, quand on ne saurait se guérir soi-même? Cela dit, il lui tourne le dos, et la congédie.

Celle-ci pour savoir, n'eut qu'un babil frivole :
Le médecin, je crois, sortit de son école,
Lui, dont l'art, à coup sûr, guérit tout chez autrui,
Quand tout est, par malheur, incurable chez lui.

Combien de charlatans nous vantent leurs secrets?
Ce sont remèdes sûrs pour tous les maux extrêmes;
Mais ils souffrent les leurs en gens sages, discrets,
Ne pouvant se guérir eux-mêmes.

FABLE CLXIII.

LE JEUNE HOMME ET SA MAITRESSE.

Un galant s'en allait, plumé par sa maîtresse,
Qui dit à sa voisine, en la tirant à part :
Je ne pleure pas son départ,
Je pleure son manteau qu'à regret je lui laisse.

Un jeune Cavalier accourut au logis d'une femme qu'il aimait éperdûment. Sitôt qu'il y fut entré, il quitta son manteeu, puis il se mit à parler de son amour, et passa ainsi la journée avec sa belle. Le soir, comme il se retirait,

l'autre lui fit entendre qu'elle avait besoin de quelqu'argent, pour faire certaines emplettes : le galant lui ouvrit sa bourse; aussitôt on la lui prit toute entière. Un moment après, la Dame eut si grande envie de la bague qu'il portait au doigt, qu'elle la lui demanda, et l'eut. Alors le cavalier, qui n'avait plus rien à donner, remit son manteau sur ses épaules, prit congé d'elle et sortit. Cependant la belle fondait en larmes et se désespérait. A ces cris une de ses voisines, qui avait remarqué le départ du jeune homme, accourut, et crut la consoler, en lui disant que son amant ne tarderait guère à revenir. Eh, ma chère! s'écria l'autre toute désolée, ce n'est pas sa personne que je regrette, c'est ce manteau que je lui vois remporter.

L'Amant eût-il laissé pourpoint, veste et manteau,
La coquette eût pleuré, même en prenant sa peau :
Belle a beau recevoir, main pleine elle s'afflige ;
Plus elle obtient, plus elle exige.

FABLE CLXIV.

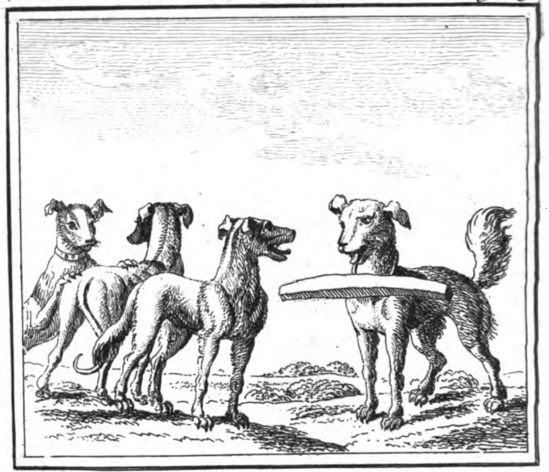
LA FEMME QUI TOND SA BREBIS.

La Brebis que tondait sa maîtresse inhumaine,
Disait de tems en tems, se sentant écorcher :
Si vous voulez ma vie, appelez le boucher;
Appelez le tondeur, si vous voulez ma laine.

Une Femme tondait sa Brebis, ou pour mieux dire l'écorchait, tant elle s'y prenait mal. Ce-

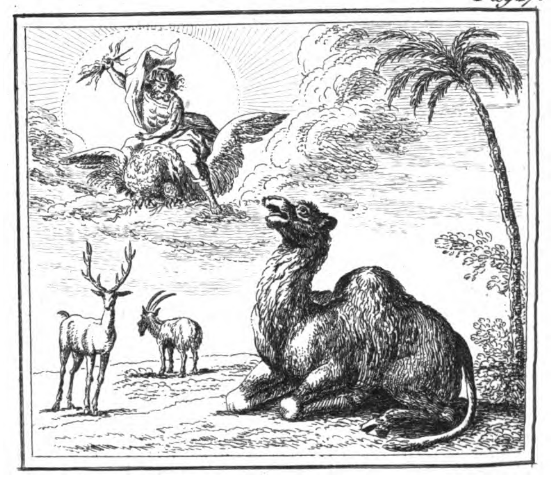
Le Chien qui porte un Bâton au Cou.

Tom. I Pag. 169



Le Chameau qui se plaint à Jupiter.

Pag. 170



pendant la Brebis lui criait : Et de grace, si vous voulez avoir ma peau, mandez le boucher; mais si vous n'en voulez qu'à ma laine, faites venir le tondeur.

On avait sujet de crier.
Dans le métier d'autrui nul n'est bon ouvrier,
Que chacun donc toujours, renfermé dans sa sphère,
Ne se mêle jamais que de ce qu'il sait faire.

FABLE CLXV.

LE CHIEN QUI PORTE UN BATON AU COL.

Quelqu'un fit mettre au col de son Chien qui mordait,
Un bâton en travers; lui se persuadait
Qu'on l'en estimait plus, quand un Chien vieux et grave
Lui dit : On mord en traître aussi souvent qu'en brave.

Un Chien hargneux mordait tous les passans. Son maître fut averti des désordres qu'il causait : pour les prévenir, il lui suspendit un bâton au travers du col, et cela dans la vue d'avertir un chacun, qu'on eût à se donner de garde de lui. Le Chien qui s'imaginait que ce qu'il portait était une marque d'honneur, marchait le long des rues, tête levée, et ne regardait qu'avec mépris les autres Chiens. Un d'entr'eux ne put souffrir son impertinente vanité, et lui dit : Pauvre sot ! quel est ton égarement de t'énorgueillir ainsi de ce qui devrait t'humilier ?

On ne t'a donc point dit, que ce que tu portes au col est moins la marque de ton courage, que celle de ta méchanceté.

Ce Chien mal à propos ici se glorifie
De ce qui marque sa fureur ;
C'est ainsi, parmi nous, que, de son infamie,
Plus d'un écervelé prétend tirer honneur.

Tu te fais redouter, et tout bouffi d'orgueil,
Tu prétends qu'en bravoure aucun ne te surmonte ;
Mais où tu mets ta gloire, appréhende un écueil,
Tu peux t'y briser avec honte.

FABLE CLXVI.

LE CHAMEAU QUI SE PLAINT A JUPITER.

Le Chameau veut avoir des cornes sur le front,
Et Jupiter lui dit : Qu'en avez-vous affaire ?
Il est vrai, les taureaux pour leur défense en ont,
D'autres en ont aussi, qui n'en savent que faire.

Un jour le Chameau se plaignit à Jupiter de ce que les Dieux avaient donné des cornes au taureau, tandis qu'il n'avait, lui, que des oreilles. Il me semble, disait le mécontent, que des cornes me siéraient aussi bien qu'à cet animal, et que tout n'en serait que mieux, si je les voyais placées sur ma tête ; elles pourraient m'y servir tout à la fois d'ornement et de défenses. Sa plainte finie, il crut que Jupiter y aurait

égard, mais le contraire arriva. Le Dieu, choqué de sa folle remontrance, loin de lui donner des cornes, comme il l'en priait, lui raccourcit encore les oreilles.

Cessez, hommes, cessez de reprocher aux Dieux,
Qu'ayant tout fait très-bien, ils pouvaient faire mieux.
Ce Chameau rebuté vous fait assez connaître,
Que, dans cet univers, tout est comme il doit être.

Prends garde que ton cœur ne cède
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux.
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien, et souvent perd tout ce qu'il possède.

FABLE CLXVII.

LA JEUNE VEUVE.

Un jeune homme bien fait par moi t'est préparé,
Dit un père à sa fille, au deuil qui la consomme,
Pleurant son époux mort; quand elle eut bien pleuré,
A la fin elle dit: Mon père, et le jeune homme?

Une jeune femme vit mourir son époux, et en parut inconsolable. Comme elle se désolait, son père, homme de bon sens, l'aborda, et feignit qu'un de ses voisins la demandait en mariage. Il le lui représenta jeune, bien fait, spirituel; en un mot, si propre à lui faire oublier celui qu'elle venait de perdre, qu'elle ouvrit l'oreille, écouta, et pleura moins. Bientôt elle ne pleura plus. Enfin comme elle vit que son

père, content de la voir moins affligée, se retirait, en gardant le silence sur l'article qui l'avait consolée : Et ce jeune homme si accompli que vous me destiniez pour époux, dit-elle avec dépit, vous ne m'en parlez plus, mon père ?

Qu'au nom d'un autre époux, la belle ouvrant l'oreille,
Perde le souvenir de son premier mari,
Et cesse de pleurer, ce n'est grande merveille.
Il n'est veuve en ces lieux, qui dans tel cas n'eût ri.

FABLE CLXVIII.

LE BERGER ET LA BREBIS.

Je vous donne ma laine, et vous donne mon lait,
Disait à son pasteur la Brebis : Hé, pécore !
Je pourrais vous tuer ; cependant, l'ai-je fait ?
J'ai beau payer, dit-elle, hélas ! je dois encore.

Un Berger, sa houlette à la main, en frappait rudement une de ses brebis. Je vous donne de la laine, et du lait, s'écriait celle-ci. Quand je ne vous fait que du bien, ingrat, avez-vous bien le cœur de ne me faire que du mal ? Ingrate vous-même, répartit le Berger d'un ton hautain, vous qui ne me tenez point compte de la vie que ma bonté vous laisse, quand il ne tient qu'à moi de vous l'ôter à chaque instant.

Sacrifiez-vous pour un grand,
N'épargnez ni vos biens, ni même votre sang ;
Quoique vous ayez fait, hélas ! Brebis, peut-être,
Vous devrez, en comptant, encore à votre maître.

se re
e qui
com-
t-elle
ère?

eille,

S,

Les deux Amis qui vendent la peau de l'Ours.

Tom. I *Pag. 173*



Le Pot de terre et le Pot de Fer.

Pag. 174



FABLE CLXIX.

LES DEUX AMIS QUI VENDENT LA PEAU DE L'OURS.

Deux amis voyageaient, et rencontrent un Ours;
L'un gagne un arbre haut, l'autre tout plat se couche;
Ainsi, sans les blesser, va l'animal farouche:
On se sauve souvent par différens détours.

Un Fourreur avait besoin de la peau d'un ours. Ne vous mettez pas en peine, lui dirent deux de ses voisins, nous allons tout de ce pas dans la forêt voisine vous en tuer un des plus gros. Cela dit, et marché fait pour la peau qu'ils devaient livrer, ils partent, et arrivent dans la forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un Ours sort de sa tannière, et vient droit à eux. Nos deux braves oublient le marché, et ne pensent qu'à se sauver : l'un grimpe sur un arbre ; l'autre, qui sait que l'ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, se couche par terre, retient son haleine, et contrefait le mort. L'Ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne, et le prenant pour un cadavre, passe et s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre descend de l'arbre, et vient demander à son camarade ce que l'Ours lui avait dit à l'oreille, lorsqu'il s'en était approché de si près. Qu'on ne doit jamais, répartit celui-ci

à demi-mort, vendre la peau d'un Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans son camp jamais ne nous étonne ;
On le cherche. Vient-il ? on s'assemble, on raisonne ;
Il n'est pas tems, dit-on, de risquer le combat.
Si l'on était battu, que deviendrait l'état ?

FABLE CLXX.

LE POT DE FER ET LE POT DE TERRE.

Le Pot de fer nageait auprès du Pot de terre,
L'un en vaisseau marchand, l'autre en vaisseau de guerre.
L'un n'appréhendait rien, l'autre avait de l'effroi,
Et tous deux savaient bien pourquoi.

Le Pot de fer dit un jour au Pot de terre : Frère, ne verrons-nous jamais que le coin d'une cuisine ? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter, et d'ailleurs, on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le pays, et si tu as la même curiosité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette rivière qui passe au pied du logis ? il nous faudra y entrer ; cela fait, nous nous y laisserons emporter par le courant de l'eau : de cette manière, nous pourrons faire en très-peu de tems beaucoup de chemin, et cela, comme tu vois, sans fatigue. L'autre, fort satisfait de l'expédient, sortit, entra dans l'eau avec le Pot de fer, et le suivit ; mais il n'alla pas loin. Son camarade, qui flottait, tantôt à droite et tantôt à gauche, le heurtait à tous

momens. Le Pot de terre ne fut pas à trente pas du bord, qu'il ne fut que pièces et morceaux.

Ne fais rien qui t'engage à former un débat
Avec les puissans de la terre ;
Le plus foible toujours sous le plus fort s'abat;
Le fer brise aisément le verre.

Ainsi mal à propos petit prince se brise
Aux côtés d'un grand roi.
Ceci vous dit : Malheur à qui s'avise
D'approcher de trop près d'un plus puissant que soi.

FABLE CLXXI.

LE SAVANT ET LE SOT.

Pouvez-vous tant aimer la retraite et l'étude?
Dit le Sot au Savant, qui, d'un ton de mépris,
Lui répond : Quand tu viens troubler ma solitude,
Tu m'en fais d'autant mieux reconnaître le prix.

Un Philosophe méditait dans son cabinet. Un Sot l'y trouva seul, et en fut tout surpris. La raison, lui dit-il, qui peut vous porter à tant aimer la retraite? Je ne la concevrais pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrais en moins d'un instant, repartit l'autre en lui tournant le dos, si tu savais ce que ta présence et celle de tous tes pareils me fait souffrir.

Le savant a toujours semblé trop solitaire;
Cessez de le blâmer, ridicule vulgaire :
Il le serait bien moins, s'il était moins de sots,
Et s'il était un bien plus doux que le repos.

FABLE CLXXII.

LA MAUVAISE VOISINE.

Avecque ses voisins une femme en querelle
Criait, sans qu'un moment on pût vivre avec elle ;
Hélas ! dit le mari, voyez donc où j'en suis,
Moi qui passe avec elle et les jours et les nuits.

Une Femme acariâtre cherchait à tous momens querelle à ses voisins, et toujours mal à propos. Ceux-ci s'en plaignaient à son mari ; Oh ! la méchante femme, lui disaient-ils ; elle ne fait que gronder, crier, tempêter, et cela tant que le jour dure. Eh, le moyen qu'on puisse vivre avec cette Mégère ? Eh, le moyen, répliqua le mari, que j'y puisse vivre, moi qui me vois obligé de passer avec elle, non-seulement les jours, mais encore les nuits ?

Le Ciel vous garde, époux, d'une femme qui crie
Toujours mal à propos ;
Et croyez qu'aux Enfers il n'est point de furie
Près de qui l'on ne fût beaucoup plus en repos.

Le Taureau et le Bouc.



Le Singe et ses Enfans.



FABLE CLXXIII.

LE TAUREAU ET LE BOUC.

Le Bouc s'oppose en lâche au Taureau malheureux,
Qui voulait du Lion éviter la poursuite.
Il arrive souvent que ceux qui sont en fuite
Ne sont pas bien reçus des cœurs peu généreux.

Le Lion poursuivait un Taureau : celui-ci, pour se sauver, voulut se réfugier dans la loge du Bouc ; mais ce dernier lui en barra la porte, et osa même lui présenter ses cornes. Lâche, lui dit le Taureau en se retirant, si tu n'avais apperçu celui qui me poursuit, tu te donnerais bien de garde de me repousser de la sorte ; crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurais bien de force, si j'avais le tems de l'employer contre toi.

De lâches alliés ferment ainsi leur ville
Au vaincu, qui, chez eux, cherche en vain quelqu'asyle :
Veut-il entrer, il voit hausser le pont-levis ;
On l'eût baissé, s'il eût battu les ennemis.

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême,
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fais ce que tu voudrais que l'on fît pour toi-même.

FABLE CLXXIV.

LE SINGE ET SES ENFANS.

JUPITER fit un jour assembler tous les animaux devant son tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux aurait de plus beaux enfans. Toutes les bêtes obéirent à cet ordre. Les oiseaux y vinrent; les poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les bêtes, en voyant les fessses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Votre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matière; c'est à Jupiter à déterminer, et c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le méritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens, qu'ils me semblent dignes d'être préférés à tous les autres. Jupiter même, avec tout son sérieux et toute sa gravité, ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il entendit ce petit discours du Singe, qui paraissait charmé de la beauté et de la bonne grace de ses petits.

A chérir tes enfans la nature te porte;
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts;
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.

FABLE CLXXV.

LE PÊCHEUR ET LES POISSONS.

Quelquefois la grandeur incommode les grands.
Un Pêcheur avait pris des poissons différens :
A travers le filet tous les menus passèrent ;
Au lieu que tous les gros dedans s'embarassèrent.

Un Pêcheur n'eut pas plutôt jeté ses filets dans la mer, que les poissons, gros et petits, y entrèrent en foule. Dès qu'ils s'y virent pris, ils cherchèrent à s'en tirer ; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Les petits passèrent fort aisément au travers des mailles, dont les ouvertures se trouvaient encore trop larges pour eux ; mais les gros n'en purent faire autant. Comme ils ne trouvaient par-tout que des issues trop étroites, ils restèrent au fond des rets à la merci du Pêcheur, qui les y prit tous.

Aux gros comme aux menus le filet est ouvert ;
Grandeur donc ici bas nuit plus qu'elle ne sert:
Sans embaras, nos gens en fuite,
Je me sauve où le chef périt avec sa suite.

FABLE CLXXVI.

LA TAUPE ET SA FILLE.

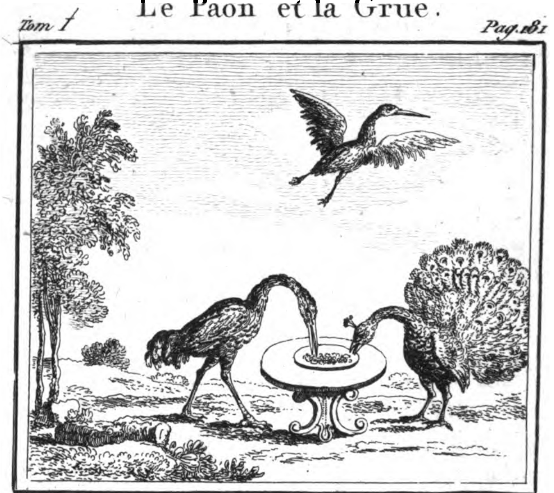
La Taupe faisant vanité
De voir clair ; sa mère l'écoute,
Qui lui répond : En vérité,
Ma fille, vous ne voyez goutte.

Un Laboureur poursuivait une Taupe, dans le dessein de la tuer : celle-ci qui, faute d'yeux, avait peine à se conduire, fuyait vers son trou du mieux qu'elle pouvait. Ma mère, lui cria sa fille, il est impossible que vous vous sauviez, si quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc et je vous menerai droit où vous voulez aller. Eh, ma fille, répliqua l'autre, comment pourrais-je te prendre pour guide, quand je sais que tu ne vois pas toi-même plus clair que moi ?

C'est ainsi que souvent, qui ne voit rien chez lui,
S'imagine tout voir dans la maison d'autrui :
Tel veut me démêler d'épineuses affaires,
Qui vient, à son égard, d'embrouiller les plus claires.

Le Paon et la Grue.

Tom. I Pag. 181



Le Tigre et le Loup.

Pag. 182



FABLE CLXXVII.

LE PAON ET LA GRUE.

Le Paon soupait avec la Grue,
Et comme il se vantait pendant tout le repas,
Elle lui répondit, sans en paraître émue :
Vous le portez bien haut, mais vous volez bien bas.

Un jour le Paon traita la Grue avec profusion. Comme la bonne chère commençait à l'échauffer, il se mit à discourir de ce qui le distinguait des autres oiseaux. Ensuite, pour montrer à son amie quels avantages il avait sur elle, il étala sa queue, et lui en fit remarquer toute la bigarrure. Voisin, dit la Grue, piquée de la vanité de son hôte, je conviens avec vous que mon plumage est en beauté fort au dessous du vôtre ; mais quand je fais réflexion que, tandis que vous ne volez qu'avec peine sur le toit d'une maison, je m'élève, moi, au dessus des nues, je m'en console, je vous jure, fort aisément.

Ne t'énorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paraît en toi sans égale,
Regarde tes défauts, et si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, vois ce qui te ravale.

Ceci nous dit qu'un sot ne trouva pas son compte
A vouloir sous ses pieds ranger l'homme d'esprit ;
Tel vanta devant lui son argent, son crédit,
Qui, payé d'un bon mot, se tut couvert de honte.

FABLE CLXXVIII.

LE TIGRE ET LE LOUP.

Le Tigre allant tout seul à la chasse autrefois,
Reçut un coup de flèche ; et la chasse finie,
Le Loup faisant le doux, lui dit en fin matois :
Il aurait mieux valu chasser en compagnie.

Le Tigre assembla les animaux de son voisinage, puis il se mit à leur tête, et marcha contre les chasseurs, dans le dessein de tirer raison des insultes que ces derniers leur faisaient tous les jours. Lorsqu'il se vit, avec sa troupe, en leur présence : Mes amis, dit-il aux animaux, je veux ici me distinguer, et aller, moi seul, attaquer nos ennemis. Je me sens assez fort pour leur donner la chasse sans votre aide ; ainsi gardez-vous bien de me suivre, et demeurez-là, je vous prie. Le Loup lui remontra qu'il s'allait perdre mal à propos, et qu'il ne pouvait pas être, lui seul, plus fort que les Chasseurs, au lieu que, s'ils allaient, tous ensemble, fondre sur eux, il les mettraient aisément en pièces. Malgré ces remontrances, l'autre s'en fit accroire, et courut droit aux Chasseurs. Ceux-ci ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils firent pleuvoir sur lui une grèle de flèches, l'une desquelles l'atteignit, et lui fit une plaie fort profonde. Alors il fut obligé de tourner le dos, et

de retourner, tout confus, vers le Loup, qui blâma bien plus la témérité du Tigre, qu'il ne plaignit son malheur.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occasions tu nous as fait connaître
Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais;
Mais dans quelqu'une enfin crains de trouver ton maître.

Chez le sage soldat ce qu'on nomme courage,
N'est dans l'écervelé qu'une indiscrète rage :
Ne portez donc jamais la valeur à l'excès;
Rarement téméraire eut un heureux succès.

FABLE CLXXIX.

LES PASSAGERS ET LE PILOTE.

Un vaisseau périssait; et comme en ce naufrage,
Chacun faisait des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageaient cria : Ne laissons pas,
En faisant bien des vœux, de remuer les bras.

Un Vaisseau poussé par la tempête vint échouer sur la côte, et là s'entrouvrit. Comme il était sur le point d'être submergé par les vagues, les Passagers qui s'y étaient embarqués jetoient de grands cris, et se désespéraient. Ils auraient pu songer à chercher les moyens de se sauver; mais la peur les troublait à tel point, qu'ils ne pensaient, les mains levées contre le Ciel, qu'à implorer le secours des Dieux. Cependant le Pilote leur criait, en quittant ses

habits : Amis, s'il est bon de montrer ses bras à Jupiter, il ne l'est pas moins, dans le péril où nous sommes, de les tendre à la mer. Cela dit, il s'y jette, et fait si bien, qu'à force de nager, il gagne la côte; il ne s'y fut pas plutôt sauvé, qu'il vit la mer engloutir, avec le vaisseau, ceux qui n'avaient eu d'autre ressource que celle de leurs vœux.

Profitez de ceci, vous dont la nonchalance
Attend, les bras croisés, tout de la Providence;
Des vagues, en nageant, celui-ci se tira;
Aide-toi, dit le Ciel, et le Ciel t'aidera.

FABLE CLXXX.

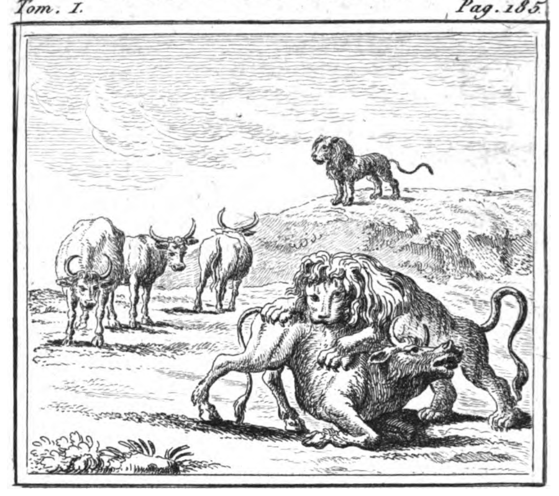
LE LOUP ET LA BREBIS.

Le Loup, mordu du Chien, dit au Mouton : De grace,
J'ai soif, apporte-moi de l'eau dans une tasse.
Mais quand j'aurai, dit l'autre, eu soin de ta boisson,
Peut-être voudras-tu manger ton échanson.

Un Loup que des chiens avaient long-tems poursuivi, se trouva si recru de lassitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque distance d'un ruisseau où une Brebis se désaltérait. Comme il mourait de soif et de faim, et que les forces lui manquaient à tel point, qu'il ne pouvait passer outre pour chercher ce qui lui était nécessaire, il appela la Brebis, et la pria de lui apporter à boire. Son dessein était de la croquer

Le Lion et le Taureau.

Tom. I. *Pag. 185.*



Le Sapin et le Buiſſon.

Page. 186.



dès qu'il aurait bu; et, par ce moyen, de mettre remède à tout. Mais celle-ci, qui s'en doutait, se garda bien de sortir de l'endroit où elle était. Ami, lui cria-t-elle, je te secourrais, tout Loup que tu es, très-volontiers; mais comme tu me parais avoir autant besoin de chair que d'eau; je pense que je ferai beaucoup mieux de m'éloigner de toi, que de m'en approcher. Cela dit, elle se retira à grande hâte, et laissa le Loup crier tout autant qu'il lui plut.

Tenez-vous loin du Loup : souvent on se compose;
On vous mande; l'on a, dit-on, besoin de vous;
Mais êtes-vous entré, l'on ferme les verroux,
Pour parler d'autre chose.

FABLE CLXXXI.

LE LION ET LES TAUREAUX.

Contre quatre Taureaux unis et préparés,
Les forces du Lion ayant été frivoles,
Il les sépara tous par de belles paroles,
Et les déchira tous, les ayant séparés.

QUATRE Taureaux avaient coutume de paître toujours tous quatre ensemble; ils ne se quittaient jamais, vu la nécessité où ils se trouvaient de se donner de garde d'un Lion qui rodait dans la forêt voisine, et là, n'attendait que l'occasion de les surprendre. Celui-ci, qui les voyait sur leurs gardes, et toujours prêts à lui

tenir tête, eut recours à la ruse : d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer; ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étaient; il ne l'eut pas plutôt fait, que les Taureaux, qui se crurent, par cette retraite, hors de danger, se séparèrent et s'écartèrent dans la prairie, qui deçà, qui delà. Le Lion revint aussitôt sur ces entrefaites, et fondit sur eux. Comme il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre tous quatre en pièces.

La concorde est un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien;
On périt quand on se divise.

Les Taureaux séparés, le Lion les accable.
Voisins d'un prince formidable,
C'est ainsi que vous périssez,
Dès que, mal à propos, vous vous désunissez.

FABLE CLXXXII.

LE SAPIN ET LE BUISSON.

Le Buisson se fâcha de l'orgueil du Sapin,
Et son humilité s'en étant indignée,
Plus bas que moi, dit-il, je te puis voir enfin,
Si le Bucheron vient avecque sa cognée.

Le Sapin insultait au Buisson : Vil avorton de la nature, lui criait-il, vois jusqu'où je porte

ma tête ; considère quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non-seulement je puis fournir des mâts aux vaisseaux, mais encore des poutres aux palais et aux temples. D'ailleurs, à quels usages ne suis-je point propre ? mais toi, chétif arbrisseau, élevé tout au plus à quatre pieds du champ où je te vois sécher, quelle utilité peut-on tirer de toi? Nulle, répliqua le Buisson ; mais ce qui m'en console, c'est que je crains un peu moins que toi cet homme qui vient droit à nous : c'était un Bucheron ; celui-ci fit bientôt changer de langage au Sapin. En effet, il se servit si bien de sa cognée contre lui, qu'il le sapa en très-peu de tems par le pied, et le renversa par terre. Cela fait, il se retira sans toucher au Buisson, dont il ne pouvait tirer aucun usage.

Tandis que le Buisson échappe,
Le Sapin tombe aux pieds de l'homme qui le sape.
Par un nouvel exemple, Ésope nous instruit,
Que le petit se sauve où le puissant périt.

Songe que tout est périssable.
Vivre tranquillement, c'est tout ce qu'il nous faut ;
Un état médiocre est souvent préférable
A ces rangs élevés d'où l'on tombe de haut.

FABLE CLXXXIII.

LE MILAN ET LES PETITS OISEAUX.

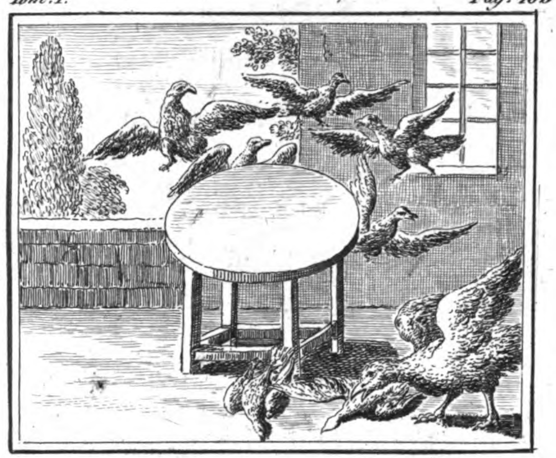
Le Milan une fois voulut payer sa fête ;
Tous les petits Oiseaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'assistance était prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

Un jour le Milan invita les petits Oiseaux à se trouver chez lui au festin qu'il leur y avait, disait-il, préparé, pour solemniser le jour de sa fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, et se mirent ainsi follement à la merci du Milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vu arrivés, qu'il fondit sur eux, et les croqua tous l'un après l'autre.

Lorsqu'à quelque festin l'ennemi te convie,
Prends soin de le payer d'un *je vous remercie :*
Peut-être est-il de bonne foi ;
Mais ne t'y pas trouver, c'est le plus sûr pour toi.

Le Milan et les Petits Oiseaux.

Tom. I. Pag. 188



l'Avare et le Passant.

Pag. 20.



FABLE CLXXXIV.

LE HÉRISSON ET LE SERPENT.

Le Serpent trop civil, par une grace extrême,
Reçoit le Hérisson ; après il s'en repent :
Sortez d'ici, dit le Serpent ;
L'autre, comme un ingrat, sortez d'ici vous-même.

UN Hérisson que des chasseurs poursuivaient, se coula sous une roche où le Serpent se retirait, et pria celui-ci de souffrir qu'il s'y cachât ; ce qu'on lui accorda très-volontiers. Les chasseurs retirés, le Serpent, qui se trouvait fort incommodé des piquans du Hérisson, lui remontra qu'il pouvait se retirer, sans péril, où bon lui semblerait ; ensuite il le pria de sortir de son trou. Moi sortir, répartit l'autre ? les Dieux m'en gardent. Apprenez, insolent, que j'ai ici autant et plus de droit que vous. Comme celui-ci était le plus fort, il ne lui fut pas difficile de prouver net ce qu'il avançait.

L'autre eût pu répliquer ; mais s'il l'eût fait, sur l'heure,
On vous l'aurait encor chassé de sa demeure ;
Il se tut, et fit bien : songez à l'imiter ;
Raisons chez le méchant ne font que l'irriter.

FABLE CLXXXV.

LE PÊCHEUR ET LE PETIT POISSON.

Un Pêcheur sentit bien en retirant sa ligne,
Qu'elle ne pesait guère, et c'était mauvais signe :
Un si petit poisson ne lui fit pas grand bien ;
Mais il vaut mieux avoir peu de chose que rien.

Un Pêcheur jeta sa ligne dans une rivière, et y prit un petit Poisson. Celui-ci lui représenta sa petitesse, et le pria de le lâcher, sur le serment qu'il lui faisait de revenir plus gros, quelques semaines après, mordre son hameçon. C'était chose qui devait, disait-il, lui tourner à profit, puisqu'il y pourrait trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne sais pas, lui répondit l'autre, si tu serais assez sot pour me tenir parole ; mais je sais bien, moi, que je ne le suis pas assez pour m'y fier, et pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir.

Si petite que soit l'aubaine,
Garde-toi de lâcher une prise certaine;
Car qui la laisse, s'en repent :
Mieux vaut denier venu que trésor qu'on attend.

Ce qui te paraît sûr, doit seul te mettre en peine ;
Il n'est pas d'un esprit bien sain
De quitter un profit certain,
Pour une espérance incertaine.

Le Pêcheur et le Petit Poisson.



l'Avare et l'Envieux.



FABLE CLXXXVI.

L'AVARE ET L'ENVIEUX.

L'Oracle avait prédit que ce que l'un voudrait,
L'autre l'aurait au double; et par un vœu barbare,
L'Envieux demanda qu'on lui crevât l'œil droit,
Afin que l'on crevât les deux yeux à l'Avare.

JUPITER voulant connaître à fond les sentimens des hommes, envoya Apollon sur la terre, pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare et un Envieux. Il leur dit, de la part de Jupiter, qu'il avait ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderaient, à condition que le second aurait le double de ce que le premier aurait demandé. Cette circonstance fut cause que l'Avare ne put jamais se résoudre à rien demander, dans l'appréhension qu'il eut que l'autre ne fut mieux partagé que lui; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, selon les conventions d'Apollon.

L'avidité d'avoir est un mal sans remède.
L'Avare n'est jamais content de son destin;
Il se sent rongé de chagrin,
De tout ce qu'un autre possède.

Celui-ci, pour troubler les plaisirs de l'Avare,
L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre;
Mais il ne perd qu'un œil, et plus d'un envieux,
Pour vous en ôter un en voudrait perdre deux.

FABLE CLXXXVII.

L'ASSASSIN QUI SE NOIE.

Un meurtrier, fuyant son juge et son bourreau,
Evite cent périls, nul prévôt ne l'attrape.
A la fin il se noie en passant un ruisseau,
Tant il est mal aisé qu'un meurtrier échappe.

Le Prévôt poursuivait un Assassin : Celui-ci fuyait, et de telle vîtesse, que l'autre ne put l'atteindre, et se retira. Alors le scélérat s'imagina qu'il n'avait plus rien à craindre, et crut que son crime demeurerait impuni ; mais le Ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il était entré sans en connaître la profondeur, il perd pied et s'y noie.

Tremblez, méchans, tremblez, votre perte est certaine,
Soustrait à la justice humaine,
Un coupable en vain fuit,
Quand par-tout, pour le perdre, un Dieu vengeur le suit.

FABLE CLXXXVIII.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

Un Fleuve orgueilleux en sa course,
Semblait insulter à sa Source ;
Et la Source semblait répondre : Ingrat, hé bien !
Que serais-tu sans moi, qui ne suis presque rien ?

Un Fleuve s'élevait contre sa Source. Considère, lui disait-il, ce lit large et profond : vois de combien de ruisseaux, de combien de rivières mes eaux sont grossies ; graces au ciel, me voilà fleuve. Mais toi, chétive Source, qu'es-tu ? Un maigre filet d'eau qu'un foible rayon de soleil tarirait, si la roche d'où tu sors ne t'en mettait à l'abri. Insolent, répartit la Source, il te sied bien vraiment de me mépriser, toi qui, sans moi, serais encore dans le néant.

Fleuves grossis de nos rivières,
Partisans, écoutez cette source en courroux ;
Vous qu'on voit insulter au chaume de vos pères,
Parlez, riches faquins, sans eux, que seriez-vous ?

FABLE CLXXXIX.

JUPITER, PROMETHÉE, MINERVE ET MOMUS.

JUPITER, Prométhée et Minerve ayant fait le premier un taureau, le second l'homme, et l'autre une maison, prirent Momus pour juge. Celui-ci examinant chaque ouvrage, y trouva quelque chose à reprendre. Jupiter s'est trompé, dit-il, en ne mettant pas les yeux du taureau au bout de ses cornes, afin que cet animal pût voir où il frappait, et Prométhée en ne posant pas le cœur de l'homme en dehors plutôt qu'en dedans, afin que les méchans ne pussent pas se cacher, et que l'on connût les plis et replis, les retours et cachettes de son cœur. Enfin, Minerve eût dû mettre des roues à la maison, afin que, du moins, si l'on avait un mauvais voisin, on pût facilement le fuir; mais Jupiter piqué de se voir blâmé par Momus, le chassa de l'Olympe.

Il n'est rien ici bas, quelque parfait qu'on le suppose, qui n'offre quelque chose à reprendre.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'amour, ou le prince,
Allez, venez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

Le Lievre et la Perdrix.

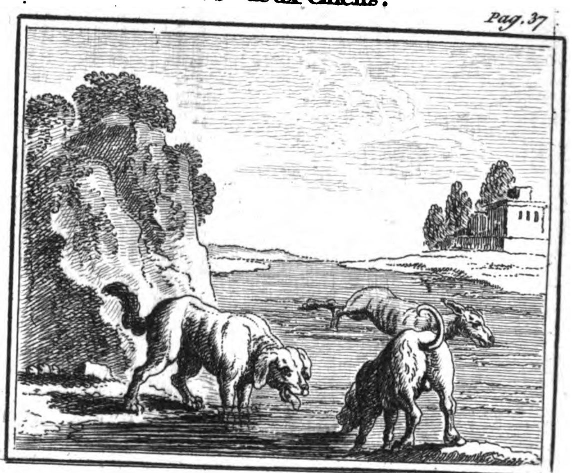
Tom. I

Pag. 195



Les deux Chiens.

Pag. 37



FABLE CXC.

LE LIEVRE ET LA PERDRIX.

D'un Lièvre pris une Perdrix se moque,
Puis elle est prise, et l'Épervier la croque;
Il est cruel et dangereux
De se moquer des malheureux.

Un Lièvre se trouva pris dans les lacets d'un chasseur : pendant qu'il s'y débattait, mais en vain, pour s'en débarrasser, une Perdrix l'apperçut. Ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, eh! que sont donc devenus ces pieds dont tu me vantais tant la vîtesse? l'occasion de s'en servir est si belle! garde-toi de la manquer. Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre sauts. C'est ainsi qu'elle le raillait; mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du Lièvre, un Epervier la découvre, fond sur elle, et l'enlève.

Rire du malheureux et de son infortune,
Chez les cruels humains c'est chose fort commune :
On ne rit pas toujours : tel insulte aujourd'hui,
Qui, dans deux jours, sera plus à plaindre que lui.

FABLE CXCI.

L'HIENE ET LE RENARD.

On dit que l'Hiène change annuellement de sexe, qu'elle est tantôt mâle, tantôt femelle. Un jour donc l'Hiène faisait des reproches à un Renard de ce qu'il lui refusait son amitié qu'elle ambitionnait ; celui-ci lui répondit : ne vous plaignez pas de moi, n'accusez que votre nature, en m'attachant à vous j'ignorerais si je prendrais une amie ou un ami.

Fuyez toujours un homme double.

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour amis trop grande sa maison.
Chacun se dit ami : mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Tom. I

L'Hiene et le Renard.

Pag 196

FABLE CXCII.

LE SINGE ET LE CHAT.

Du Singe ici l'adresse éclate;
Mais celle du Chat paraît peu,
Quand il donne à l'autre sa patte
Pour tirer les marrons du feu.

Le Singe et le Chat méditaient au coin du feu, comment ils s'y prendraient pour en tirer des marrons qui y rôtissaient. Frère, dit le premier à l'autre, ces marrons que tu vois, il nous les faut avoir à tel prix que ce puisse être, et pour cela, comme je te crois la patte plus adroite que la mienne, tu n'as qu'à t'en servir, écarter tant soit peu cette cendre, et nous les amener ici. L'autre approuve l'expédient, range d'abord les charbons, puis la cendre, porte et reporte sa patte au milieu du feu, en tire un, deux, trois; et pendant qu'il se grille, le Singe les croque. Un valet vient sur ces entrefaites troubler la fête, et les galans prennent aussitôt la fuite. Ainsi le Chat eut toute la peine, et l'autre tout le profit.

Fais valoir, me dit-on, nos communs intérêts;
Débrouille cette affaire, agis, et quant aux frais,
Avance-les encore. Ami, je crois t'entendre;
Tu veux, pour ton profit, que j'écarte la cendre.

FABLE CXCIII.

L'HIRONDELLE ET LE DRAGON.

Une Hirondelle étrangère voulant vivre avec les hommes, plaça son nid contre le mur d'un prétoire, et là devint mère de sept petits ; mais un Dragon les dévora. La pauvre mère, tout en les pleurant, s'écria : malheureuse étrangère que je suis ! faut-il que je sois, moi seule, si cruellement outragée dans cet endroit où chacun obtient la justice.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encore plus avant.

FABLE CXCIV.

LE LION, LE SANGLIER, ET LES VAUTOURS.

Un Sanglier au combat était opiniâtre,
Et d'un puissant Lion il soutenait l'effort :
Des Vautours affamés les regardaient se battre,
Attendant, pour dîner, que l'un des deux fût mort.

Le Lion et le Sanglier, acharnés l'un sur l'autre, s'entre-déchiraient. Cependant les Vautours regardaient attentivement le combat, et se disaient les uns aux autres : camarades, à bien

Le Sanglier, le Lion et les Vautours.

Tom. I Pag. 198



Le Bucheron et le Renard.

Pag. 42



juger des choses, il n'y a ici qu'à gagner pour nous. Ces animaux-ci ne quitteront point prise, que l'un des deux ne soit par terre. Ainsi, ou Lion, ou Sanglier, voici de la proie qui ne peut nous manquer. Ils n'y comptaient pas à tort, car ils l'eurent en effet, et même plus grosse qu'ils ne pensaient. Le Sanglier fut étranglé sur l'heure par le Lion; et celui-ci, que l'autre avait percé d'un coup de ses défenses, mourut quelques jours après de sa blessure; de sorte que les Vautours profitèrent de l'un et de l'autre.

Damon plaide Alidor : Dieu veuille qu'ils persistent,
Disent certains Vautours. C'est par-là que subsistent
Le procureur et le sergent.
Nos deux foux sont aux mains, comptons sur leur argent.

FABLE CXCV.

LA VIEILLE ET LE MÉDECIN.

CERTAINE Vieille avait mal aux yeux : elle fit convention avec un Médecin de lui donner bonne récompense s'il la guérissait, et de ne lui rien donner, au contraire, s'il ne la guérissait pas. Le docteur entreprit la cure. Chaque jour il venait voir sa malade; mais après lui avoir frotté les yeux, ce qui la forçait de les tenir fermés, il prenait quelque vase ou quelque meuble qu'il emportait avec lui. Chaque jour aussi la Vieille voyait quelqu'effet de moins :

si bien qu'au moment où elle fut guérie, elle n'avait plus rien. Hardi, le Médecin demande le salaire promis. Vos yeux sont en bon état, disait-il, la cure est parfaite, faites-les voir. Non, monsieur, reprit la Vieille, jamais je n'ai moins vu qu'à présent. Quand je vous ai pris pour me guérir, quoique malade, je voyais ici bien des choses, et maintenant que vous me dites guérie, je n'y vois plus rien.

Le méchant, sans y prendre garde, se nuit souvent à lui-même par ses actions.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !
O tems ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE CXCVI.

L'ÉTHIOPIEN.

Un homme passe et les nuits et les jours
A teindre un More ; il y perd sa teinture.
Ce qu'une fois nous sommes par nature,
L'art n'y fait rien, nous le sommes toujours.

Un Homme se mit en tête de blanchir un More ; il le baignait, lavait et frottait, mais ce fut tems perdu. Le More, bien décrassé, parut encore plus noir qu'il n'était auparavant.

l'Ethiopien.

Tom. I. Pag. 200



Vous n'effacerez point ces impressions vives,
Que nature en nous fit. Vous me lavez en vair,
Maîtres, et vous perdez le tems et vos lessives;
Je serai toujours noir, si je suis Africain.

FABLE CXCVII.

LE TROMPEUR.

Un homme très-pauvre étant malade, promit aux Dieux un sacrifice de cent bœufs s'ils voulaient lui accorder la guérison. Pour l'éprouver, les Dieux le guérirent. Rendu à la vie, notre homme, qui n'avait pas de troupeaux, fit en pâte cent bœufs, et les plaça sur l'autel pour en faire un holocauste. Indignés, les Dieux voulurent en tirer vengeance : ils lui apparurent donc en songe, et lui dirent : Vas sur le le rivage, et dans tel endroit, tu trouveras mille drachmes (1). Eveillé, ne se sentant plus de joie, il court au lieu désigné; mais tandis qu'il cherche le trésor, des pirates fondent sur lui et l'arrêtent : lui de prier qu'on le lâche, et de promettre, en récompense, mille talens d'or (2). On le tenait, on ne le crut point, et

(1) On prononce *dragme*, monnaie d'argent chez les Grecs, qui pesait la huitième partie d'une once. Il signifie aujourd'hui le poids que nous appelons *un gros*.

(2) Certain poids d'or ou d'argent, qui était différent suivant les différens pays où l'on s'en servait anciennement.

Chacun selon son goût, se hâte de le tondre;
C'est au hasard s'il ne voit son ouvrage fondre.

Ta femme te déplaît, parce qu'elle est ta femme;
Tu ne saurais souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerais, pourrais-tu changer d'ame?
Une autre également déplairait à tes yeux.

FABLE CC.

LE BŒUF ET LE CHIEN.

Un Bœuf affamé, las et venu d'assez loin:
Ami, tu me parais d'une humeur bien étrange,
Dit-il au Chien, grondant dessus un tas de foin,
Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange.

Un Chien s'était couché sur un tas de foin; un Bœuf que la faim pressait, voulut en approcher pour en prendre quelque peu; mais il en fut empêché par le Chien, qui grinçait les dents et s'éleva contre lui. Envieux animal, lui dit le Bœuf, quelle est ta rage de ne pouvoir souffrir que je profite d'une chose dont tu ne fais aucun usage?

Telle est de maint esprit la nature perverse:
Je sollicite un poste, un voisin me traverse;
Lui conviendrait-il? Non: mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, si je l'ai, craint d'être au désespoir.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne saurais avoir.
Cet heureux sort qui le met en pouvoir
D'élever sa fortune, abaisse-t-il la tienne?

FABLE CCI.

LE RENARD QUI A PERDU SA QUEUE.

Le Renard écourté ne se pouvait tenir
De dire qu'une queue était fort incommode:
Alléguant qu'il fallait faire venir la mode
De n'avoir plus jamais de queue à l'avenir.

Un Renard tomba dans un piége, et s'en tira; mais ce ne fut qu'après y avoir laissé sa queue pour gage. Il en était au désespoir; car le moyen de se montrer aux autres, ainsi écourté, sans exciter leurs risées? Pour s'en garantir, que fait-il? Il se met en tête d'avoir des compagnons; ensuite il assemble les Renards, leur conseille, en ami, disait-il, de se défaire de leurs queues; elles embarrassaient beaucoup plus qu'elles n'ornaient; ce n'était qu'un poids fort superflu; en un mot, une queue ne servait, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le démontrer, on le hua dans toute l'assemblée. Ami, lui dit un vieux Renard, j'ignore ce qu'on pourrait gagner à se passer d'une queue; mais ce que je sais certainement, c'est que tu ne m'en aurais jamais fait observer l'inutilité, si tu avais encore la tienne.

Ici que de Renards à légère cervelle,
Voudraient que chacun fût taillé sur leur modèle!
Celui qui ne voit point, voudrait que nul ne vît.
Le sot, que, dans le monde, il ne fût point d'esprit.

FABLE CCII.

LE RENARD ET LE CHAT.

Le Renard se vantait d'être subtil et fin :
Le Chat, tout au contraire, allait son grand chemin :
Les Chiens viennent, le Chat dessus un arbre monte ;
Et le Renard s'écrie : Ah ! j'en ai pour mon compte.

Le Renard et le Chat voyageaient ensemble ; chemin faisant, ils se mirent à discourir de choses et d'autres. Enfin, le premier dit à l'autre : Ami, pour peu que tu considères combien mon esprit est fécond en subtilités, tu seras forcé d'avouer franchement que ma finesse l'emporte de beaucoup sur la tienne. Je le crois, répartit le Chat ; mais voyons, je te prie, de quoi elle te servira présentement : vois-tu bien ces deux lévriers qui me semblent venir droit à nous ? Voilà, si je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruses à bout. Pour moi, voici la mienne, c'est la seule que j'aie, mais je te la soutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre. Le Renard, tout habile qu'il était, n'en sut faire autant. Il amusa bien les chiens par ses tours pendant quelque tems ; mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le sauva pas ; ils l'atteignirent à la fin, et l'étranglèrent.

Le Renard et le Chat.

Tom. I *Pag. 206*



Le Bœuf et le Chien.

Pag 204



Le Castor et les Chasseurs .



Le Vigneron et ses Enfans .



N'ayez qu'un tour, mais qu'il soit bon :
On l'a dit avant moi ; mais je ne puis mieux faire.
Tout auteur n'est pas si sincère,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en second.

FABLE CCIII.

LE CASTOR ET LES CHASSEURS.

Le Castor malheureux, qui n'avait point d'appui,
Et que tant de Chasseurs pressaient à toute outrance,
Retrancha de son corps, et s'ôta par prudence,
La chose pour laquelle ils couraient après lui.

Des Chasseurs poursuivaient un Castor, dans le dessein de tirer profit de certaine partie de son corps. Ils avaient coutume d'en employer la chair comme un remède souverain contre plusieurs maux. Le Castor, qui savait leur intention, n'eut pas plutôt reconnu qu'il ne pouvait leur échapper, qu'il la prit à belles dents, et se la retrancha. Alors les Chasseurs, satisfaits d'avoir ce qu'ils cherchaient, cessèrent de le poursuivre, et se retirèrent. Ainsi le Castor, qui, fort sagement, jugea à propos de se défaire d'une partie qu'il ne pouvait conserver sans perdre le tout, se sauva par son jugement.

De tout bien qui lui nuit le sage se décharge :
Avec des yeux d'envie un grand voit-il ta charge ?
Cours la lui vendre, et sans tarder,
Tu te perdrais à la garder.

FABLE CCIV.

LE RENARD ET LE LOUP.

Le Loup dit au Renard : Comment se peut-il faire
Que tu sois dans ce puits? C'est une longue affaire,
Dit l'autre ; à m'en tirer fais d'utiles efforts ;
Je te conterai tout, quand je serai dehors.

Un Renard sortit de son terrier pendant la nuit, et se mit aux champs pour chercher proie. Comme il rôdait autour d'une métairie, il tomba dans un puits qu'on avait creusé aux environs. sur ces entrefaites, un Loup vint à passer : Camarade, lui cria le Renard, hé! de grace, viens m'aider au plus vîte à me tirer d'ici. Patience, répondit le Loup d'un ton posé. Je meurs d'envie de savoir par quelle aventure tu te trouves engagé au fond de ce puits. Fais-moi, je te prie, du tout le détail le plus exact que tu pourras. Hé! mon ami, lui dit l'autre, quand tu m'auras tiré hors d'ici, je satisferai ta curiosité ; est-il tems de me demander un récit, quand tu vois que je me noie?

Avis à vous, maudite engeance,
Qui peuplez d'importuns les trois quarts de la France ;
Ennuyeux discoureurs, durs fléaux du bon sens,
Nous étourdirez-vous toujours à contre-tems?

Le Renard et le Loup.

Tom. I Pag. 208



Le Renard et le Coq.

Pag. 216



FABLE CCV.

L'HOMME ET LA COULEUVRE (1).

Un Homme, monté sur un chameau, passait par un bocage; il alla se reposer dans un endroit d'où une caravane venait de partir, et où elle avait laissé du feu, dont quelques étincelles, poussées par le vent, enflammèrent un buisson, dans lequel il y avait une Couleuvre. Elle se trouva si promptement environnée de flammes, qu'elle ne savait par où sortir. Elle apperçut l'homme dont je viens de parler, et elle le pria de lui sauver la vie. Comme il était naturellement pitoyable, il dit en lui-même : Il est vrai que ces animaux sont ennemis des hommes, mais aussi les bonnes actions sont très-estimables; et quiconque sème la graine des bonnes œuvres, ne peut manquer de cueillir le fruit des bénédictions. Après avoir fait cette réflexion, il prit un sac qu'il avait, et l'ayant attaché au bout de sa lance, il le tendit à la Couleuvre, qui se jeta aussitôt dedans. L'Homme le retira et en fit sortir la Couleuvre, lui disant

(1) Cette Fable et la suivante appartiennent à Bidpaï. Elles sont extraites des *Contes et Fables de Lockmann et de Bidpaï, traduites par feu MM. Galland et Cardonne.*

qu'elle pouvait aller où bon lui semblerait, pourvu qu'elle ne nuisît plus aux hommes, après en avoir reçu un si grand service. Mais la Couleuvre répondit : Ne pensez pas que je veuille m'en aller de la sorte; je veux auparavant jeter ma rage sur vous et sur votre chameau. Soyez juste, répliqua l'Homme, et dites-moi s'il est permis de récompenser le bien par le mal? Je ne ferai en cela, répartit la Couleuvre, que ce que vous faites vous-même tous les jours; c'est-à-dire, reconnaître une bonne action par une mauvaise, et payer d'ingratitude un bienfait reçu. Vous ne sauriez, reprit l'Homme, prouver cette proposition; et si vous me montrez quelqu'un qui soit de votre opinion, je consentirai à tout ce que vous voudrez. Hé bien! répartit la Couleuvre, voyant une vache, proposons à cette vache notre question, et nous verrons ce qu'elle répondra.

L'Homme y ayant consenti, ils s'approchèrent de la Vache, à qui la Couleuvre demanda comment il fallait reconnaître un bienfait. Par son contraire, répondit la Vache, selon la loi des hommes; et je sais cela par expérience. J'appartiens, ajouta-t-elle, à un paysan qui tire de moi mille profits; je lui donne tous les ans un veau. Je fournis sa maison de lait, de beurre et de fromage; et à présent que je suis vieille, et que je ne suis plus en état de lui faire du bien, il m'a mis dans ce pré pour m'engraisser, dans l'espérance de me faire couper la gorge un de

ces jours par un boucher, à qui il m'a déjà vendue ; n'est-ce pas là récompenser le bien par le mal? La Couleuvre prit la parole, et dit à l'Homme : Hé bien! ne vous ai-je pas voulu traiter selon vos coutumes? L'Homme fut fort étonné, et répondit : Ce n'est pas assez d'un témoin pour me convaincre, il en faut deux. Je le veux, répliqua la Couleuvre; adressons-nous à cet arbre qui est devant nous. L'Arbre, ayant appris le sujet de leur dispute, leur dit : Parmi les hommes, les bienfaits ne sont récompensés que par des maux; et je suis un triste exemple de leur ingratitude. Je garantis les passans de l'ardeur du soleil : oubliant toutefois le plaisir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons et des manches de coignée, et, par une horrible barbarie, ils scient mon tronc pour en faire des ais. N'est-ce pas là mal reconnaître un bienfait reçu? La Couleuvre alors regardant l'Homme, lui demanda s'il était satisfait. Il ne savait que répondre, tant il était confus. Néanmoins, cherchant à se tirer d'affaire, il dit à la Couleuvre : Prenons encore pour juge le premier animal que nous rencontrerons : donne-moi cette satisfaction, je t'en prie; car tu sais que la vie est fort chère. Pendant qu'il parlait ainsi, il passa par-là un Renard que la Couleuvre arrêta, le conjurant de mettre fin à leur différend. Le Renard voulut savoir de quoi il s'agissait. J'ai rendu un grand service à la Couleuvre, dit

l'Homme; et elle me veut persuader que, pour récompense, il faut me faire du mal. Elle a raison, s'écria le Renard. Mais apprenez-moi quel bien elle a reçu de vous? L'Homme lui raconta de quelle manière il l'avait retirée des flammes avec le petit sac qu'il lui montra. Quoi, reprit le Renard en riant, vous prétendez me faire accroire qu'une si grosse Couleuvre est entrée dans un si petit sac? Cela me paraît impossible; et si la Couleuvre y veut rentrer pour me convaincre, j'aurai bientôt jugé votre affaire: J'y consens, répondit la Couleuvre, et en même tems elle entra dans le sac. Alors le Renard dit à l'Homme: Tu es maître de la vie de ton ennemi; sers-toi de cette occasion. L'Homme aussitôt lia le sac, et le frappa tant de fois contre une pierre, qu'il assomma la Couleuvre, et finit par ce moyen la crainte qu'il avait de l'un et les disputes de l'autre.

On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot, j'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

FABLE CCVI.

LA SOURIS PRODIGUE.

Un jour, après une moisson abondante, un Laboureur qui songeait à l'avenir, enferma une grande quantité de bled dans un magasin, résolu de ne l'ouvrir que dans un tems de disette, et il cacha la clef dans un lieu que personne que lui ne savait.

Le hasard voulut qu'une Souris affamée, qui avait son trou près du magasin, se mit à ronger le bois, et fit tant avec ses petites dents aiguës, qu'elle s'apperçut que du bled tombait dans son trou, par l'ouverture qu'elle avait faite. Elle se réjouit de son bonheur, et le regarda comme un don du ciel. Mais la découverte de ce magasin la rendait si fière, qu'en ce moment elle ne s'estima pas moins que Caroun et Pharaon, qui furent autrefois si puissans, l'un par ses richesses, et l'autre par des trésors qui répondaient à sa grandeur. Les Souris du voisinage, au bruit de sa fortune, qui se répandit en peu de tems, vinrent en diligence et en foule lui faire la cour, et lui offrir leur amitié, par l'espérance de profiter de la sienne, semblables aux mouches qui s'assemblent autour du miel. Elles lui firent mille révérences à leur manière, et mille complimens, en lui témoignant la joie

qu'elles avaient de son bonheur, avec des louanges flatteuses, et des vœux pour sa prospérité.

La Souris, enivrée de sa félicité, ne se contenta pas de parler de sa découverte à ses compagnes; comme une insensée, elle fit encore la libérale, dans la croyance que le magasin ne désemplirait jamais, et que le bled coulerait incessamment par le trou comme du sable, et elle leur fit large table. Elle ne disait pas : C'est assez pour aujourd'hui, gardons quelque chose pour demain. Elle ne pensait qu'au tems présent, et l'avenir ne lui faisait aucune peine. Au contraire, elle chantait hautement, et le sens de sa chanson était : Garçon, verse nous à boire aujourd'hui; personne n'a vu le jour de demain.

Pendant que la Souris et ses amies se régalaient ainsi avec profusion, une famine extraordinaire survint dans le pays qui mit tout le monde dans la dernière disette de vivres. Les cris du peuple qui souffrait, montaient jusqu'aux cieux, et l'on n'entendait par-tout que des gens qui offraient de se donner pour du pain, et personne ne se présentait pour accepter leur offre. D'autres mettaient tout leur bien en vente, pour en avoir un morceau, et ils ne trouvaient pas d'acheteur. La misère enfin était si grande, que tout était en désordre et en confusion, pendant que la Souris faisait bonne chère, sans se mettre en peine si le bled lui manquerait, ou s'il y avait famine.

Au bout de quelques jours, le Laboureur,

pressé par le mal qui devenait plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, et il en fut d'autant plus affligé, qu'il en attribua la cause à sa négligence, et que la perte lui en était alors très-sensible. Il connut bientôt d'où le dommage était venu, et pour y remédier sans attendre davantage, il fit transporter le bled dans un endroit où il était sûr qu'il ne s'en perdrait pas un grain.

Dans le tems que cela se passait, la Souris, qui faisait la maîtresse et la distributrice du bled, était plongée dans un profond sommeil, et les autres souris étaient tellement occupées à sauter et à danser, que le bruit et le tintamare qu'elles faisaient, leur ôta la connaissance des allées et des venues des gens du Laboureur occupés à vuider le magasin. Une des plus avisées s'apperçut néanmoins de quelque chose; curieuse de savoir ce que c'était, elle regarda par un coin de l'ouverture du magasin, elle vit qu'il était vuide. Elle courut avec précipitation annoncer cette triste nouvelle à ses compagnes, après quoi elle fut la première à disparaître, et les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit son parti, et elles laissèrent là leur bienfaitrice toute seule.

Après un sommeil d'une longue durée, la Souris s'éveilla, et ne vit plus d'amies auprès d'elle. Épouvantée de cette solitude, elle regarde à droite, à gauche, elle court de tous

côtés ; pas une ne paraît. Alors, le cœur outré de douleur : J'avais, dit-elle, des amies, que sont-elles devenues ; quel malheur peut les avoir obligées de m'abandonner ? Elle sort de son trou pour en avoir des nouvelles ; au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine était si grande, que le monde criait généralement après du pain. Elle revient en diligence pour mettre en réserve quelque chose du bled, qu'elle croyait être encore en sa disposition ; mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magasin par le trou qu'elle avait fait ; elle furete par tous les coins, et ne trouve rien absolument. En ce moment, abandonnée à la confusion et à la douleur, elle se livra à un désespoir furieux, et se heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra, qu'elle se fit sortir la cervelle, et expira.

On n'est riche jamais que par l'économie.
Il faut avoir de l'ordre et compter avec soi.
Le sage qui suivra sans cesse cette loi,
Rendra de plus en plus sa fortune affermie.

Morale de l'Enfance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES FABLES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du premier volume.

